

Heyoka Wakan

Jean-Louis Le May

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION

JEAN-LOUIS LE MAY

HEYOKA WAKAN



fleuve noir

JEAN-LOUIS LE MAY

HEYOKA WAKAN

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR 6, rue Garancière – PARIS VIe

Heyoka Wakan(1)

Autrefois, avant l'apparition des Wasicuns(2) *au pied des montagnes rocheuses, les tribus respectaient et protégeaient ceux dont l'esprit est ailleurs : Heyoka Osni*(3). *Ils étaient libres de leurs errances.*



L'ANTARCTIDE

CHAPITRE PREMIER

— Salut ! Comment vas-tu ce matin ?

— Pas mal, merci, répondit Adam, couvrant d'un regard acéré l'ami qui venait de se lever et qui allait avoir une mauvaise surprise en consultant le tableau de service.

Qui avait la mauvaise surprise...

— Merde ! bougonna Floyd, demeurant campé devant la note le concernant, bien en vue dans son cadre spécial. Ce n'est pourtant pas le moment de se balader. Quelle bande de cons ! Tu as vu ça ! Il faut que j'aille à New Byrd !

— J'ai lu, assura calmement le capitaine Adam Scott dont les yeux noirs perdirent leur expression de souriante affabilité. La rumeur des wigwams a porté jusqu'ici que « Poireau-n'a-qu'une-étoile » voulait effectuer une inspection.

— Il ne sait plus qu'inventer pour emmerder le monde. Que dit la météo ? Vent... Cent nœuds avec des pointes de cent vingt-cinq... Se calmera autour de 5.00 T.U. Durée probable de l'accalmie, cinq heures. En admettant que le blizzard soit pour une fois d'accord avec Ducon Météo. Ils ne vont vraiment pas bien, les uns et les autres !

— Il paraît qu'on peut contempler une remarquable aurore australe au-dessus de notre bien-aimé volcan, des fois que cela t'intéresse...

— Tu te fous de moi ? J'en ai ras le bol des aurores, australes ou pas. Je voudrais simplement un petit morceau de soleil, un beau, un chaud, comme l'été dans le Vermont et non pas cette espèce de melon qui n'en finit pas de se planquer derrière l'horizon. Quant au volcan, j'en suis à souhaiter qu'il pète un bon coup, rien que pour voir la gueule que feront certains enflés du secteur. T'es pas de mon avis, le Cheyenne ?

— Frère Soleil reviendra plus vite au-dessus de nos scalps que la paix parmi les Visages Pâles, riposta le capitaine Scott avec une ombre de sourire. J'ai écouté la radio durant trois heures, tandis que tu roupillais comme un chien de prairie dans ton tipi de plastique et d'acier. Ce n'est pas réjouissant, Floyd. Ils sont en train de foutre la Terre cul par-dessus tête. On se demande réellement où nous allons. Rien n'est épargné.

— Mais, bon Dieu ! comment peut-on en arriver à un tel degré de connerie ? Tout le monde savait que la première bombe larguée, les

premières mégatonnes sur orbite, plus rien ne pourrait être arrêté. C'est dégueulasse ! Enfin ! Il faut que je me démerde. Pas le moment de perdre le peu de moral qui me reste. Je n'aime pas tellement voler durant l'hivernage, dans cette putain de nuit et en allant vers le Sud, qui plus est. Il faut que je passe l'inspection du taxi et d'après les horaires indiqués sur cette foutue note je n'aurai pas le temps de revenir embrasser Leen. Fais-lui la bise pour moi... et rassure-la si besoin est.

— Ne t'inquiète pas. Et tâche de prendre garde. La vie est un bien précieux pour celui qui aspire à un avenir meilleur avec la femme de son rêve.

— Je me garderai d'oublier, frère. Je pense que nous ne resterons pas plus de quarante-huit heures. Il ne fait pas bon à New Byrd, avec ce cuir tanné de Bill le Cogne et ses joyeux Marines. Bye, Adam !

— La paix sur toi, Floyd, murmura Adam Scott en regardant s'éloigner son ami.

Floyd traîna nonchalamment ses quatre-vingt-dix kilos de muscles et d'os bien proportionnés et soignés, le long des tunnels luisants. Sa respiration créait un petit nuage de forme régulière, chaque fois que l'air était expulsé de ses poumons. Il passa par la salle des pilotes et salua d'un vague geste de la main, accompagné d'un « Salut les gars » machinal, ceux qui s'y trouvaient déjà ou encore. Ils discutaient avec animation en regardant la carte générale des opérations, mise à jour (?) à mesure que parvenaient les situations par le canal des transmissions.

Le petit major Lewis pérorait, la voix haut perchée, faisant mouvoir ses bras courts comme un manchot à jugulaire agite ses ailerons. Lui et les quelques gars avec lesquels il discutait, devant les taches de toutes les couleurs salissant la grande plaque de plastique, n'avaient pas mis le cul dans un engin volant depuis leur arrivée à Mac Murdo(4), cinq mois auparavant. Comme beaucoup, ils étaient venus pour quelques petites semaines et certains d'entre eux commençaient à se faire des rides. Non pas de celles qui s'accrochent aux coins des yeux des Cheyennes, habitués à regarder au loin, comme Adam Scott, mais les autres, les invisibles, celles qui plissent l'âme et déforment l'esprit, parvenant parfois à le rendre méconnaissable, monstrueux.

Floyd traversa la salle sans s'arrêter. Dave n'était pas là. Devait se tartiner le début de la visite avant vol. L'armoire personnelle, avec nom et grade bien en évidence sur la plaque bleue Air Force, lui livra les vêtements spéciaux. Pas question d'aller dans les hangars en petite tenue. Il devait y faire entre moins cinq et moins dix. Ils appelaient ça des hangars semi-chauffés, formant compartiment tampon pour le reste de la base. Une idée géniale issue du crâne d'œuf d'un thermo-

théoricien qui n'avait jamais foutu les pieds ni le reste en Antarctide.

Quand on ouvrait les portes successives, disposées de manière à former un sas, pour sortir une quelconque machine volante, la température chutait d'un seul coup à moins trente ou plus bas encore. Pour la remonter, c'était tout un cirque, malgré les soufflantes, les auxiliaires et la centrale atomique, fierté des gens de Washington. Plus d'un pauvre couillon s'était fait piéger par la relative clémence du froid, dans les hangars principaux abritant les oiseaux géants, strato-cargos, hélicoptères, S.T.O.L. et même deux V.T.O.L.⁽⁵⁾ inutilisables. Une ouverture de porte pouvait être mortelle.

À vrai dire, on s'en foutait. On ne peut espérer que tout soit réussi à la perfection. Il suffit de tenir compte des inconvénients pour en diminuer l'ampleur. Les habitants provisoires de la cité s'estimaient heureux qu'elle soit enfouie sous plusieurs mètres de roche, elle-même protégée par une bonne épaisseur de glace. Le confort atteint dans les blocs-habitats valait largement celui d'un bon hôtel de la côte Est. Bien sûr, les tunnels baptisés boulevards, avenues ou rues, restaient plutôt frisquets, mais les salles de conférence, les lieux publics et les appartements, ainsi que les locaux annexes, conservaient une excellente température de 20 degrés, favorable au développement harmonieux de l'homo sapiens ou erectus. Sapiens quand le toubib en parlait avec les huiles, erectus quand le même doc en causait devant la gent féminine.

Floyd ressortit de la salle des pilotes et suivit les diverses voies conduisant vers la surface par paliers insensibles. Les hangars protégés par leurs arches de métal avaient été forés sous les collines cernant la cité ancienne, disparue. Vingt ans auparavant, des petits malins avaient trouvé astucieux de construire des maisons classiques, en bois, comme il s'en était construit depuis longtemps en Alaska, autre royaume du froid. Ils avaient tout prévu : bureau de poste, sauna, bains-douches, banque, chapelle, cinéma, saloon et auraient même installé un bordel s'il y avait eu des femmes à cette époque. Une « Grande Rue » partageait les constructions en deux lignes parallèles, suivant le modèle immortalisé par la conquête de l'Ouest.

De cela, il ne restait rien. Les occupants de Mac Murdo n'appartenaient plus à la curieuse espèce (probablement mutante) des savants du froid, glaciologues, climatologues, géologues et autres têtes pensantes enragées de solitude et amoureuses du blizzard. Ils faisaient partie des techniciens pragmatiques et des praticiens sceptiques envoyés en mission en tout point du géon où la présence américaine était censée assurer le bonheur futur de l'humanité. Indifférents à la sentimentalité, ils entreprirent de rendre l'endroit habitable suivant leurs propres critères.

Ils comprirent rapidement qu'il valait mieux tricher avec le climat que l'affronter en pleine gueule. Il serait toujours le plus fort. Mais disposant des moyens énormes consentis de bon gré par les mêmes autorités qui les avaient refusés aux occupants précédents, ils trouvèrent des formules efficaces. Ils négligèrent les thermies dont regorgeait l'énorme volcan aux borborygmes menaçants qui dominait la base, faute de savoir exactement comment les prélever. Ils disposaient en revanche du dieu Atome, celui que certains mauvais esprits osaient appeler, on savait maintenant pourquoi, le démon Atome.

Grâce à lui, la base s'était enfoncée dans le sol. On n'avait conservé intacte que la cabane de Scott, bâtie soixante-dix ans auparavant et devenue monument historique. Elle contenait toujours les boîtes de pemmican et de fayots que les connards dégustaient religieusement, les trouvant excellentes à chaque passage de journalistes. Ceci avant l'hivernage, la première fusée, la première bombe.

En surface, on ne distinguait plus que les radômes, quelques antennes trapues, les supports des phares et des lampes-éclairs, jamais en service. Par les cheminées camouflées, les soufflantes crachaient l'air tiède et pollué, aussitôt converti en neige que le vent emportait.

Finalement, la nouvelle installation s'était révélée moins coûteuse à construire et moins onéreuse à entretenir que toute autre solution d'occupation en surface. De plus, elle facilitait la discrétion, nécessité nouvelle mais impérative. Seuls les poètes et les idéalistes, ceux qui n'ont jamais eu à baisser leur quadruple culotte dans un pays où l'acier casse de froid, peuvent regretter le charme de l'été austral sur la calotte glaciaire. La vision quasi bucolique des fumées blanches montant tout droit au-dessus des toits à double pente des baraques anciennes, abondamment reproduite sur les documents d'époque, ne spécifiait pas que de telles vues n'avaient pu être prises qu'un des rares jours sans vent. Le reste du temps, on se débrouillait comme on pouvait pour aller d'une baraque à l'autre. Souvent en montant une véritable expédition.

Le triréacteur spécial S.T.O.L. Mac Donnell 113, prévu pour voler par les températures les plus extrêmes comme par les vents les plus rageurs, était une sorte de monstre. Un engin tenant du module lunaire et de la navette spatiale, mais avec des ailes à forte portance et un système de soufflage ultrasonique sans doute unique au monde, destiné à éviter la formation et l'accumulation de la glace aux endroits critiques durant le vol.

Par beau temps, un pilote correctement entraîné ne rencontrait pas de difficulté pour poser la machine sur toute surface à peu près plane, de quatre à cinq fois sa longueur. L'engin était solide et suffisamment

lent en approche pour autoriser l'atterrissage de précision.

Dans la nuit de l'Antarctide, il fallait un pilote d'un niveau supérieur, produit hautement spécialisé d'un entraînement long, fastidieux, impitoyable. Les deux cerveaux, celui de l'homme, organique et celui de la machine, électronique, constituaient l'entité surhumaine capable de diriger le mobile volant d'un point à un autre sans disposer des points de repère habituels. Ici, pas de relief, absorbé par la brume de glace chassée par le vent ; pas non plus d'astres, masqués par cette même brume au-dessus de laquelle il n'était pas recommandé de s'élever ; pas d'aiguille aimantée, rendue folle par la proximité du pôle magnétique ; plus de balises automatiques, silencieuses pour cause de guerre.

Il ne restait que peu de choses... les radars, la plateforme inertielle, les traceurs de route et d'autres appareils ultra-sensibles, ou au contraire à forte inertie, permettant, par ordinateurs interposés, de déduire une position dans l'espace.

Évidemment, pas un être humain normal n'eût consenti à voler par un temps pareil, tout à fait capable de congeler vivant un phoque endurci. Mais allez donc savoir pourquoi il se trouvait toujours un poireau ou une autre espèce de légume pour avoir envie de se baguenauder au plus mauvais moment. Pour ces irresponsables, l'issue de la conflagration universelle devait dépendre de leur acte gratuit. Comme si percuter la glace à 500 kilomètres à l'heure était moins grave que de recevoir une bombe sur le nez. Inutile d'ailleurs de chercher à raisonner ces dangereux monomanes. « On » leur avait assuré, dans les salles douillettes de leurs réunions d'état-major, que les machines mises à leur disposition par la technique « pouvaient » opérer dans les pires conditions. Ils faisaient tout naturellement la transposition habituelle en estimant qu'elles le « devaient ».

Floyd trouva sur place, comme il s'y attendait, ses quatre mécanos et son copilote navigateur. Ils tournaient autour de l'étrange machine, toute blanche par-dessus, toute noire en dessous. Les ailes en étaient strictement rectangulaires, sans la moindre prétention à la flèche orgueilleuse des intercepteurs et autres bolides supersoniques. Oh non !

Une estafette aérienne, rien de plus. Deux réacteurs au-dessus de l'aile haute, un troisième dans la queue, sous le faux plan vertical surmonté d'une énorme dérive. Un engin trapu, court, pataud, large, avec ses patins rétractables calculés pour absorber de sacrées bonnes bosses.

Mais à l'intérieur, dans la coque épaisse, une électronique à faire baver d'envie les gars du module martien eux-mêmes.

— Salut, Floyd.

— Salut, Pete. Pas de problème ?

— Aucun. Le « Hibou » est une sacrée foutue mécanique, tu peux m'en croire !

— Je l'espère bien. As-tu contrôlé la purge des amortisseurs ? La dernière fois il tanguait vachement, au taxiing.

— Si tu veux moins tanguer, demande donc au « Poireau-n'a-qu'une-étoile » de faire dégager plus sérieusement les bretelles et la piste. Les gars y sont depuis plus de deux heures et je comprends qu'ils n'aiment pas tellement se geler le cul, mais ils foutraient quelques coups de lames de plus que ce ne serait pas un mal !

— Pourquoi n'y parviennent-ils pas ?

— Fait moins 48 degrés, t'as pas dû regarder !

— Beuh !

— Moi, je dirais plutôt « Brrr ».

— O.K. ! Où as-tu foutu la check-list ?

— À sa place, dans la cabine, entre les mains de Dave qui t'attend.

— J'y vais.

Deux autres « Hiboux » sommeillaient derrière celui de Floyd. Plus loin encore, au fond du hangar, les hélicoptères dormaient à pales fermées. Ils hibernaient, attendant le retour de la lumière du jour. Pas question pour eux de voler dans la nuit. Toujours ça de gagné pour leurs équipages. Étonnant ce qu'on pouvait en perdre !

Les appareils se comportaient remarquablement, trop bien même. La stabilité trompeuse qu'ils offraient devenait la pire trahison. Dans le phénomène étrange et surprenant du « white-out », ce bain de lumière blanche éblouissante qui efface tous les repères, les meilleurs équipages parvenaient à paniquer. Dans ce genre de four électrique glacial, l'hélico n'est plus qu'une malheureuse araignée privée de son fil-support.

Le temps de larguer le saumon vermillon ou la lampe éclair avec un pied de chaîne et ça peut se terminer mal. Il faut réagir très vite contre toute tentative de réagir ! En espérant que les sensations appartiennent bien au vertige et que l'hélico ne passe pas sur la tranche...

Mais, après tout, cela faisait partie de la mission. On luttait beaucoup plus contre le grand ennemi, le froid et ses avatars, que contre l'adversaire humain, l'Autre, le Popof, le Russki ! Une chose était certaine : ceux d'en face ne venaient jamais emmerder le monde du côté de Mac Murdo. Impossible de savoir pourquoi. Mais il y avait des esprits réfléchis qui supposaient que l'absence de curiosité des Soviétiques découlait de l'indifférence des bases américaines à leur égard. Il était certain qu'ils en bavaient autant et pour des raisons identiques, comme ne cessait de le répéter le communiqué journalier.

Floyd et son copilote, venus tout droit de Fort Tuning, en Alaska, quand il avait fallu mettre en pratique deux années entières d'entraînement sur le « Hibou des neiges » Mac Donnell 113, pinaillèrent comme chaque fois qu'ils sortaient le monstre. Pour les visites avant vol, « Floyd était le plus grand enculeur de mouches jamais vu en Antarctide », répétait Pete à qui voulait l'entendre. Ce à quoi Floyd, impavide, répondait « qu'il valait mieux se trouver du côté du manche que de l'autre. »

— Une heure quarante-sept minutes, fit observer Dave en sortant enfin de la carlingue, tout noir sous sa casquette fourrée aux oreillettes soigneusement rabattues.

— Ouais, marmonna Floyd. Reste à voir le principal. Les gouvernes, les volets, le dégivrage... Amène la baignoire, Pete.

L'espèce de baquet, baptisé baignoire, était accroché au bout du bras de levier articulé de l'élévateur spécial permettant l'entretien des points les plus hauts de l'avion des glaces. Il fallut une heure supplémentaire pour vérifier joint par joint, raccord par raccord, articulation par articulation, les surfaces mobiles de la machine et la série d'orifices par lesquels passerait l'air brûlant à vitesse supersonique modulant les ultrasons. Pete pouvait sembler furieux, sautillant d'un pied sur l'autre, comme s'il avait une formidable envie de pisser, il n'eut pas admis que l'on puisse gagner en trichant une fraction de minute, sur une telle vérification.

Et durant ce temps, J.C.V. Worms, plus connu sous le sobriquet passe-partout de « Poireau-n'a-qu'une-étoile », général de brigade de l'A.M.S.S. (Anti Missile Spécial System) préparait son petit déjeuner en beurrant abondamment ses toasts. Il emmenait en inspection le médecin-chef de la zone d'opérations de l'Antarctide, spécialiste en psychologie du confinement. Il ne fallait pas que s'installe cette espèce de lassitude, de volonté de refus, que les hommes de la psycho redoutaient de voir se développer dans leur population d'enterrés vivants.

Il serait nécessaire de démontrer que la prolongation imprévue du séjour en Antarctide n'enlevait rien de la confiance absolue de l'état-major en l'heureuse poursuite de l'offensive générale. Tomber à l'improviste dans une base à moitié endormie, dans la tranquillité de l'hivernage, est un tour de force qui réussit le plus souvent à foutre le bordel pour huit jours. Toujours ça de gagné sur l'ennui.

Archie entra dans le mess des officiers supérieurs, simple excroissance de la démocratique cafétéria de la base. Il accrocha son calot portant deux étoiles à côté de celui de J.C.V. Worms qui n'en montrait qu'une, comme chacun le sait déjà et vint s'installer face au gros homme. Il regarda d'un air maussade ce qu'il allait ingurgiter

entre ses joues incroyablement roses ; œufs au bacon, pamplemousse venu tout droit de la Californie ensoleillée, demi-litre de jus d'ananas d'Hawaii et enfin le grand bol de lait au café.

— Salut, Jack...

— Comment va, Archie ?

— As-tu jeté un coup d'œil aux télex ?

— Pas eu le temps. Vais faire une inspection... Bill le Cogné...
bafouilla J.C.V. la bouche emplie d'un mélange d'œuf, de bacon et de toast en cours de mastication.

— Je serais toi, je lirais les télégrammes avant de partir. Et la radio, tu ne l'as pas écoutée ?

— Pourquoi ? postillonna le gros général.

— Il semble que cela aille de mal en pis.

— Où cela ?

— Chez nous.

— Écoute, Archie, je t'ai toujours dit que tu étais trop bon. Une base, il faut la tenir d'une poigne de fer, sans cela...

— Il ne s'agit pas de la base. Mac Murdo se porte bien, merci pour elle. L'ennui, c'est que cette bonne santé n'est que provisoire. Elle tire à sa fin, car cela va plutôt mal aux États-Unis.

— Boff ! Racontars de journalistes et de défaitistes braillards. Pourquoi veux-tu que cela aille mal ? fit J.C.V. Worms en avalant deux gorgées de jus d'ananas pour faire passer le second œuf au bacon et le toast qui lui avait été associé.

— Je me le demande, Jim. Nous ne parvenons pas à obtenir la liaison avec le Quartier Général. Le Pentagone demeure silencieux. Nous ne recevons des appels que des autres bases, de nos sous-marins et de quelques navires de surface, aussi perplexes que nous.

— Tempête magnétique, tout simplement.

— Tempête atomique, corrigea à voix retenue Archibald Wayne Lindon, divisionnaire, commandant la base de Mac Murdo et la zone d'opérations antarctiques.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu n'es pas bien ?

— Je voudrais pouvoir m'en foutre comme toi. Ne pas deviner ce qui va survenir, immanquablement. Au fait, où étais-tu durant ce qu'il est convenu d'appeler cette nuit ?

— Je dormais. Oui... je sais... en ce moment, c'est le plein soleil sur Los Angeles, mais je m'en moque. J'ai besoin de dormir pour maintenir mon équilibre. Je veux rentrer chez moi intact. J'ai pas mal de choses à faire avant la fin de l'année. Tandis que toi, c'est bien connu, tu as le gros œil.

— Possible. Seulement, le gros œil m'a permis de me trouver avec les officiers du Chiffre et ceux de la veille aux instruments. J'ai écouté, avec eux, les stations les plus audibles. Il en reste relativement peu. La plus sensée, la moins affolée, parle de cataclysme universel, de pluie de feu, de folie des hommes et fait appel au Seigneur pour sauver ce qui reste du monde. Ce n'est pas tout. On n'entend plus les Soviétiques. Ils ont reçu les rafales d'ogives nucléaires propres de nos sous-marins. Je pense que tu réalises ce que cela signifie. Les neutrons... Les charges qui pètent, le bruit, la lumière, la chaleur au point d'impact, mais surtout le rayonnement, si radieusement puissant qu'à cent mètres sous du béton tout est irradié ! Après quoi tu crèves en plus ou moins d'heures, en ayant le temps d'y penser. Mais tu connais cela, évidemment. Nous en sommes là, Jim.

— Écoute, Archie, ce n'est pas la première fois que nous restons sans nouvelles. Nos bases sont faites pour subsister et combattre en autarcie complète. Je continue à croire qu'il doit y avoir une formidable tempête magnétique, probablement aggravée par les flots de particules provenant des bombardements. Les observateurs m'ont signalé de très remarquables aurores australes depuis quelque temps. Le major Graham me faisait remarquer, voici peu, que le rayonnement corpusculaire avait une influence néfaste sur les communications radio, notamment celles qui, comme les nôtres, sont codées.

— Ton optimisme n'est pas réconfortant, il est confondant, assena lentement Archibald Wayne Lindon. Je voudrais que tu aies raison, même si cela signifiait que je ne suis qu'une vieille baderne pleurarde et impuissante. Malheureusement, Jim, tu n'as pas lu les télégrammes ni entendu les stations qui émettent encore. C'est regrettable. J'ai donné des instructions formelles au service du code et à la détection pour que désormais le secret le plus absolu soit conservé sur les nouvelles reçues par les voies officielles, civiles ou militaires. Elles seront étudiées, expurgées et synthétisées par nos services de l'action psychologique. Nous ne pouvons supprimer tous les récepteurs individuels. Je sais que déjà beaucoup de nos gens, parmi les scientifiques, commencent à s'émouvoir. Une crise grave se prépare. Pour le moment, afin de ne pas donner l'impression de paniquer, tu vas exécuter l'inspection que tu as décidée. Mais tu l'écourteras sous un prétexte quelconque et tu reviendras directement. Pas question d'aller jusqu'à Pôle Sud. Je vais avoir besoin de tout l'état-major avant peu et ce ne sera pas pour jouer aux cartes.

— C'est... c'est donc sérieux ? commença à s'inquiéter J.C.V. Worms, fourchette levée, bouche ouverte.

— Je me rappelle te l'avoir précisé.

— Alors... Ma femme... les gosses... Archie, tu y penses ? souffla le

gros homme en perdant rapidement ses couleurs.

— Je ne fais que penser à eux, à tous ceux qui se trouvent sous la menace, mais je songe également à ce qui risque de se produire à Mac Murdo et dans les autres bases, avec plus de quatre cents spécialistes des deux sexes que l'intelligence rend imperméable à l'idée d'une discipline librement consentie. Ils sont conscients de leurs droits, de leur statut de citoyen et s'ils en avaient la possibilité, ils nous foudraient les avocats aux fesses pour appuyer chaque contestation. Réfléchis, Jim, nous allons avoir quelques sales moments à passer. Fais ton inspection. Bavarde avec Bill. Tâche de savoir ce qu'il en pense, ce qu'il compte faire pour le cas où les choses s'envenimeraient ici. À New Byrd, il ne devrait pas rencontrer beaucoup de problèmes. Il dispose d'une majorité de Marines. Il faudra que les autres suivent, de gré ou de force. S'il te demande notre point de vue, recommande-lui de taper sec à la première manifestation de défaitisme. Emmène quelques croix avec toi. Cela fait toujours bonne impression. Et surtout conserve un air serein, détendu, renseigné. Tu sais tout ce qui se passe et tu étales avec facilité.

— J'étales, j'étales... les gosses, Archie ! Tous les trois à Rosemont ! Tu connais, chez ma nièce, pas très loin de Phila... Tu n'as rien entendu de grave concernant ce coin-là, n'est-ce pas ?

— Absolument rien, mentit froidement Archibald Wayne Lindon en se servant une tasse de boisson insipide baptisée café, pour conserver son impassibilité.

Par crainte de découvrir ce qu'il ne voulait envisager à aucun prix, J.C.V. Worms évita de passer par la salle des transmissions. Il quitta Mac Murdo à l'heure prévue. Le « Hibou » fut sorti par un tracteur à chenilles et les portes basculantes se refermèrent derrière lui, rétablissant l'obscurité totale.

Le vent soufflait avec force et Floyd lança les réacteurs. Ils s'allumèrent joyeusement, avec cette suite de pets et de bruits bizarres annonçant que tout va pour le mieux dans les chambres de combustion. Il fit glisser l'engin sur ses patins, le contrôlant avec soin pour lutter contre la poussée du vent de travers et l'amena lentement jusqu'à la piste d'une centaine de mètres de longueur, dégagée au bulldozer. Avec cent nœuds de vent bien établi on décollait un « Hibou » sur place.

Le contrôle donna ses dernières indications en quelques mots très brefs et Floyd appuya sur les trois poussoirs de commande des réacteurs. Le grondement assourdi fut avalé par la tempête. La machine glissa une vingtaine de mètres, se cabra et disparut dans l'obscurité, sous la lueur incertaine des étoiles, masquées de temps à autre par une bourrasque de glace pulvérisée. La machine allait foncer

ainsi en flirtant avec le relief, grâce à ses sondes altimétriques perfectionnées, de manière à éviter le repérage des Popofs.

C'est à cela que servaient les Mac Donnell 113. Avions laids, rares et horriblement coûteux.

Voler au ras de la glace par tous les temps, pas très vite, mais relativement sûrement. Une bonne et solide bête de somme qui avait tiré son surnom du silence impressionnant de son passage dans la nuit glacée. Durant vingt minutes, pilote et navigateur surveillèrent les réactions des différents appareils, indifférents aux accélérations souvent brutales encaissées par la structure.

Ils volaient suffisamment vite pour ne pas risquer d'être plaqués sur la banquise de Ross par les rafales venues du pôle du froid. L'Érèbe et sa compagne endormie, la Terreur, s'éloignaient, avec la base toute chaude tapie à leur pied. La dérive était impressionnante. En tenant compte, Dave estima que le « Hibou » atteindrait New Byrd en quatre heures et trente minutes. Floyd fit une grimace dubitative mais se garda de contredire. Il n'était pas question d'horaire à respecter. Les minutes seraient totalisées une fois la machine posée.

Pour la première fois depuis son arrivée à Mac Murdo, le pilote ne parvenait pas à chasser de son esprit la colère rentrée qu'il ressentait à l'idée que Dave et lui risquaient tout bonnement leur peau pour complaire à un gros général qui s'emmerdait. Et le fait que les deux passagers, dont ledit général, n'aient aucune chance de s'en tirer si l'équipage laissait sa vie dans l'aventure ne consolait pas Floyd.

Il était temps que cette vie de con finisse. Assez de faire les taupes ! Ce n'était pas le moral qui flanchait. Non, au contraire. Il venait de découvrir Leen, lumière dans la grisaille des jours d'attente.

Avant elle il y avait eu... voyons voir... juste avant le départ... Phyllis ! Mais surtout la petite Alice ! Quelle baiseuse ! Pour ça, il n'avait jamais retrouvé l'équivalent à Mac Murdo. Et pourtant l'Air Force avait bien fait les choses, une fois n'est pas coutume. Les deux sexes en nombre égal, à peu de chose près. Des âges acceptables et une morale élastique ne gênant ni les cocus ni les autres. Des essais très faciles, mais décevants. Aucune des charmantes participantes à cette longue quête n'avait fait preuve de dispositions exceptionnelles. Pas une seule n'avait été capable de fournir, en temps opportun, le souple coup de reins d'Alice.

Apparition soudaine de Leen. Cachée derrière ses lunettes teintées. Sagement coiffée. Petite secrétaire modèle. Apparemment guindée. Elle n'avait pas été commode à amener dans la chambre pour la dernière phase de l'approche, foutre non ! Et cependant, déjà, il savait avoir enfin découvert une personnalité différente, passionnante, pour des tas de raisons... ou d'impressions.

D'abord, en regardant avec plus d'attention, un peu moins discrètement, il avait su découvrir certaines formes que la tenue masquait volontairement. Puis, dans l'intimité enfin acquise, la merveilleuse surprise ! Les lunettes délicatement ôtées... juste avant le soutien-gorge. Visiblement, elle avait plus besoin des premières que du second, simple prétexte ou mise en valeur malicieuse de deux seins aussi fermes que parfaits de galbe.

Et ses yeux !

Ses yeux qui ne voyaient pas bien, sans les fameuses lunettes et qui cependant reflétaient la joie de vivre, la soif d'aimer, le désir d'être aimée. Ses yeux chavirés, à l'instant du cri... au moment où l'homme Floyd découvrait qu'il était le premier à l'avoir révélée à l'amour. Malgré son cynisme ancien, il n'avait pas osé meurtrir et le premier orgasme était venu longtemps après, entre deux crises de larmes puis de fou rire, préparé avec sagesse, douceur, amour...

Encore le mot... Amour... Leen !

Conne de vie ! Une si jolie petite femme ; à croquer depuis le nez jusqu'au petit orteil ! Elle eut été mieux dans la campagne du Vermont, à rêver au printemps, que dans cette foutue merde de base, avec des gars qui ne pensaient qu'à boire, à baiser, à se droguer ou à désertir pour ne pas devenir fous.

Enfin ! Cela ne durerait pas une éternité. Chacun en était persuadé. Floyd hocha lentement la tête sans quitter des yeux les instruments les plus importants : le radar de proximité, le radar altimétrique, l'horizon artificiel, l'indicateur d'assiette et enfin le répéteur de cap. Ce dernier, piloté par la plate-forme inertielle, formait avec elle et les sondes altimétriques, un ensemble électronique relié à l'ordinateur chargé de maintenir l'engin sur sa route, quelles que soient les conditions du vol. À en croire le constructeur, évidemment.

Adam prétendait que cette merveille miniaturisée valait à elle seule autant que le reste de l'appareil. Et il s'y connaissait. Parce que lui, le Cheyenne impassible, le frère, celui qui était plus mâle qu'aucun des hommes de la base, possédait sur le bout des doigts le métier qu'il avait appris pour être digne de sa tribu.

Adam ! Leen ! Découvrir l'amitié et l'amour dans le contexte le plus inhumain de la Terre ! Un signe fantastique, à coup sûr. Et pourtant Adam le sage, le voyant, interrogé, n'avait pas fourni de réponse. Seul un sorcier-médecine, avait-il prétendu, avait la faculté de lire l'avenir.

Tout allait bien. Le pilote automatique assumait correctement sa part de travail et l'avion répondait avec fidélité. Sous son ventre absolument noir, à moins de cinquante mètres, le tapis blanc de la banquise de Ross se déroulait sans fin. Pour l'heure, il n'y avait pas lieu de se préoccuper de grand-chose. Ils passeraient dans une

vingtaine de minutes la pointe de la Petite Amérique. Le vent soufflait dur, déboulant toujours du même trou invisible creusé dans l'atmosphère, au-dessus de la calotte glaciaire. On prendrait de l'altitude en arrivant à la Terre Mary Byrd.

Les gars des excimers(6) allaient faire une sale gueule ! Ils n'aimaient pas recevoir une inspection sur le paletot, sans avertissement. Surtout quand il s'agissait d'un de ces bons cons de généraux qui ne faisaient le déplacement que pour inscrire une ligne de plus sur leur livret de campagne. Un vol, en plein hivernage, en temps de guerre, en zone des opérations antarctiques... l'équivalent d'un mois de campagne double ! Cinquante dollars en plus à la retraite.

Floyd ne les plaignait pas tellement malgré tout, ces gars des excimers parce qu'ils jouissaient d'un inestimable avantage sur leurs homologues des autres bases : ils descendaient des Russkis ! Incroyables, ceux-là ! Plus d'une trentaine de leurs machines formidables avaient été abattues, cueillies par les faisceaux à la précision implacable. Malgré cette hécatombe, ils décollaient toujours, bien sagement, de la même aire de lancement, paraissant se diriger vers le même objectif.

Curieux. Presque émouvant. Aucun des équipages des engins touchés par la lumière cohérente n'avait été capable de lancer les moteurs-fusées de second étage. Quant aux fameux réacteurs de croisière, il faut croire qu'ils n'étaient pas plus faciles à mettre en route puis-qu'aucun n'avait évité l'impact définitif.

Au début, personne n'avait rien compris. Il avait fallu un Volodia(7) moins écrabouillé que les autres, piloté par un équipage féminin, pour que les électroniciens comprennent enfin que les excimers remplissaient exactement la tâche pour laquelle ils avaient été conçus. Le faisceau de très haute énergie grillait tout le bataclan situé dans les compartiments électroniques de l'engin soviétique. Adam l'avait parfaitement expliqué. Impossible d'espérer lancer les moteurs-fusées à propergols sans un mini-ordinateur assurant la séquence précise des injections.

De temps à autre, les archers de New Byrd laissaient passer une des longues machines quasi aptères, pour éviter d'être un jour écrasés par quelques dizaines de mégatonnes bien ajustées. Moyennant quoi, les envols se poursuivaient. Non... s'étaient poursuivis. Depuis quelques semaines ils marquaient une pause. Peut-être n'y avait-il plus de Volodia à lancer.

On aurait pu envoyer quelques salves de missiles pour neutraliser les puits de lancement. Mais d'abord, même avec de bonnes fusées, l'impact au but était loin d'être acquis. Ensuite on savait que les Volodia n'emportaient pas la mort. Ils ne faisaient que la survoler, la

regarder, en préciser les apparences. Ni leurs équipages ni leurs servants ne devaient être motivés pour l'action directe, le combat rapproché, comme trop d'enragés des continents tièdes. Ils devaient se considérer, eux aussi, comme des spécialistes, sans passion, sans haine, mais sans objection.

Il ne devait pas faire bon objecter de ce côté-là de la barricade !

Au fait, cette grosse citrouille de poireau (foutu légume, non ?) on ne l'entendait pas, pour une fois ! Il n'était même pas venu dans le poste de pilotage demander à tenir les commandes. Devait être malade. Bouffait trop. Baisait pas assez... ou mal.

Le « Hibou » fit une embardée et broncha. Floyd posa les mains sur les molettes pour atténuer la réponse aux coups de boutoir du vent qui frappait en plein travers. Merveilleuse flexibilité des C.D.V.E. (commandes de vol électriques) permettant de faire varier le temps de réponse des gouvernes aux impulsions reçues des détecteurs de rafales. Puis le pilote corrigea la dérive une fois de plus. L'appareil prit un cap de 45 degrés avec son cap vrai. Vitesse sol... à peine 145 nœuds. Ce putain de vent poussait à plus de 150 nœuds ! La tempête antarctique... la pire vacherie de la calotte polaire. Saloperie !

Floyd augmenta la puissance du chauffage et du dégivrage pour protéger les entrées d'air et les gouvernes. Près de cinquante pour cent de la puissance du réacteur arrière passèrent dans le système. Il ne faut jamais hésiter dans des cas pareils. Toujours agir avec un peu d'avance, anticiper l'événement.

— On dérive sec, constata Dave sans s'émouvoir.

— Tu peux le dire ; surveille le radar. Nous devrions nous trouver à bonne distance du Sidley(8). Mais je préfère me méfier. Cette cochonnerie de vent doit ricocher sur la chaîne de la Reine Maud. Il tourne, je le sens dans les miches. Même l'inertielle chahute !

— On ne voit plus rien par-dessus, faudrait grimper un peu.

— Tu as raison, admit le pilote et prenant en main le mini-manche.

Le « Hibou » s'éleva en oscillant violemment, ballotté par les formidables impacts de la tempête. Devaient être secoués comme des pruniers, dans la cabine. Ligotés dans les harnais. Le major allait dégueuler, à tous les coups. Pas idée d'être médecin et de ne pas être capable de prendre une pilule contre le mal de l'air ! Faut dire qu'il a également les foies.

— On ne voit toujours rien, grogna Dave à 1500 pieds, entre deux mouvements de mâchoire pour écraser énergiquement sa gomme.

— Nous allons encore grimper, mais accroche quand même les gars de New Byrd. Nous n'allons pas tarder à entrer sur leur territoire et par un temps pareil ils sont capables de nous prendre pour une

escadre de Popofs.

— Tu pourrais bien dire vrai. De toute manière, la balise et quelques « bips » de temps à autre, ce ne serait pas si mal. Je trouve que nous dérivons trop. Le vent a encore forci. Regarde l'inertielle. Nous sommes à 47 degrés. Si cela continue, nous allons faire du stationnaire.

— Je vois bien. J'engage de quelques degrés de plus. Clair au radar...

— Oui, toujours clair devant. Rien à craindre de ce côté-là. Quand nous serons sortis du givre, cela ira mieux. Tu parles d'une idée de se balader par un zeff pareil !

* *

*

À New Byrd, l'officier de service dans la salle de contrôle, profondément enfouie sous les glaces, leva la tête quand il entendit le « bip » de l'appel, aigu comme un cri d'oiseau, suivi presque aussitôt du son d'une voix nasillarde.

— Qui est-ce, Larry ? demanda-t-il, aussitôt debout, avançant vers le sergent dont les écouteurs, habituellement relevés au-dessus des oreilles, étaient maintenant collés à celles-ci.

La main levée du sergent fit comprendre qu'il y avait message, difficile à entendre ou à interpréter. Puis le sous-officier annonça d'une voix mal assurée :

— Un « Hibou », le 03. Base de départ, Mac Murdo. Général Worms à bord. Est pris dans la tourmente. Le grand blanc complet et dérive à tout-va. Demande à être un peu tiré pour éviter d'avoir à prendre trop d'altitude. Qu'est-ce que je dois répondre ?

— Merde ! glapit l'officier qui se ravisa aussitôt. Non, bon Dieu ! Pas de conneries ! Larry, demande-leur ce qu'ils veulent exactement.

— Ils l'ont dit. À cause du vent qui atteindrait plus de cent cinquante nœuds, ils ont tellement dérivé qu'ils ont perdu leurs références sol. Ils ont besoin de préciser leur position. Ils ont dépassé 3000 pieds et ne voient toujours rien.

— O.K. ! Vas-y toujours pendant que je demande confirmation au patron. S'il a un autre point de vue, nous verrons bien. Les gars auront eu le temps de rectifier leur route et c'est le principal. On va pas laisser des nôtres dans la merde. C'est pas tellement à cause du poireau, mais il peut y avoir des types bien, à bord.

— Vu, répliqua le sergent en se penchant aussitôt sur son micro fixe.

Il parla quelque temps, écouta, pencha la tête en avant, releva les yeux avant de recommencer sa mimique pour finalement annoncer :

— Je ne comprends pas, impossible de les avoir !

— Tu es certain qu'il s'agissait bien d'un « Hibou » ?

— Certain, le 03, général Worms. Le code est correct. Suffira d'écouter l'enregistrement. Pas possible de se gourer.

— J'ai le patron... Attends. Colonel, un « Hibou des neiges » de Mac Murdo, apparemment en difficulté entre sa base et nous. Général Worms à bord. Demande un « homing » intermittent.

— Tiens donc ! Raison valable ?

— Le vent souffle à plus de 150 nœuds.

— Et ils volent par ce temps ! Il doit y avoir quelque chose d'anormal. O.K. La balise sur fréquence de secours. Demandez au repérage de nous indiquer la position exacte de l'avion. Excellent exercice pour tout le monde. Devraient être en vue des O.H.(9).

— Entendu, monsieur.

Au repérage, les gars et les filles se démenèrent instantanément comme de beaux diables. Ce n'était pas tous les jours... en fait cela n'était arrivé que cinq ou six fois, que les magnifiques radômes destinés à sonder l'espace aérien bien au-delà de la ligne imprécise où air et glace se confondaient, pouvaient servir à quelque chose. Dix-sept minutes plus tard, le premier compte rendu parvenait, laconique, à la salle de veille :

— Rien en vue, du point zéro à quatre cents milles.

— Merci.

L'officier de veille rappela le colonel Peary, dit le Cogne.

— Il y a quelque chose d'anormal, vous aviez raison, monsieur. Je suis désolé, mais nous n'avons plus personne sur les ondes et les radars ne découvrent aucune image non plus.

— Et cela vous paraît anormal, en plein hivernage ? Par une température de moins cinquante degrés et un vent de 155 nœuds ? Il faut être complètement sonné pour mettre le nez dehors par un temps pareil. Je ne dis pas que le général Worms est sonné, bien sûr, il devait avoir une raison impérieuse pour risquer ainsi sa vie et celle de son équipage. Mais enfin !... Dès que le temps le permettra, veillez à ce qu'une patrouille de sauvetage hélicoptérée effectue une mission autour des trois massifs en commençant par le Sidley. Celui-ci est mal placé pour un « Hibou » venant de Mac Murdo avec un vent en plein travers. C'est beau, les radars, mais ceux qui équipent les Mac Donnell 113 n'ont pas été prévus pour regarder dans les coins ! Sweeney, prenez le commandement de l'équipe de recherches.

— Vous... vous pensez...

— Parce que vous, vous ne pensez pas ?

— Je vous demande pardon, monsieur, vous avez raison.

Le vent se calma. La patrouille fut effectuée. Par des hommes

courageux et désintéressés, mais anxieux de ce qu'ils allaient découvrir. Sans guère d'illusions. Le vent, la glace, la malchance, la merde... vous comprenez ?

La patrouille revint. La tempête avait procédé à son habituel transfert de matière. Des milliers de dunes de poudreuse, pas de la neige, non, mais de la glace, aussi dure que le diamant dont elle prend l'apparence quand il fait moins cinquante degrés.

Des milliers de dunes, partout, sauf, bien entendu sur les massifs montagneux. Sur le premier d'entre eux, le mont Sidley, une tache noire et de vagues débris de forme géométrique, collés à une paroi, vers 4500 pieds. Une traînée sale déjà effacée par la poussière glacée. Inutile d'espérer se poser, approcher plus, tenter l'impossible. Pour qui ? Pour quoi ?

Le froid, la guerre, la fatalité...

Ce fut ainsi que Mac Murdo, après quelques heures de silence pesant, apprit que le général Worms et son équipage ne rentreraient plus jamais à la base.

CHAPITRE II

Comme beaucoup de femmes qui, sans avoir expressément choisi cette affectation, partageaient la vie de taupes de la glace des reclus de Mac Murdo et autres bases de l'Antarctide, Leen Hannaway souffrait du gros œil. Difficile de combattre et surtout de vaincre l'absence de rythme circadien. La base demeurait éveillée ou endormie, question d'opinion, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. On y œuvrait par bordées, comme dans un navire de guerre, un sous-marin atomique, un astronef du futur.

Rien ne changeait dans les installations ni dans l'environnement. La centrale, à l'uranium enrichi, débitait ses calories, les turbines tournaient, le chauffage puisait en longs frissons, l'air conservait cette étrange odeur d'humanité et de désinfectant qu'il acquérait durant ses parcours entre une grille horizontale soufflant à hauteur de mollets et une autre grille, circulaire, collée au plafond. Filtré, régénéré, recyclé, stérilisé, peu importait, cet air ne sentirait jamais le printemps de la Terre.

Il n'existait qu'un moyen sûr de dormir à heure à peu près fixe, la drogue. Somnifère pour assurer un sommeil de brute. Excitant pour stimuler le corps après un éveil maussade. À ce régime, les dingues devenaient plus dingues et ceux qui ne l'étaient pas encore basculaient dans la misanthropie. Restait la solution classique d'occuper les insomnies avec suffisamment d'ardeur pour découvrir enfin la bienheureuse envie de dormir.

Leen Hannaway avait décidé de jeter son bonnet par-dessus les moulins pas mal de temps avant sa mutation à Mac Murdo. Elle considérait que l'accouplement ayant été prévu par le Créateur, il n'y avait aucune raison valable pour se priver des avantages qu'il pouvait présenter. Seule difficulté, de taille, elle voulait choisir le gars qui serait le premier... Volontaire pour servir sa patrie, soit, mais pas pour servir de paillason à des porteurs de phallus suant l'ennui plus que le sperme.

Elle avait constaté très vite que rien ne serait simple ni facile. Et pour commencer, elle avait dû résister avec opiniâtreté à tous les essayeurs mâles et femelles, à l'affût de toute nouveauté olfactive, gustative ou tactile. Puis à ceux qui, se réveillant le matin en bandant, estimaient qu'ils n'avaient pas suffisamment baisé, que cela devait être néfaste pour leur équilibre physiologique et se repassaient les filles

consentantes, ajoutant un nom et quelques soupirs à leur liste non exhaustive.

Leen avait une méthode pour tenir le coup. Pas très originale mais efficace. Son regard un peu flou de myope, caché par des lunettes correctives à demi teintées, lui permettait de regarder loin par-dessus la hure du solliciteur et d'accompagner d'un grand rire idiot l'incompréhension affectée précédant le refus catégorique. Elle n'avait pas eu de remords ni de regrets à refuser. Ils lui déplaisaient presque tous.

Ils étaient trop sales, trop gras, trop maigres, trop ivres ou trop cons. Trop quelque chose qu'elle n'approuvait pas. Il n'en restait qu'une vingtaine d'appréciables, mais pour rien au monde elle n'eût cherché à s'en rapprocher, estimant qu'il appartenait au mâle de faire les premiers gestes, de manifester intérêt soudain ou attirance. Quelle autre formule choisir pour ne pas sombrer, seule, femme, jeune, jolie pour celui qui saurait ôter ces fameuses lunettes et aurait droit de froisser l'habillement réglementaire ? Il n'existait pas tellement d'autres défenses, dans cette cité épouvantablement caricaturale, placée par la guerre hors du temps, hors même de la vie.

Malheureusement les vingt, comme elle les désignait dans ses longues réflexions solitaires, ne se bousculaient pas pour l'aborder. Ils ne se préoccupaient pas plus des autres femmes, ayant pour la plupart fait leur choix dès leur arrivée. Sagesse ou manque d'imagination, amour, sympathie réciproque ou apathie partagée, leurs couples tenaient le coup, ce qui prouvait au moins que le jugement porté sur eux par Leen Hannaway n'était pas si faux.

Il n'en restait en réalité que deux... Adam Scott, le capitaine spécialiste de la surveillance électronique et Floyd Mac Donald, capitaine pilote, chef du groupe de liaison. Le premier était un Indien et ne s'en cachait ni ne s'en vantait. Un Cheyenne ! Beau comme le dieu des Indiens. Avec un regard noir qui vous transperçait et vous laissait toute petite et frissonnante. Mais qui paraissait vous dire que vous n'étiez pas faite, mais alors pas du tout, pour vivre en sa compagnie dans son tipi. Une correction parfaite, presque glaciale, avec toutes les femmes. Une attitude de pasteur. Après tout, peut-être était-il un genre de sorcier, de curé, de prêtre... Personne ne demandait à personne de raconter en détail sa vie antérieure à l'arrivée à Mac Murdo.

Restait donc Floyd Mac Donald, inséparable de l'autre. Même carrure et souplesse des gestes identiques. Aussi blond qu'Adam Scott était brun. Des yeux très bleus... quand on pouvait les voir, car ils étaient protégés par des lunettes très foncées. Obligatoires pour le pilote susceptible à tout moment d'avoir à affronter la nuit

antarctique. Terriblement séduisant. Il était certainement attachant, parce que toutes les filles qu'il laissait tomber en faisaient une maladie. Cela ne faisait pas grand-chose. Il les laissait choir paisiblement.

Il ne se jetait pas voracement sur le gibier femelle, toujours prêt à se laisser capturer. Il faisait une cour, comme si Elle et Lui s'étaient trouvés dans le campus de l'Université. Pas de *petting party*, jamais la main aux fesses ni les mots grossiers ou grivois, susurrés entre deux tasses de thé ou deux verres de bière. Non... Une cour amusante, gaie, suggérant quelque chose comme : « Je suis moi, tu es toi. À nous deux, peut-être pourrions-nous rendre cette vie de cons moins conne, qu'en penses-tu ? »

Et quand Floyd avait enfin daigné poser sur elle les deux rectangles arrondis de ses lunettes noires, Leen avait su qu'elle céderait, tout de suite... Enfin ! Adam Scott, l'inséparable, assis face à elle, avait imperceptiblement souri à son intention, comme s'il la pressait d'accepter.

En ce moment, elle ne parvenait pas à trouver le sommeil, comme chaque fois qu'elle ne faisait pas l'amour avec Floyd.

Faire l'amour ! Quelle expression idiote ! Comme si on fabriquait à la chaîne les gestes, les réflexes, les idées, les impressions, les sensations, toujours renouvelés, au long du fil du désir. Non ! Leen Hannaway ne faisait jamais l'amour. Elle s'ouvrait, s'épanouissait, oubliait ses pudeurs de femme et sa morale d'enfant. Elle recevait l'homme qu'elle aimait et lui donnait autant qu'elle prenait de lui. Résultat d'autant plus aisé à obtenir qu'il se révélait le merveilleux amant dont elle avait rêvé, tant de jours et tant de nuits. Il savait donner autant que prendre, respecter autant que violer, refréner un désir trop brutal pour avoir le temps de transmettre sa violence avant qu'il ne devienne pour tous les deux un irrésistible besoin d'assouvissement.

Il volait dans la nuit glacée de l'Antarctide et lui aussi, sanglé sur le siège spécial, dans un monstre ailé rugissant, ballotté comme un fétu par le grand vent venant du pôle, il pensait... Il fallait qu'il pense, qu'il n'oublie pas qu'elle était là, toute chaude, prête à l'accueillir au retour.

Elle sauta du lit, se regarda machinalement dans la glace et se jugea avec sévérité, à son habitude. Trop maigre. Pas assez de hanches. Pas suffisamment de chair. Pas assez de seins. Juste ce qu'il aimait, puisqu'il ne cessait de la regarder, de la caresser, de l'ouvrir pour la contempler plus que nue, pour cueillir chaque minuscule bourgeon de son corps.

Elle passa par les toilettes, se lava rapidement, s'habilla encore plus

vite, se coiffa en quelques coups de brosse sur ses cheveux courts et sortit dans le couloir, tapissé de plastique imitant un sous-bois au printemps. Encore une de ces idées bizarres d'un des maîtres psychologues chargés du bien-être des reclus du continent du froid.

En pénétrant dans la cafétéria, elle saisit un subtil changement. Son entrée venait de modifier le ton des conversations, le mode du discours. Mais surtout les têtes, toutes ou presque, se tournaient ou s'étaient tournées vers elle avant de se détourner promptement. Elle serra les dents et ajusta ses lunettes teintées, pressentant la catastrophe, l'inattendu... ce qui ne pouvait pas leur arriver, à Floyd et à elle. Impossible ! Ils étaient juste en train de commencer à s'aimer d'amour, pour une vie entière !

D'un pas d'automate, elle se dirigea vers le tableau devant lequel étaient agglutinés quelques hommes et des femmes, silencieux ou chuchotant. Ceux qui la voyaient arriver s'écartèrent, entraînant les autres et elle lut comme eux, après eux :

« LE VOL 857 ENTRE MAC MURDO ET NEW BYRD EST PORTÉ DISPARU. LES RECHERCHES SONT ENTREPRISES. 3-7-09. »

« L'ÉPAVE DU MAC DONNELL 113 03 VIENT D'ÊTRE REPÉRÉE SUR LE FLANC DU MONT SIDLEY À 4500 PIEDS. 4-8-34. »

Le dernier communiqué, à peine plus expansif que les précédents, faisait le point. Un point final :

« LE GÉNÉRAL DE BRIGADE JACK CYRUS VINCENT WORMS. LE MAJOR JOHN BERNARD SUTHERLAND. LE CAPITAINE FLOYD MAC DONALD. LE LIEUTENANT DAVID CARADINE SONT PORTÉS DISPARUS. PRÉSUMÉS MORTS EN SERVICE AÉRIEN COMMANDÉ. 5-9-45. »

Elle se retourna d'une pièce et repartit comme elle était venue, sans voir quiconque, sans deviner la présence, derrière elle, toute proche, d'Adam Scott, aussi impassible qu'elle, mais autrement inquiétant et imposant, lui, le Cheyenne, l'ami intime, le frère de sang de Floyd Mac Donald.

Il la suivit en silence sur la longueur du premier couloir et la cueillit quand elle s'effondra comme une masse, sans tituber ni prévenir par un geste de détresse. Comme ça. Parce qu'en elle la tension venait de dépasser la résistance à la douleur.

Il la souleva sans effort et la porta jusqu'à sa chambre, éloignant les importuns, les curieuses, les pleureuses, les emmerdeuses, d'un seul mot, simple, sortant des lèvres merveilleusement dessinées pour clamer l'amour de la Grande Prairie :

— Paix !

Suivant la qualité de l'importun, les yeux noirs adoptaient une expression farouche, menaçante, suppliante, amicale ou de grande,

d'immense lassitude. C'est ainsi qu'il parvint jusqu'à la chambre de Leen, y pénétra, tenant la jeune femme entre ses bras, comme un enfant. Il referma du talon, allongea la compagne de Floyd sur le grand lit aux deux oreillers mêlés et attira une chaise à son chevet.

Il ne chercha pas à la déshabiller ni même à ouvrir son col. Il se contenta de mouiller une serviette et de lui bassiner le front. Puis, assis contre le lit, il la regarda, silencieux, impassible.

Elle sortit de son inconscience avec un hoquet que suivit un cri de terreur et de douleur. Elle reconnut Adam et se laissa aller en arrière, sans le quitter des yeux. Même quand les larmes l'empêchèrent de distinguer la mâchoire carrée, avec la dure fossette du menton, le nez d'aigle, les cheveux noirs, longs et lisses, les iris de jais. Il avança la main, ni timidement ni audacieusement, mais avec la volonté de communiquer sa propre force. La main droite de Leen se crispa à ses doigts, violemment, incrustant les ongles dans la chair brune.

Il ne broncha pas, mais ferma un peu les paupières et pensa, comme autrefois pensaient les grands chefs au crâne cerné de plumes, quand ils avaient perdu un ami, un frère de chasse et qu'ils priaient le Grand Esprit en leur langage. Afin d'obtenir sa clémence et qu'il permette à celui qui venait de franchir le passage, d'attendre que l'autre, celui qui était demeuré sur la prairie terrestre, le rejoigne enfin.

— Floyd, hoqueta-t-elle, Floyd... Pourquoi ?

— Le vent, le froid, la guerre, la mission, murmura Adam Scott. Nous sommes tous concernés, Leen. Aucun d'entre nous ne désire se trouver ici, sous la glace et nous y sommes par la force des choses. Floyd est mon frère comme chez nous, les Indiens, on peut être frères sans être nés de la même mère. Il est ton amant, ton homme et toujours présent, par la pensée. Je sais, car notre foi cheyenne l'assure, qu'il n'a pas cessé de te savoir à son côté et que maintenant il attendra le jour où tu le retrouveras.

— Je ne suis pas courageuse, pas courageuse du tout... La vie s'ouvrira... et c'est fini !

— Non, tu es forte. Comme toutes les femmes dans l'épreuve. Le courage est en toi. La femme, par ses entrailles est la vie de l'espèce. L'homme dépose et elle reçoit pour nourrir, former, modeler, de sa chair, de son sang, avant de délivrer, puis de protéger. Sa force et sa volonté ont sauvé nos tribus condamnées. Elles sauveront encore ce qui restera du monde. Et tu sais pouvoir compter sur moi.

— Je n'aurais jamais pensé que cela puisse faire aussi mal ! gémit-elle.

— Tu as mal parce que tu n'as pas encore admis que rien ne peut être définitif en notre vie terrestre. Elle ne fait que préparer l'autre existence, la vraie, celle à laquelle ont cru mes ancêtres et à laquelle je

crois. Tu dois honorer la mémoire de celui qui est allé jusqu'au bout de la route, sachant bien que celle qu'il prenait ne menait nulle part, mais qu'il devait l'emprunter pour servir avec honneur la nation qu'il voulait défendre. Tu seras fière de ton guerrier, comme il était fier de toi, sa femme. Tu ne peux l'imaginer dans son nouvel espace, sur la Grande Prairie, mais il te regarde, il t'aime et jamais ne t'oubliera.

— Mais... qu'avons-nous fait pour être punis ? demanda-t-elle entre deux sanglots.

— Nous avons accepté de sortir la hache de guerre, fit-il d'un ton égal.

— Pas moi !

— Nous tous, Leen. Toutes les femmes, tous les hommes sont coupables à partir du moment où ils refusent de se reconnaître comme appartenant à la même famille, sur cette toute petite boule de matière qu'est la Terre. Des millions sont morts et vont mourir.

— Tais-toi, je t'en supplie, tais-toi... Aide-moi !

— Je suis ici pour cela, petite sœur.

— Donne-moi un peu de ta sagesse. Explique-moi comment tu fais pour tenir. Tu as l'âge de Floyd et tu paraissais avoir mille ans...

— Nous sommes presque jumeaux, lui et moi. Mais le passé des Cheyennes est bien antérieur à mille ans. Aucun de ceux de ma tribu ne l'oublie. La vie n'est qu'un passage, te disais-je. C'est en traçant ta piste le long de ce passage que tu mériteras le coin de prairie qui te sera offert et que tu recevras celui que Floyd te réserve, à son côté, pour l'éternité.

— Je te le promets... Je serai courageuse... enfin, j'essaierai. Personne, tu entends, personne ne prendra sa place ! Quoi qu'il arrive.

— Il ne te demande pas un tel serment, mais il l'accueille comme un don d'une essence supérieure. Pour ce qui est de moi, je suis ton serviteur et ton frère, si tu l'acceptes ainsi. Essaie de ne pas l'oublier. Que désires-tu que je fasse ?

— Je crois que... je vais te demander de ne pas me laisser seule, jusqu'à ce que je me sente plus forte... Nous allons parler de lui... J'en ai besoin, exhala-t-elle en se penchant vers lui, suppliante, cherchant à deviner, dans le regard de jais, s'il accepterait de souffrir, avec elle et pour elle. Tu le connais mieux que moi, depuis plus longtemps. Nous n'avons pas eu le temps de nous parler l'un et l'autre, chuchota-t-elle en prenant son visage entre ses mains crispées.

— J'accepte, déclara-t-il, toujours impassible, sans qu'elle aperçoive l'éclat de son regard.

— Pourquoi n'as-tu pas de femme, ici, Adam ? demanda-t-elle, le surprenant par la soudaineté de la question et son sujet.

— Est-il indispensable à tes yeux que je puisse en avoir une ?

— Non... Bien sûr, non... mais il faut que tu saches, pour que tout soit limpide entre toi et moi. Pour Leen Hannaway, dans cette base maudite, il n'existait que deux hommes. Floyd et Adam. Je suis devenue sa femme, en regrettant qu'une sœur jumelle ne puisse devenir la tienne pour que notre bonheur soit complet. Je suis folle, n'est-ce pas ?

— Je suis persuadé du contraire. Les chemins suivis par le Grand Esprit pour parvenir à ses fins demeurent inconnaissables aux humains. Tu es la femme de mon frère de sang et ceci nous sépare plus, toi et moi, que la vie n'est séparée de la mort. Tu LUI appartiendras aussi longtemps que nous serons prisonniers sous cette glace. Seuls les anciens pourront deviner si le moment est venu de te libérer pour un autre destin...

— Un destin dans lequel tu te trouves, n'est-ce pas, Adam ?

— Dans lequel je me trouverai si la vie me l'accorde. Pourquoi toi, pourquoi moi ? demande la raison pour laquelle le monde existe, le ciel est le ciel et la Terre est de terre.

— Alors... parle-moi de votre serment du sang, de la Grande Prairie, de ce qu'il avait découvert, pria-t-elle en fermant les yeux, serrant de nouveau la large main brune qu'il lui abandonnait.

Il parla de la foi cheyenne.

CHAPITRE III

Archibald Wayne Lindon avait renforcé les consignes de sécurité, notamment pour ce qui concernait la diffusion des télégrammes reçus de plus en plus rarement et difficilement. L'ennui, comme l'avait souligné son adjoint avant sa regrettable disparition, résidait dans le fait qu'on ne pouvait supprimer tous les récepteurs individuels. Certes, la réception n'était pas fameuse, en raison des phénomènes magnétiques de toutes sortes, mais les appels frénétiques lancés par les défaitistes sur la plupart des longueurs d'ondes, les péroraisons des pacifistes et des écologistes hurlant à la mort, le soudain silence de certains émetteurs, ne pouvaient demeurer ignorés de ceux qui songeaient à ce qu'ils avaient laissé au pays.

Indiscutablement, les événements tournaient mal. Les stations les plus connues, les plus écoutées, avaient disparu en premier, laissant supposer que les immenses mégapoles dont elles dépendaient avaient subi de graves dommages. Celles qui émettaient encore, souvent à la limite de l'audible, semblaient uniquement préoccupées par la mise en condition de leurs auditeurs avant le grand saut. Elles s'étendaient longuement, complaisamment, eût-on dit, sur le caractère apocalyptique du désastre.

Il n'était même plus question de guerre. Seulement de colonnes de fumée, de gerbes de lumière insoutenable, de flammes éblouissantes ne laissant que cendres et larmes de verre, de rayonnement mortel, de secousses fantastiques, d'engins porteurs de mort globale, de fin de l'humanité. Les sermons, par des représentants de religions souvent inconnues, succédaient aux prières publiques.

Archibald W. Lindon eût donné gros pour rafler d'un coup tous les transistors de la base. Mais il ne se faisait aucune illusion sur les résultats d'une telle tentative. Chaque soldat, chaque assimilé, chaque officier se considérait avant tout comme un citoyen des États-Unis d'Amérique, la terre bénie de la Liberté. Pas question de se laisser traiter comme des Chinois ou des Soviétiques. La guerre n'était-elle pas causée par ce genre de différence d'appréciation des éléments fondamentaux de la civilisation ?

Ainsi donc, l'ensemble du personnel savait à quoi s'en tenir, à peu près. On n'ignorait plus que les états-majors épargnés par les premières centaines de mégatonnes s'étaient regroupés ici et là. Quelques-uns en Amérique latine, un peu moins maltraitée que sa

sœur du Nord par la marée atomique. D'autres essayant de se maintenir à la tête d'escadres qui fondaient, en dépit de leur dispersion. Plus rien ne pouvait être espéré de la vieille Europe, incapable de se défendre par ses propres moyens, submergée en quarante-huit heures par des milliers d'engins blindés passant sans ralentir les ponts, les fleuves, les barrages, jusqu'à la mer.

On pouvait d'autant moins compter sur cette Europe qu'aussitôt l'occupation ennemie devenue un fait accompli, il avait bien fallu stériliser le terrain. Quelques dizaines de gerbes de bombes propres avaient suffi. Il ne restait pas âme qui vive, mais l'histoire ne reprocherait plus aux responsables des bombardements d'avoir détruit le patrimoine inestimable de l'humanité. Uniquement les peuples, rien que les peuples, les guerriers comme les non-combattants.

Que voulez-vous, les neutrons ne parviennent pas à distinguer les uns des autres. Et au moins, grâce à cette méthode radicale, employée sans hésitation par les hauts personnages de la défense dite occidentale, on estimait qu'il ne subsisterait aucune menace à redouter, de l'Atlantique à l'Oural. Ceci promettait, pour plus tard, de larges espaces à reconquérir, lorsque tout serait enfin terminé. Une conquête de l'Est, en quelque sorte.

Quant à l'immensité asiatique, avec les Noirs de l'Inde et les Jaunes d'ailleurs, elle avait reçu sa ration de mégatonnes, distribuées par les deux camps pour des raisons obscures, mais certainement pleines de bon sens, vues depuis les casemates enfouies des états-majors. Les frontières étaient fluctuantes. Les peuples arriérés avaient choisi l'autre parti. On dissuadait. On ripostait aux ripostes. On bombardait en représailles. Enfin nombre d'ogives nucléaires placées sur orbite et dérégées par des systèmes étudiés pour cela, avaient eu la fâcheuse tendance à exploser au-dessus des vallées de l'Indus et du Gange, berceaux d'anciennes civilisations. Ceci avait réglé, efficacement, le problème des affamés de cette région du monde.

Les Soviétiques n'émettaient pas plus que les Américains. Pas moins non plus. Leurs navires de surface et leurs sous-marins cherchaient à se regrouper. Sans instructions nouvelles, sans ordres récents, ils erraient. Ce faisant, ils rencontraient l'adversaire qui errait de son côté, lui tiraient dessus, encaissaient la riposte quand elle avait lieu et perdaient comme lui matériel et personnel également irremplaçables.

Il ne restait que les neutres et les îliens, ceux qui avaient la chance de ne pas habiter un continent mais un petit bout de rocher isolé au milieu des mers. On ne les entendait pas. Ils devaient avoir compris qu'il valait mieux se faire oublier, priant le ciel, quand ils croyaient aux vertus de la prière, pour que le vent, les nuages, la pluie ne les douchent pas de quelques milliers de rems(10) de trop.

Le soleil commençait à monter chaque jour de quelques minutes supplémentaires. L'hiver austral finissait. Il deviendrait plus facile de faire admettre le bouleversement global, à la lumière de l'astre réconfortant, qu'en l'espace confiné de la base, où les ongles devenaient griffes, les dents cariées des crocs, la salive du venin.

Ainsi raisonna le sage Archie.

Il eût pu sans doute parvenir à maintenir l'ordre avec un peu de chance. Il eût pu probablement réussir à faire admettre à quelques centaines de cerveaux hautement spécialisés et formés dans les plus réputées des Universités américaines, qu'ils risquaient de se retrouver les seules élites de tout un continent. De quoi donner un fameux vertige.

Il échoua. Faute de pouvoir s'appuyer sur une force solide et sereine, fermée à la réflexion, faisant abstraction de tout sentimentalisme et refusant l'imagination. Ce qui était la règle à New Byrd ne pouvait exister à Mac Murdo. Libres citoyens, les assimilés, comme les autres occupants de la base, discutaient à n'en plus finir sur les événements dépeints comme dantesques et monstrueux. En l'absence d'informations crédibles, ils brodaient, forgeaient des hypothèses dénuées de fondement, extrapolaient à partir d'indices passionnels, détruisaient avec un acharnement suicidaire le peu de moral subsistant dans leur masse hétérogène.

Seule ressource du plus grand nombre, avec la bénédiction bienveillante des spécialistes de l'action psychologique, le recours à la trinité terrible : sexe, drogue, prière.

Si cette dernière n'apportait pas encore trop de gêne dans le service, en raison du manque de prophètes et de messies, les deux autres inquiétaient sérieusement les responsables de l'ordre demeurés lucides. Il était compréhensible qu'on offre à ceux qui souffraient la possibilité d'oublier, provisoirement. Mais il eût été souhaitable de contrôler l'action lénifiante ou transposante des agents psychiques tolérés.

Au début, dans l'enthousiasme un peu forcé des perspectives d'une victoire, les assimilés avaient fait bande à part. Leur très haut niveau de connaissances, leurs grades fictifs attribués pour des raisons de rationalisation et d'ordinateurs gestionnaires, en faisaient un monde savant, possédant son jargon et ses coutumes.

Avec le temps, le désappointement, la lassitude, la peur, l'angoisse, les barrières entre civils déguisés et militaires de carrière ou volontaires avaient sauté. Le commandement avait facilité les choses, peut-être inconsciemment, en affectant à la grande base antarctique un nombre à peu près égal de femmes et d'hommes. Le nivellement normal des âges actifs avait fait le reste. Mac Murdo voyait se former

et se défaire couples et trios, quatuors avec ou sans cordes et mêmes bandes à partouzes avec orchestration savante.

L'échec définitif d'Archibald Wayne Lindon eut pour cause essentielle tout ce qui précède et pour prétexte ce qui se déclencha soudain dans la tête d'une femme, à la suite de ce qui se passa dans le corps d'une autre femme, d'ailleurs consentante et même enthousiaste.

Mary Price Vinton et Harold Klee faisaient partie d'une trentaine d'assimilés, d'officiers subalternes et supérieurs, aimant à pratiquer en groupe ce que la morale chrétienne et quelques autres ont prévu de ne tolérer qu'entre deux personnages de sexe différent et si possible unis par les liens du mariage.

On buvait sec, avant de se lancer sur orbite, comme le bramait à tous les échos le maître des ébats, le colonel assimilé Mac Diwitt, Stan pour les intimes, un spécialiste réputé des lasers au néodyme. Ce jour-là, ils se trouvaient tous à poil, après les cris aigus, les rires et les halètements du cérémonial d'usage qui voulait qu'on déshabille les femmes les unes après les autres, comme on pèle un fruit, afin qu'elles soient préparées pour l'office par un gars, toujours le même, remarquablement pourvu par la nature.

Erwin Cauley, le gars au membre d'acier, rigolait et s'en foutait. Il était camé à mort. Il avait le secret de la dose exacte qui rigidifiait son pénis et le rendait capable de supporter la redoutable épreuve. Tenue par deux costauds, la femme lui était présentée bien ouverte, et il officiait en quelques poussées sèches et précises, dégageant largement les lieux pour les réjouissances ultérieures. Pas de danger qu'il éjacule. Un petit élastique, bien serré, empêchait l'erreur, si pour une fois le désir se substituait au priapisme.

Stan Mac Diwitt se devait d'avoir des idées, de former les groupes, de concocter les scènes, de rendre aimables les compositions artistiques qui, sans son esprit d'invention jamais à court, fussent demeurées d'une rare banalité. Après tout, il n'y a que trente-deux solutions au binôme humain. Au-dessus de deux, on peut commencer à intégrer des variables. Il suffit d'un peu d'imagination, de quelques connaissances érotiques, d'un zeste de sadisme, d'un soupçon de bestialité, toutes vertus cultivées par le meneur de jeu.

Avant de monter la grande scène savamment dessinée et affichée sur un des murs, mêlant les vingt-huit participants en un seul corps à cinquante-six pieds, deux cent quatre-vingts doigts très occupés et deux cent soixante-dix-neuf orteils plus ou moins démonstratifs (Harry Hopper ayant perdu un des siens, gelé), Stan décida qu'on jouerait quelques saynètes, agrémentées des gages appropriés.

Chaque fille serait possédée dans la position choisie par elle, devant l'assistance attentive qui aurait à juger. Le perdant, celui ou celle qui

jouirait le premier, serait contraint de subir la saillie d'un des trois plus redoutables sodomistes du groupe, dont l'inévitable Erwin Cauley.

Mary Price Vinton fut désignée par le tirage au sort pour le premier set. Harold Klee lui fut attribué. Pas un mauvais choix, estima-t-elle. Un gars bien monté connaissant les nuances. Excitée comme elle l'était, elle n'ignorait pas qu'il lui serait difficile de tenir longtemps, surtout si Harold lui réservait un de ses petits tours. N'empêche qu'avec l'entêtement de la même entièrement sortie du réel par la grâce de quelques milligrammes d'une substance blanchâtre, elle était bien décidée à jouer la partie pour gagner.

Elle choisit ce qu'elle estima devoir la favoriser le plus et s'installa sur un pouf, tendant une croupe un peu large mais appétissante. Harold n'eut pas à se faire prier pour la pénétrer, debout, sous les applaudissements de l'assistance. Il alla directement au fond des choses, particulièrement bien lubrifiées, tandis que Mary se disait qu'une arme aussi solide ne pouvait signifier qu'un état congestif avancé. Elle commença aussitôt à remuer avec ardeur et application, parvenant à retenir à plusieurs reprises l'insolent. Si bien que lorsqu'elle sentit qu'il la quittait, elle protesta vigoureusement et les voyeurs s'esclaffèrent.

D'autant qu'Harold revenait en force, agrippant à deux mains les cuisses souples et donnant de longs coups de reins, les dents serrées. Mary laissa échapper un rauquement de bête fouillée au fond du ventre. Les doigts d'Harold, resserrés sur les cuisses, glissaient, cherchaient, trouvaient et s'activaient à leur tour. Mary Price voulut se dégager, mais il tint bon. Elle poussa une première plainte, puis une seconde avant de beugler longuement, pour s'affaisser sur le ventre, riant à n'en plus finir.

— A perdu, Mary Price Vinton ! déclara noblement Stan Mac Diwitt, tout nu et velu, le pénis entre l'érection et l'affliction. A gagné, Harold Klee. Au vainqueur, un quart de scotch. Pour la vaincue, l'exécution de la sentence.

Des mains moites soulevèrent la croupe de Mary et la replacèrent dans la position qu'elle avait elle-même choisie. Elle grogna et protesta un peu, pour le principe et gémit quand Erwin fut appelé à la rescousse. Il arriva, les yeux roulant un peu dans les orbites, tenant à deux mains un pénis long et violacé, cambré comme une imitation de banane. Il se plaça, montra avec complaisance l'arme du châtiment et en présenta la pointe avec dextérité, les fesses en arrière, avant de s'enfoncer à pressions répétées, faisant hurler la patiente, solidement maintenue par trois gars.

Shirley Finn se mordit les lèvres, regarda autour d'elle et vit que la

plupart des hommes étaient en état d'érection caractérisée, présentant des pénis de toutes les dimensions, droits, tordus, courbés, surgissant des touffes grotesques accrochées sous les ventres bosselés. Les testicules ridés, veinés, velus, pendouillaient, aussi ridicules qu'obscènes, entre les jambes avec leurs genoux affreux, grisâtres, rentrés, carrés, marqués...

Elle recula. La vague de dégoût devint raz de marée. Sur un divan, une main presque entière avait disparu entre les cuisses d'une femme qui s'agitait rythmiquement, faisant balancer des mollets grassouilleux. Elle recula encore et sentit une main preste s'introduire par-dérrière dans sa vulve. Elle se retourna violemment et cogna de la tête et des poings contre l'assaillant qui béa, crachouilla et disparut de sa vue. Elle passa par les toilettes, courut au vestiaire, enfila rapidement ses vêtements à même la chair et quitta l'appartement de Mac Diwitt dans lequel les cris de Mary Price Vinton répondaient avec une ampleur nouvelle aux coups de reins d'Erwin Cauley.

Dans le couloir, les plaintes devinrent soupirs mais lui parurent également insupportables. Assez ! Elle en avait assez. Tous, ils l'avaient embrochée, souillée, violée de toutes les manières... Enfin... si l'on peut dire, puisque non seulement elle l'avait admis mais recherché, sollicitant les pires assauts pour ne pas crever conne.

Elle se dirigea vers le bloc des services et laboratoires. Marre, elle en avait marre de ce bordel ignoble. Pendant que les États-Unis disparaissaient sous les mégatonnes, que l'état-major, inabordable, impassible, intouchable, irresponsable, enculait le règlement devant les cartes inutiles, femmes et hommes sombraient dans l'abêtissement. Et d'autres, sinon les mêmes montaient la garde devant des appareils muets, aveugles ou inertes, dont la raison d'être avait disparu.

Pour voir et entendre de nouveau, éventuellement pour comprendre, il fallait retourner au pays et demander des comptes aux responsables qui ne savaient ni attaquer ni se défendre. Et ne pas se laisser anesthésier par les coups de queue ou le H, le L.S.D. ou l'alcool, le sexe ni la drogue. La vérité, si elle existait encore, se trouvait aux États-Unis. Il fallait abandonner cette attente ignoble, déshonorante pour une citoyenne américaine consciente de ses devoirs.

Elle parvint aux couloirs capitonnés, peints d'une agréable couleur bleue destinée à calmer les inquiétudes et à faire oublier que dehors régnait l'obscurité totale, inhumaine, glaciale. Elle croisa quelques collègues silencieuses, graves ou indifférentes, figées dans leur unique préoccupation du moment. Elles devaient penser aux êtres chers qu'elles avaient laissés à l'abri pour une courte absence. Mais aucune d'entre elles ne s'était sans doute posé la vraie question : que faisait-elle à Mac Murdo, près du pôle Sud, tandis que mouraient ses parents,

les amis, la Terre elle-même ?

Shirley Finn frappa à la porte du colonel Bingle et entra.

— John, puis-je vous parler ? demanda-t-elle, à la fois souriante, courtoise et résolue.

— Qu'y a-t-il, Shirley ? Un problème ?

— Pire que cela. Que faisons-nous ici ? Savez-vous d'où je viens ?

Le responsable du groupe des assimilés, lui-même directeur d'un institut d'électronique du Massachusetts, la regarda par-dessus ses lunettes cerclées d'or et son visage maigre trahit son étonnement.

— J'ignore aussi bien d'où vous venez que ce que je fais à Mac Murdo. C'est une base où rien ne se passe mais dans laquelle l'anxiété croît.

— Je viens de regarder Mary se faire sodomiser par Erwin Cauley et y prendre goût en dépit de ses cris. Si j'étais restée, j'aurais offert les fesses de la même manière à l'abruti bandant suffisamment pour en profiter, précisa-t-elle crûment. C'est à ce genre de jeux que le personnel de la base prend le plus de plaisir. Un tiers s'envoie en l'air avec ce qu'il y a de plus radical comme drogues. Un autre tiers ne jure plus que par Sodome et Gomorrhe. C'est le représentant supposé du troisième tiers, que j'espère encore indemne ou moins contaminé que les autres, que je viens voir. John, pendant que nous sommes ici, à perdre notre santé morale et physique, nos enfants sont irradiés, tués, brûlés ! Il ne faut pas continuer à accepter cela et refuser le laxisme coupable des responsables de cette base. Nous sommes libres citoyens des États-Unis et à ce titre nous devons exiger que la situation soit discutée au grand jour. Si rien ne s'avère possible par le raisonnement, il faut que les scientifiques prennent le pouvoir aux militaires incapables et bornés qui nous maintiennent en état de soumission et d'avilissement. C'est à cela que j'ai brusquement pensé en voyant le membre tordu du lieutenant Cauley s'enfoncer entre les fesses de Mary. Une ordure ! Une abjection !

— Vous faites pourtant partie de cette bande, je crois, Shirley. Et cela, depuis pas mal de temps, fit-il remarquer sans cesser de l'observer par-dessus ses lunettes, passant machinalement une main soignée sur son crâne chauve.

— J'en fais partie, convint-elle. Mais aucun d'entre nous n'est responsable du fait que nous recherchons un oubli impossible. Je ne veux pas de la drogue, John. Je ne suis pas assez forte pour tenir le coup sans un exutoire. J'ai choisi le sexe, considérant que ma vulve ne risquait pas grand-chose et que seules quelques-unes de mes illusions seraient balayées. Elles le sont. Je viens vous demander de mettre fin à une situation intolérable. Il faut que les plus intelligents des hommes, les femmes possédant encore leur contrôle et leur libre jugement

s'allient et bousculent cette apparence de discipline désuète et de moins en moins applicable. Nous voulons, je veux revoir les parents, les amis, la ville, quoi ! Je veux participer à l'effort de guerre et ne plus me trouver coincée dans une sorte de congélateur, impuissante, dérisoire et déshonorée à jamais !

— Ma chère Shirley, je suis pleinement de votre avis. Il serait grand temps que nous agissions. Et certains d'entre nous, ceux que les militaires de carrière considèrent comme de la crotte de phoque, seraient assez disposés à lever l'étendard de la révolte. Mais contre qui ou quoi ? Vous suivez chaque jour à la radio le développement insensé de la destruction du monde. Que pouvons-nous y faire ?

— John, je sais que vous êtes titulaire d'une chaire à Columbia et que vous possédez un laboratoire réputé dans le Massachusetts. Vous êtes parmi les grands cerveaux de notre temps. Il faut concevoir la réalité : toutes et tous ici, ont au moins un parent, des enfants, des amis, des biens, des dollars à la banque, une maison et des bibelots, bref ce que la vie leur a accordé. Vous ne pouvez tolérer plus longtemps que votre jeune cousine Iris Doolittle soit dans ce groupe dont toutes les femmes auront été prises de toutes les manières et gavées de sperme avant la fin de la partie. C'est pourtant ce que vous faites en refusant d'intervenir. Je refuse de continuer dans cette voie. S'il vous faut des volontaires, je saurai en trouver, les regrouper. Je leur fournirai de la drogue, je séduirai, je me prostituerai mais cette fois pour quelque chose de valable et nous quitterons la base avec ceux qui pensent comme moi. Je n'ai qu'une toute petite vie, mais au moins elle aura servi à quelque chose.

— Je vous découvre singulièrement agressive, soupira John Stuart Bingle en se laissant aller contre le dossier de son fauteuil, curieusement troublé par ce qu'il découvrirait en regardant mieux son interlocutrice.

— Je le suis, parce que je veux partir et que je sais ne pas être la seule ! s'exclama-t-elle en bondissant sur ses pieds, mais en deux temps, pour mieux exposer ce qu'elle voulait découvrir de son intimité. La majorité n'attend que cela. Un signe, un cri, un coup de revolver, n'importe quoi. Dans les conditions actuelles, rien ne tiendra devant nos volontés tendues. Aussi bien chez les militaires que chez les scientifiques. Quatre officiers de carrière fornicquent, en ce moment même, par tous les bouts, dans l'appartement de Stan. C'est à voir ! Un vrai poème... pour poète maudit. Vous n'avez jamais voulu participer, John et cela vaut pourtant la peine, rien que pour les odeurs ! Abominables, atroces ! Vous ne risquez pas de pénétrer dans la pièce en cours de partie.

— Je me doute malgré tout de ce dont il s'agit, murmura John

Stuart Bingle en rougissant un peu.

— Plus bestial que dans un ranch, plus ignoble que dans un haras, plus avilissant que tout ce que vous pouvez imaginer et pourtant je suis prête à recommencer, pour qui voudra de moi, pourvu que cela débouche enfin sur le départ, comprenez-vous ?

— Je pense que oui, soupira-t-il. Il faut y réfléchir. Pour cela... fermez donc cette porte au verrou, je vous prie... Merci. Nous serons plus tranquilles. Je ne tiens pas à voir entrer un de ces messieurs de l'état-major dans ce bureau et vous y trouver, avec la mine que vous avez. Il croirait immédiatement des choses qui ne sont pas.

— Lesquelles, par exemple ? demanda Shirley d'une voix feutrée, jugeant le moment venu de plonger par la faille enfin ouverte.

Il s'intéressait beaucoup plus, depuis un moment, à son absence de soutien-gorge et de slip qu'à la conséquence des pluies radio-actives sur l'élevage dans le Wisconsin.

— Vous le savez très bien, Shirley, fit-il, après avoir toussoté. Nous sommes tous des êtres humains, faibles, en proie à tous les désirs, dont l'assouvissement est le plus souvent interdit par une timidité issue de l'éducation. L'animalité apparente de vos petites parties est donc un mal nécessaire. Vous y trouvez ce que vous avez vous-même appelé l'exutoire indispensable à vos...

— John, coupa-t-elle en se rapprochant, le regardant bien en face, je ne suis pas venue pour m'entendre dire ce que je ne cesse de me répéter depuis plus d'un mois et que je ne veux plus admettre. Je veux encore jouir, faire l'amour de toutes les manières, mais pour la cause qui m'intéresse... et si vous vous décidez à agir, je suis d'accord pour vous donner... l'exclusivité, ajouta-t-elle en passant de l'autre côté du bureau.

Il sentit son odeur de femelle et devina beaucoup de son corps à travers le tissu réglementaire de la jupe et du corsage. Surtout de celui-ci, mal boutonné. Elle s'appuya un peu contre le bras du fauteuil et sa jambe toucha la main fébrile du colonel Bingle qui soudain osa. Les doigts tremblants passèrent sous le tissu, remontèrent, se collèrent avec maladresse à cette chose moite et mousseuse qu'elle lui découvrait maintenant sans aucune pudeur, la jupe relevée jusqu'au ventre.

— Ce sera à toi, John, à toi. Oui... Passe tes mains... Enfonce... Plus loin. N'aie pas peur ! Là... Oui... Tu vois ? Tout à toi. Et ma bouche te prendra, elle aussi. Mais avant cela, dit-elle en reculant pour s'arracher aux doigts qui crochaient dans sa chair, tu vas me jurer, me promettre solennellement que tu vas agir, que tu vas m'aider à préparer cette opération, gronda-t-elle, le scrutant, tenant sa jupe exactement au ras de son sexe.

John Stuart Bingle n'avait certainement pas les qualités ithyphalliques d'Erwin Cauley, mais Shirley sut habilement utiliser le bureau pour favoriser le rapprochement indispensable et n'eut aucun mal à épancher le trop plein d'ardeur du colonel assimilé, tout surpris d'être planté entre deux jambes fort agréables à sentir autour de ses reins.

Il fouilla, tâta, palpa, découvrit bien des curiosités, de ses doigts plus habitués à manier la règle, la calculette et le stylo, qu'à effleurer les zones érogènes d'une femme bien décidée à lui en apprendre les mystères. Il se demanda comment on pouvait pénétrer avec tant de plaisir dans chacun des charmants orifices de la femelle sans perdre totalement la possibilité de renouveler l'expérience avec le suivant. Shirley sut lui donner de précieuses indications sur le sujet. Elle était habile, adroite, volontaire, têtue et en avait plus appris sur le sexe en un mois de partouzes qu'en trente-deux années de vie.

Les petites causes ayant souvent de grands effets, il faut reconnaître que ce furent donc bien les assauts du lieutenant Cauley sur le derrière douloureux de Mary Price Vinton qui furent à l'origine de la tragédie de Mac Murdo. Les causes profondes de cette catastrophe sont également trop claires et trop nombreuses pour qu'on en discute. Il faudrait d'ailleurs, en bonne logique, remonter pour cela à la Création suivant la Genèse, au premier homme, à la première femme et à ce qui s'ensuivit presque aussitôt.

Le complot fut ourdi avec une rigueur toute scientifique et une intelligence subtile, de manière à éviter une réaction de suspicion des militaires. Les femmes y jouèrent un rôle essentiel. Tout au moins celles choisies par Shirley Finn en personne, parmi les plus enragées, les plus désespérées de son groupe de quêteuses d'orgasmes.

Elles se prodiguèrent infatigablement, aussi bien pour recruter les défenseurs de leur cause et les transformer en combattants, que pour découvrir les points faibles de la position adverse. Méthode pas plus bête qu'une autre pour obtenir la situation des principaux noyaux de résistance.

Ce furent encore elles qui obtinrent des responsables masculins du complot que la manière forte, la brutalité, soient employées immédiatement, pour ne pas donner aux autres le temps de se ressaisir. La réussite de leur entreprise allait dépendre, en définitive, de très peu de facteurs. Les comploteurs tentèrent avec minutie d'en réduire encore le nombre. Connaissant les moyens dont ils pouvaient disposer, ils évaluèrent très exactement ceux des adversaires. Parmi ces derniers se trouvaient les irrécupérables ou jugés tels, les hésitants qui pencheraient vers le vainqueur, les sympathisants qui se révéleraient une fois l'action engagée.

Il convenait avant tout d'être prudents et de ne pas éveiller les soupçons de la Sécurité Militaire. Dans les premiers mois de leur isolement glacé, ils n'eussent certainement pas réussi. Mais la lassitude, l'angoisse, la rancœur, atteignaient le point de rupture. La lucidité d'Archibald Wayne Lindon serait sans effet. Le commandant de la base s'attendait à une explosion de folie, de colère ou d'insoumission. Ses précautions étaient prises pour juguler, dans la pondération, mais sans faiblesse, toute apparition du phénomène redouté. Tout était prévu...

Sauf qu'un certain capitaine Rufus D. Singleton, velu comme un ours, fut séduit et envoûté par Deborah Keenan, l'une des conjurées. Un soir que les rares nouvelles parvenues et difficilement captées étaient plus calamiteuses que de coutume, la jeune et séduisante secrétaire rousse parvint à obtenir, sans paraître y attacher la moindre importance, les confidences de Rufus entre deux séances de gymnastique très spéciale. Rufus appartenait à l'un des groupes d'intervention de la S.M. Il ne resta plus à J.S. Bingle qu'à définir le moment de l'action.

CHAPITRE IV

Adam Scott dormait. Dans la Grande Prairie, Tatanka(11), son père, entraînait la tribu ancienne à la poursuite des bisons blancs. Aussi blancs que la neige des cimes et sacrés.

Ils étaient sacrés pour les humains qui n'avaient pas encore franchi le Grand Passage et Tatanka levait très haut son arc. Les flèches pleuvaient, minces traits de lumière, sur les dos bossus ondulant comme la crête de vagues rugissantes, et les rafales crépitaient.

Tatanka, fils de Tatanka, se retourna sur sa couche. Les bisons blancs s'effacèrent dans le lointain pour céder la place à une forme verticale, droite, large d'épaules, à la crinière blonde... Frère Floyd ! Si beau ! À la fois souriant et triste. Souriant d'être enfin dans la Grande Prairie. Triste de deviner, les tourments endurés par celle qu'il aimait. Dans les vallées alentour les coups de feu se succédaient.

Le capitaine Scott s'éveilla en sursaut et tendit l'oreille. Des coups sourds, isolés. Des rafales, plus sèches. Inquiétant ! À trop bouillir, la marmite explose. « Ils » passaient à l'action.

« Ils » l'avaient contacté, discrètement, insensiblement, adroitement, sans rien obtenir de lui qu'une neutralité impassible. Lui, le Cheyenne, ne se mêlait pas des querelles des Visages Pâles. Le capitaine Scott effectuait son travail avec conscience. Spécialiste de l'électronique, il entretenait et réglait à longueur de journée les délicats appareillages dont dépendaient les bases américaines de l'Antarctide. « Ils » n'avaient pas insisté, d'ailleurs. Seule sa neutralité les intéressait, semblait-il.

Au-delà du frou-frou habituel de l'air conditionné et du ronronnement indiscernable des turbines, il entendit une rumeur... Oui... Une rumeur de tribu courant dans les hautes herbes, poussée en avant par les hurlements hystériques des femmes. Femmes ! Leen ! Il fronça les sourcils et se leva en hâte.

Il s'habilla en un tournemain, lissa ses longs cheveux noirs, vérifia sa tenue de service, stricte, ornée des deux barrettes nickelées et ceignit pour une fois le ceinturon de toile avant de placer le Colt à barillet dans son étui. On ne prend jamais trop de précautions. L'arme peut être un excellent moyen de dissuasion.

Il se dirigea à pas mesurés vers l'origine du tumulte et se rendit compte qu'il provenait de la cafétéria. Il poussa les portes battantes et crut entrer dans une fournaise. Des hommes et des femmes, à demi ou

aux trois quarts nus, buvaient, riaient, pleuraient, gueulaient des obscénités ou pour le seul plaisir de brailler. Certains s'activaient à deux ou trois sur une bonne femme dont on ne voyait pas grand-chose, si ce n'est par instant une jambe crispée, ou une tache de chair plus claire que les étoffes froissées ou en loques.

Sans surprise, Adam reconnut la plupart des officiers supérieurs assimilés, mais également quelques militaires de carrière, adossés au bar immense et regardant la salle avec une indifférence forcée ou même de l'amusement.

L'un des assimilés maigre et chauve, ne le quittait pas des yeux depuis son entrée, par-dessus des lunettes à fine monture dorée. Le colonel Bingle. Il se dirigea vers lui pour obtenir confirmation de ce qu'il pressentait.

— Bonjour, Adam, fit Bingle, la main tendue. Un peu surpris ?

— Pas exactement, monsieur, rétorqua le Cheyenne en serrant courtoisement la main sèche.

— Nous vous attendions, mon cher capitaine, comme nous attendons d'ailleurs tout le personnel de la base pour mettre au point le processus d'évacuation. Des événements extrêmement graves se déroulent dans le monde. Les États-Unis, comme l'Europe, l'Union Soviétique, le Japon et toute l'Asie ont été soumis à un effroyable cataclysme nucléaire. Il est évident qu'il n'existe plus rien d'organisé. Il est temps, juste temps de réagir. Nous ne pouvions espérer la compréhension de l'état-major de cette base à quelques exceptions près. Nous avons dû employer la force, mais à notre corps défendant, croyez-le bien. La situation est désormais nette. Nous laissons nos frères d'arme prendre la dimension de notre révolte et nous agissons ensuite en appliquant les décisions du plus grand nombre.

— Je vois, fit Adam Scott, impassible, le regard planté, tout droit, sur les lunettes du colonel Bingle derrière lesquelles les petits yeux myopes fuyaient sans cesse.

— Vous n'êtes pas un militaire de carrière, Adam, mais un remarquable ingénieur électronicien dont j'apprécie les connaissances et l'efficacité. Vous avez un rôle important à jouer dans notre équipe. Nous... ne faisons aucune différence entre les hommes du Nord et du Sud... euh... les origines... euh, ne nous concernent pas, vous comprenez, bien sûr. Nous avons voulu convaincre certains militaires qui ont refusé... Je le regrette pour eux. Nous ne voulions prendre aucun risque.

— Très intéressant.

— Objections ?

— Aucune. Je me demandais seulement pourquoi la cafétéria était transformée en bordel et maintenant je comprends. Puis-je me retirer,

monsieur ? Vous savez que chez nous, les Indiens, il faut le temps de la réflexion. Les changements sont admis, mais avec un délai. Je pense que je serai heureux de retrouver la terre de mes ancêtres.

— Vous pouvez vous retirer, capitaine Scott. Souvenez-vous seulement de ceci : la base sera évacuée sous quarante-huit heures. Toute tentative pour retarder son évacuation sera impitoyablement sanctionnée. J'espère que vous nous accompagnerez. Nos équipages sont en train de parer les strato-cargos. Je sais qu'un homme de votre trempe et de votre origine n'a pas besoin de l'exutoire du sexe ou de la drogue pour faire face. Je vous demande d'être indulgent pour ceux qui n'ont pas votre caractère. Ils se calmeront. Une simple question d'heures. Surtout avec la proximité du départ. N'oubliez pas, capitaine.

— Je m'en garderais, monsieur, fit Adam Scott sans se départir de son impassibilité absolue.

Il s'éloignait vers la porte, indifférent aux cris, aux appels, aux hurlements, comme à l'odeur infecte mêlant la boisson au suint, quand il vit paraître Leen Hannaway, effarée. Elle eut un recul puis l'aperçut et ses lèvres formèrent son prénom. Elle voulut courir vers lui, mais un bras s'interposa. Elle fut agrippée au passage et se retrouva, troussée comme une volaille, gigotante et hurlante, sur une des tables proches de la porte.

Stanley Mac Diwitt, au-dessus d'elle, fourrageait entre ses cuisses, cherchant à arracher son slip. Il se redressa triomphalement en trois temps, un pour les hanches, un pour les genoux puis pour les pieds et brandit le trophée. Adam Scott fit un écart, quelques pas rapides, empoigna d'une seule main la gorge de Mac Diwitt et serra si violemment que l'autre s'effondra sur le ventre de la jeune femme. D'une traction, Adam le rejeta brutalement en arrière, saisit Leen Hannaway évanouie et la mit sur son épaule gauche. Il sortit le Colt .45 de l'étui et demanda d'une voix froide :

— La porte...

Quelqu'un l'ouvrit sans attendre et il passa. Il s'éloigna dans le couloir, conscient du fait que l'irréremédiable était survenu. Il allait recevoir une rafale entre les reins et s'ils n'osaient pas encore, il serait bon pour une exécution sommaire.

Rien ne se produisit sur le parcours jusqu'à la chambre de la jeune femme. Le colonel Bingle devait chercher à résoudre le problème nouveau que cet incident posait, en utilisant un système d'équations du troisième degré, pour le moins.

Adam déposa Leen Hannaway sur le lit, à côté de la photo de Floyd et retourna fermer la porte au verrou. Il respira à fond et commença à se détendre. Puis il entreprit de ranimer son amie, avant de la

consoler, de lui expliquer et finalement de lui faire admettre ce qui n'était qu'un des fruits empoisonnés de la guerre. Il ne fallait tenir compte que de la situation présente, sans référence au passé ni à la logique. Agir pour le mieux, par instinct, comme il venait de le faire.

Elle l'embrassa sur les deux joues, larmoyante, alla se laver comme si elle avait été souillée, enfila un slip propre et revint s'asseoir sur le lit pour prendre entre ses doigts la photo de Floyd et pleurer doucement.

Adam se détendit complètement. Il parla de ses montagnes, de ses frères de race, de l'eau précieuse coulant pour que soit verte la prairie. Il évoqua les frères bisons et les frères poneys, tous ces êtres qui vivaient autrefois et que les Blancs avaient supprimés pour quelques dollars, afin de contenter leur fringale de tout, tout de suite et tant pis si le monde crève !

Le monde crevait et les Cheyennes auraient bientôt leur revanche. Ils revivraient sous les tipis en peau de buffle ou de bison, laissant loin derrière eux la technique, l'électronique, et tous ces trucs en « ique » inventés par les Blancs, y compris l'Amérique ! Soeur Leen aurait sa place parmi eux, une place bien chaude, au cœur de la tribu entière dont Tatanka était le chef... Lui, Adam Scott.

— Tatanka ! « Il » savait ton nom ? demanda-t-elle avec un mouvement de menton vers la photo qui tremblait entre ses doigts.

— Bien sûr. Dès la première heure de notre amitié. Souvent nous avons imaginé ce retour, d'abord en machine volante, puis roulante et enfin, pour les derniers miles, à pied. Lui et moi, côte à côte, montant vers les tipis. Tu n'existais pas encore dans sa vie. Il voulait apprendre notre vérité, solliciter un pardon. Être adopté. Il l'est. Je l'ai vu, cette nuit, sur la Grande Prairie. Il ne t'oublie pas.

Il parla ainsi, doucement, de sa voix grave et calme, jusqu'à ce que des coups énergiques, frappés à sa porte, l'interrompent enfin.

— Voilà, Leen, murmura-t-il en se levant sans hâte. Tu auras été pour moi le soleil durant ce trop long hivernage. Crois bien que jamais je ne t'oublierai, où que je me trouve.

— Adam... qui est-ce ? Que me veulent-ils ?

— À toi ? Rien. Mais à moi, ils vont demander des comptes. Ce sont les M.P. Stanley Mac Diwitt doit avoir du mal à respirer. Je ne pense pas que nous nous reverrons avant la Grande Prairie. Je souhaite de toutes mes forces que la paix revienne et que tu retrouves les tiens. Pense alors à Tatanka. Sois courageuse jusque-là. Il restera toujours des types propres, dans le tas.

Adam Scott avait jugé avec exactitude. Le colonel Mac Diwitt avait eu du mal à respirer, au point qu'il ne respirait plus du tout. Ce qui ne posait plus de problème pour lui mais en avait posé un au colonel

Bingle. Sacrement emmerdant quand même ! Difficile de tolérer que l'un des organisateurs de la révolte, un de ceux qui avaient le plus couru de risques pour qu'elle réussisse, soit éliminé bêtement. Mais aussi, quel abruti ! Incapable de dissimuler son sadisme de maniaque sexuel. Tant pis pour lui. Seulement il y avait l'autre : l'Indien.

En d'autres temps, il eût été pendu ou abattu comme un chien enragé. Mais ici, maintenant que la discipline nouvelle s'instaurait, on ne pouvait agir comme des brutes primitives. Il y avait pas mal de nègres dans le tas des révoltés... À la limite, Bingle eût admis de conserver l'électronicien dont on allait avoir besoin. Mais un Cheyenne ! Un type qui se glorifiait d'être Peau-Rouge ! Un gars qui venait d'une réserve du Montana et ne frayaient avec personne, ou presque ! Impossible, avaient décrété les membres de l'état-major issu de la révolte. Le capitaine Scott serait jugé, condamné, dégradé et exécuté, pour l'exemple.

Il eût d'ailleurs aussi bien fait de se trouver du côté des militaires de carrière. Il refusait de jouer le jeu. Que venait foutre le cul d'une fille dans cette affaire ? Et d'abord, il ne lui avait pas demandé son avis à la nana. Peut-être eût-elle apprécié ce que les gars allaient lui faire goûter. Et puis merde ! Un Indien demeure un Indien. Incompréhensible, glacial, hors de portée. Comme s'il s'érigeait en juge de la racaille blanche qui lui avait volé ses terres. Oui, il y aurait jugement, mais contre lui, décida John Stuart Bingle en sortant, tout nu, de son cabinet de toilette pour courir au lit où était vautrée Shirley Finn, fière du succès de son entreprise.

Mais pour être fière de son mâle du moment, c'était une autre paire de manches, si l'on peut ainsi s'exprimer sur un tel sujet. Aussi, faute de pouvoir envisager une satisfaction complète de ses désirs du moment, elle se masturbait avec conscience, à deux mains. Car le colonel Bingle, malgré ses envies, ses gesticulations, ses sursauts et ses velléités, ne lui eût pas causé grand mal avec le morceau de chair flasque ballottant lamentablement entre ses cuisses maigres. Il faut dire, pour l'excuser, que Shirley s'était employée à en extraire jusqu'à la dernière goutte, l'action entraînant chez elle un désir correspondant à satisfaire.

Adam Scott, né Tatanka, fils de Tatanka, chef des Cheyennes de la réserve du Montana, ne fut pas exécuté... pas même condamné ni jugé.

Sa garde avait été confiée à deux des jeunes assimilés, techniciens de la cohorte employée à l'entretien de la grande base. Portant la mitraillette réglementaire, ils s'étaient confortablement installés dans la cellule voisine de celle où l'Indien s'était enfermé à double tour, venant de temps à autre ouvrir le judas pour jouer au vrai maton.

Mais rien ne fatigue plus qu'une journée passée à galoper dans les couloirs glacés pour remplir les missions décidées par l'état-major. Et le fait qu'il soit rebelle ne change rien pour le troufion.

Aussi bien, au milieu de la période de repos correspondant fort peu à la nuit mais définie comme telle, ils estimèrent qu'il n'y avait aucune raison pour que les héros ne soient jamais fatigués. Ils regardèrent à tour de rôle la silhouette de l'Indien, allongé sur la couchette nue de sa cellule, refermèrent le judas avec bruit, hésitèrent avant de considérer qu'il valait mieux laisser la clé dans la serrure, comme elle s'y trouvait quand on avait enfermé le prisonnier et se séparèrent. L'un des deux regagna sa chambre pour quelques ablutions et terminer la préparation de ses affaires, l'autre, en bâillant, s'assit sur sa couchette, porte ouverte.

Ils devaient être surveillés, car à peine le couloir fut-il libéré qu'une silhouette mince, casquée comme l'étaient tous les conjurés, avança à pas de loup. Elle passa devant les premières cellules, ouvertes et vides, et poussa sans hésiter celle où se tenait le garde ensommeillé. Elle en tira le verrou extérieur puis, sans se soucier des appels déclenchés par son geste, elle alla à la porte voisine, tourna la clé, tira le verrou et ouvrit d'une traction.

— Adam ! Viens !

— Leen... chuchota-t-il en se levant d'un coup de reins pour venir à elle.

— Vite ! Ils ont décidé ta mort. Tu seras fusillé après avoir été dégradé.

— Que veux-tu faire ?

— Je te le dirai. Ne restons pas ici. L'autre garde peut revenir ou celui que j'ai enfermé trouver malin de lâcher une rafale dans la serrure.

Il sortit, regarda le couloir vide, entendit les hurlements et les menaces du prisonnier de Leen, hocha la tête et tous deux s'éloignèrent, empruntant les couloirs silencieux vers le bloc habitat.

— Où veux-tu aller ? chuchota-t-il.

— Magasins. Il faut les équipements chauds. Ne nous chercheront pas là. Tiens, prends le Colt, je n'ai jamais pu me servir de ça, murmura-t-elle en lui tendant l'arme luisante qu'il fit passer dans son ceinturon, sans commentaire.

— Personne ne sait que tu es intervenue. Ne laisse pas passer ta chance, Leen. Rejoins les autres et oublie. Je te remercie. La base est grande et ils ne me retrouveront pas, sois tranquille.

— Ils ne nous retrouveront pas, Adam. Je ne partirai pas avec Bingle et ses semblables. Floyd serait resté ou aurait été abattu. Comme ils

ont froidement assassiné Archie et les autres, ceux qui n'auraient pas accepté de trahir. Viens, exigea-t-elle en le poussant doucement dans une chambre dont elle referma la porte derrière elle, sans bruit.

Elle lui tendit sans un mot les vêtements destinés à affronter l'extérieur et sans s'occuper de ses réactions, elle se hâta d'endosser la série complète, transformant sa silhouette charmante en ours polaire. Il l'imita en silence. Leen était une vraie squaw. Elle eût fait une merveilleuse épouse pour frère Floyd. Il n'avait pas le droit de refuser le don de la vie qu'elle lui faisait.

Ils ne rencontrèrent personne sur le chemin soigneusement choisi par la jeune femme et pénétrèrent dans l'un des magasins glacés où étaient entassées les caisses de fruits et de rations pour des années. Ils choisirent une position bien centrale, leur permettant de surveiller les trois issues et s'installèrent le plus confortablement possible. Leen soutint que personne ne les rechercherait. Adam, prudemment, s'abstint d'émettre un avis.

Leen Hannaway eut raison, sans savoir qu'elle le devait à Shirley Finn. Laquelle, excédée d'entendre toutes les demi-heures J.S. Bingle s'enquérir des résultats de la chasse à l'homme qu'il avait ordonnée, décida de le convaincre d'oublier l'Indien et sa poule et de ne pas s'emmerder avec un tribunal et un jugement complètement cons. Le temps pressait. Il ne fallait pas laisser retomber l'excitation causée par l'annonce du départ ni détourner l'attention de cet unique objectif. Sans compter que la victime était une ordure que l'Indien aurait dû châtrer avec ses dents, avant de la tuer.

Impressionné par le fond, autant que par la forme, le colonel Bingle ne demanda pas à sa maîtresse mal embouchée la raison pour laquelle le malheureux Stan encourait son ire post mortem. Elle la lui révéla quelques instants plus tard et John en demeura interloqué. Lui qui avait cru jusqu'à ce jour que sa charmante maîtresse et conseillère préférait la sodomie bien conduite au banal accouplement rituel ! Et pour faire bonne mesure, Shirley ajouta qu'on ferait mieux de mettre le paquet sur les préparatifs de départ, plutôt que de galoper après un abruti d'Indien qui resterait impassible, un pal dans le cul.

Les expressions de Shirley Finn, bien que pittoresques, demeuraient compréhensibles d'un scientifique de haut renom comme le colonel Bingle, pardon, M. John Stuart Bingle, directeur des Laboratoires Bingle and Co. Les recherches furent arrêtées. On recommanda seulement à quiconque apercevrait l'homme ou la femme de tirer sans sommation.

Et c'est ainsi que la base de Mac Murdo, placée sous la protection sinistre de l'Érèbe, le volcan des glaces, entra dans le grand silence précédant la mort. Depuis leur cache du magasin, Leen et Adam

suivirent, par un récepteur radio, les derniers préparatifs du départ. Il faisait un froid terrible dans le tunnel non chauffé, mais fort heureusement, un froid sans vent.

Pas une fois, Adam ne posa la moindre question à la jeune femme silencieuse, blottie en position fœtale, contre son ventre, les mains enfouies non dans ses moufles à elles, mais dans celles de l'Indien. Par l'émetteur-récepteur portatif, ils écoutaient les messages, rares, souvent difficiles à interpréter. Entre-temps, elle sommeillait ou croquait un biscuit fourré. Ils burent très peu, pour ne pas avoir à se soulager dans ce véritable congélateur qu'était le magasin.

Ils entendirent ainsi les derniers échanges, entre ceux qui se trouvaient déjà dans les strato-cargos et les autres, qui se préparaient à embarquer. Messages dépourvus d'enthousiasme. Ceux qui portaient prenaient enfin conscience de l'enjeu réel. Ils n'affronteraient bientôt plus le froid et l'ennui, le règlement ni le confinement, mais la guerre, celle qui avait peu à peu réduit en cendres les plus grands, les plus forts, les plus puissants des États de la planète.

Le silence s'installa, si pesant que Leen refusa de l'accepter.

— Ils sont partis, décida-t-elle en se levant avec difficulté.

— Attends ici, je vais aller voir, proposa-t-il en cherchant à la retenir.

— Non, Adam. Je ne veux pas, dit-elle le plus calmement du monde en commençant à descendre de son perchoir, situé au sommet d'une pile de caisses.

Il la suivit, presque amusé par la volonté de cette femme, si jeune, si belle, que la guerre avait brisée et qui se condamnait à la pire des morts pour ne pas rompre le lien tenu demeurant entre elle et le rêve disparu. Car il était évident que seul Floyd l'avait retenue.

Ils s'engagèrent avec précaution dans les tunnels montant aux hangars des stratos, longeant les parois, marquant de longs temps d'arrêt pour écouter, épier, se rassurer et parvinrent enfin dans les grands halls déserts. Les portes avaient été refermées. Il restait trois gros appareils de transport sur les sept qu'avait comptés la base. Cela donnerait un espoir aux survivants des autres stations, si un jour ils rejoignaient Mac Murdo et en admettant qu'ils disposent de pilotes connaissant les stratos.

Ils regagnèrent l'intérieur, mais cette fois sur l'un des chariots électriques assurant la traction des remorques à munitions et à vivres. Adam avait une idée précise de l'emploi de cet équipement et la jeune femme sursauta puis pâlit quand il la lui exposa brièvement.

— Nous ne pouvons les laisser où ils se trouvent. Il faut les évacuer, tous. Ensuite nous condamnerons les locaux où ils sont morts. Sinon, la vie deviendra impossible.

— C'est juste.

— Tu vas rejoindre ta chambre et si tu le veux, faire le tour de la cafétéria pour vérifier si elle peut encore nous servir.

— Je ne te quitterai pas.

— Ce n'est pas un ouvrage de femme.

— Quand je suis près de toi, ta force est en moi.

Il n'insista pas. À quoi bon ? Ils étaient seuls avec une centaine de morts à évacuer aussi vite que possible. Ils y parvinrent, mais non sans peine. Leen connut de nombreuses défaillances. La mort violente est chose horrible après un certain nombre d'heures.

Ils ne comptèrent pas cent mais soixante-seize morts qu'ils alignèrent en bordure de la piste d'envol. Adam eut une pensée très brève pour les félons qui les avaient tués. Dans leurs transports grondants et sifflants, ils devaient se trouver à 4000 kilomètres de Mac Murdo, au-dessus de la Patagonie, remontant vers le nord. Il se demanda quelle serait leur réaction à l'apparition de la première pustule radio-active sur le sol, loin sous le strato. Puis il les chassa de ses pensées.

Le blizzard ne tarderait pas à tisser un linceul crissant qui dissimulerait les corps. Adam n'envisagea même pas la possibilité de leur découvrir une autre sépulture. Ils abandonnèrent le chariot et ses remorques souillées dans le hangar des stratos et redescendirent à pied. Leen tenait debout par la volonté farouche de ne pas montrer sa fatigue. Avec la chaleur, dans le bloc habitat, l'odeur fade et tenace de la mort la surprit. Elle renifla, se tourna vers Adam, le visage blême, les narines pincées, les larmes aux yeux.

Il plissa un peu ses paupières aux innombrables pattes-d'oie et ses lèvres brunes esquissèrent un sourire de réconfort.

— Douche... ou plutôt bain, conseilla-t-il, laconique. Tu changeras tous tes vêtements et nous les brûlerons dans l'incinérateur.

Elle hocha affirmativement la tête, incapable d'ouvrir la bouche. Il l'abandonna devant la porte de sa chambre et poursuivit jusqu'à la sienne, deux blocs plus loin. Lui aussi avait hâte de se débarrasser de cette odeur horrible et démoralisante, mais auparavant, il devait isoler les salles, les chambres, tous les locaux dans lesquels les victimes des conjurés avaient été massacrées. Ce fut moins difficile qu'il ne le redoutait. Il n'eut qu'à bloquer les conduits d'air conditionné en position fermée. Cette tâche lui prit près de deux heures et quand il regagna sa chambre, de son pas souple et égal, il découvrit Leen, ses deux sacs réglementaires à ses pieds, assise sur le bord du lit, le visage enfoui dans ses bras croisés et sommeillant.

Au bruit de son entrée, elle releva le front, le regarda avec

étonnement, les joues marbrées.

— Où veux-tu t'installer ? demanda-t-il doucement.

— Je... n'importe où, mais je ne veux pas rester seule.

— D'accord. Je te laisse cette chambre. Je prends celle d'à côté. Nous ne fermerons plus la porte de séparation. O.K. ?

— Nous pouvons habiter ensemble, si tu veux, proposa-t-elle.

— Bien sûr, mais une femme est souvent plus à son aise quand elle peut remuer toute seule sans avoir à s'inquiéter du copain.

— Adam... Tu me comprends, n'est-ce pas ? chuchota-t-elle, les mains crispées sur le cadre retourné qu'elle avait plaqué contre son ventre.

— J'ai promis à frère Floyd de ne jamais abandonner sa femme, Leen. Nous respectons toujours la parole donnée, nous, les Cheyennes. As-tu pris un bain ?

— Je t'attendais. Seule, je crois que je me laisserais mourir.

— Mets-toi à ton aise. Prends ton bain. Enfourne les vêtements dans le sac à linge. Je vais en faire autant. Je prends juste mes affaires de toilette.

— Non... Reste. Ne t'en va pas, fit-elle d'un air de plus en plus égaré.

Il s'arrêta brusquement, la regarda avec intensité, courut à la salle de bains et revint pour lui bassiner le visage avec un linge mouillé.

— Cela va mieux ? demanda-t-il, attentif et grave.

— Je crois... Je suis idiote... souffla-t-elle.

— Va te laver. Tu te sentiras mieux.

— J'y vais. Mais reste, ne me laisse pas... Promets.

— D'accord, fit-il, plus sérieux et sévère que jamais.

Elle traîna un de ses sacs dans la salle de bains, revint dans la chambre et esquissa un sourire de remerciement en le voyant assis dans le fauteuil unique, à moleskine verte. Elle se déshabilla rapidement, arrachant littéralement ses vêtements, ne conservant que son slip pour passer dans la salle de bains. Il entendit l'eau couler et ferma les yeux pour parler d'esprit à esprit avec frère Floyd, qui ne connaissait pas ce problème, lui, dans son au-delà déjà atteint.

« Tu te rends compte, Floyd, cela fait trente-quatre jours que tu es parti et nous voilà tous les deux face à face, elle et moi ! Il faut que je tienne, parce que je crois que nous retrouverons nos tipis du Montana. Et si ce n'est pas là-bas, ce sera ailleurs, mais avec elle. Et tu nous laisseras libres. Je le sais. Elle veut plus et tout de suite. Je ne peux pas, frère Floyd. Je sais bien que toi, peut-être, à ma place, tu aurais la queue en l'air et des doigts plein les mains. Non... Je suis conscient

qu'elle est et sera le tourment de chaque instant. Il faut que tu m'aides. Alors seulement elle deviendra la vraie squaw avec laquelle on peut bâtir une vie. Oui, je l'aime, Floyd et je t'en demande pardon. Mais je tiendrai. Elle ne saura pas. Pas encore. Ne crains rien. L'eau ne coule plus... Aide-moi, frère ! »

Tatanka ne broncha pas quand Leen sortit de la salle de bains, la serviette autour des reins, ses petits seins pointant insolemment, avec leur aréole rose bien ronde, bien nette. Elle le regarda, devina quelque chose, sourit imperceptiblement et se dirigea vers le lit. Elle laissa tomber sa serviette, le dos tourné, découvrant une anatomie sans un seul défaut.

— Je peux prendre ma douche ? demanda-t-il en dominant difficilement le tremblement de sa voix.

— Oui... vas-y, chuchota-t-elle sans se retourner.

Quand il revint changé, il se sentit rassuré. Le plus difficile était passé pour cette fois. Elle était de nouveau en tenue, pantalon et blouson avec dessous complets et bottillons. Elle le couvrit d'un regard qui le détailla de la tête aux pieds. Pas un regard d'effronterie, non. De femme pour l'homme dont elle partage l'existence. Il sut dissimuler ce que cette constatation lui apportait de gêne et la convia à le suivre jusqu'à la cafétéria où ils s'offrirent un véritable repas, chaud et copieux.

Contrairement aux craintes manifestées par Adam, la jeune femme suggéra qu'ils s'attaquent dès maintenant à leur plan de survie.

— Avant tout, je crois qu'il faut relever les messages des télex de la salle d'écoute, conseilla-t-il. Peut-être trouverons-nous des informations importantes.

— Tu as raison. Et tu sais te servir des émetteurs, en cas de besoin.

— Cela fait partie de ce que je suis censé savoir.

— On y va ? Je me sens infiniment mieux, profitons-en.

Il acquiesça avec d'autant plus d'empressement qu'il avait redouté une scène bien différente. Les téléscripteurs avaient fonctionné, fort peu, mais suffisamment pour qu'Adam sursaute et d'un geste attire Leen à son côté.

— Lis, suggéra-t-il en montrant le télégramme sortant d'un des appareils.

Elle parcourut les lignes avec curiosité, puis anxiété, avant de demander :

— C'est ce fumier de Bingle qui a envoyé ça ?

— Selon toute vraisemblance. Mais comme il n'a voulu courir aucun risque, il ne l'a expédié en automatique qu'au moment du départ. Il leur conseille à tous de se débarrasser des emmerdeurs et de se servir

des stratos, mais il n'ajoute pas qu'il ne reste personne à Mac Murdo et que les pilotes ont foutu le camp avec le reste quand ils ne sont pas raides.

— Tu crois qu'il y en a qui viendront ?

— Pas avant la fin de l'hivernage.

— Il me semble qu'il y a une réponse, ici, indiqua-t-elle en se penchant sur un des téléimprimeurs.

— Les gars d'Ellsworth, murmura-t-il.

La station d'Ellsworth avait émigré de la banquise de Filchner, où elle se trouvait avant les hostilités, jusqu'à Halley Bay, ancienne base britannique d'observation géophysique. Elle surveillait ainsi la mer de Weddell et suivait la fin de la trajectoire interrompue des Volodia.

On avait dit, tout au début, que les hommes et les femmes qui se trouvaient là-bas étaient des veinards, parce qu'ils voyaient plus de jour et par conséquent moins de nuit que les gens de Mac Murdo. Mais ils ne disposaient pas des équipements et ressources de ces derniers. Leur télégramme en disait long sur leur amertume, proche du désespoir. Ils annonçaient qu'ils étaient d'accord sur certains points avec les révoltés et que ceux-ci appartenant à la race infecte des pourris et des traîtres, les comptes seraient réglés s'il y avait une justice sur Terre. En attendant, ils attendraient le soleil pour décider s'ils passaient chez les Chiliens avec leurs Bobcats(12) ou s'ils descendaient jusqu'à Mac Murdo.

Les autres postes demeuraient muets. Même pas un accusé de réception. Il était probable que leurs commandants ne s'étaient pas laissé surprendre par les conséquences de la révolte de Mac Murdo. En tête de ces résistants, New Byrd, solidement tenu en main par Bill le Cogne et ses Marines. Venait ensuite Pôle Sud, totalement isolé jusqu'au printemps austral, à 2800 mètres d'altitude, à l'emplacement exact où passait l'axe polaire terrestre. À moins de vouloir se suicider, il ne pouvait être question pour eux de descendre jusqu'à la mer de Ross. De plus, les servants des radars de surveillance et de poursuite qui séjournaient sous la calotte glaciaire étaient des vétérans de la D.E.W. Line(13), techniciens civils et militaires trop attachés à l'importance de leur mission pour se laisser séduire par la misérable aventure du colonel Bingle.

— Crois-tu que les stratos parviendront à rejoindre un aéroport encore intact ? demanda Leen, songeuse, après avoir lu les quelques messages des navires perdus.

— J'en doute. Honnêtement, je considère qu'ils ont choisi d'en finir, ne sachant plus où se trouvait leur vérité.

— Alors, selon toi, c'est la fin ?

— L'humanité a traversé d'autres crises. Je ne crois pas à la fin du monde mais à la disparition de la civilisation de l'homme blanc. Il restera toujours quelques couples.

— Toi et moi, par exemple.

— Oui, il restera des couples. Non, nous ne formons pas encore l'un d'eux, commenta-t-il avec une apparente sérénité. Souviens-toi, dans les pires conditions, après Hiroshima, Nagasaki, Hambourg, Brême, Berlin, Stalingrad, on a forniqué, accouché, élevé les petits qui ne se sont pas tous révélés des monstres.

— Mais qui font de nouveau la guerre, pour que le cycle de mort ne s'interrompe jamais ! s'exclama-t-elle avec âpreté.

— Il était probablement trop difficile de vivre, aussi nombreux, sur un aussi petit monde sans une langue, un mode de vie, une organisation sociale universels... Mais c'est de l'abstrait... Le concret, c'est notre présence dans une base antarctique dont nous sommes les seuls occupants vivants. Le concret, c'est l'espoir pour toi et moi de remonter, un jour, vers le Nord, avec pour objectif le Montana... Te souviens-tu ?

— Très bien, ma main dans la tienne, Tatanka, la femme et l'homme de demain revenus sur la terre des ancêtres... Je n'oublie pas de telles choses. Viens, je crois que je suis crevée. La réaction...

Il l'accompagna jusqu'à sa chambre et s'inclina silencieusement quand elle supplia :

— Ne me laisse pas seule, Tatanka.

Elle exigea qu'il reprenne place dans le fauteuil couvert de moleskine durant le temps qu'elle procédait à sa toilette et enfilait le pyjama réglementaire. Elle sortit de la salle de bains, coiffée, nette, lisse, les traits tirés, un sourire un peu triste accroché aux commissures des lèvres. Elle hésita, au moment de se diriger vers son lit. Ce fut à peine perceptible mais n'échappa pas au regard anxieux d'Adam.

Elle courut à lui et s'agenouilla pour cacher son visage contre le blouson de service de son ami. Il referma son bras sur les épaules à peine protégées par le tissu du vêtement de nuit mais se garda de parler. Que dire qui n'ait déjà été répété ? Elle avait peur, elle avait froid à l'âme et lui, Tatanka, estimait impossible de la réchauffer autrement que par sa seule présence affectueuse.

Il perçut le parfum délicat du corps de la jeune femme, un parfum subtil, qui n'appartenait qu'à elle, issu de chaque ombre, de chaque pli, de chaque courbe émouvante et trahissant son extrême féminité. Autrefois, sur la piste du gibier, les Indiens savaient suivre l'odeur, même infime, et en déduisaient une foule de caractères de l'être traqué.

Il n'était pas besoin de pratiquer la grande chasse ancestrale pour comprendre que Leen Hannaway recherchait maintenant l'homme derrière l'ami fidèle. Si les doigts bruns de Tatanka descendaient seulement d'une largeur de main pour effleurer le buste, sous ce bras droit replié, ils rencontreraient la forme délicate et douce, souple et résistante, d'un sein menu. Et tout basculerait dans l'irréversible.

Il ne bougea pas cette main. Il attendit, forçant encore son impassibilité pour lutter contre la tentation. Frère Floyd pouvait être tranquille sur la Grande Prairie, il garderait sa femme jusqu'à ce qu'elle soit libre de choisir. Alors seulement, si elle décidait pour lui, il deviendrait l'amant le plus fougueux depuis la Création. Mais en ce moment, impossible. Elle n'était pas libre... Il fallait résister pour deux, afin que leur couple, s'il existait un jour, jaillisse pur de la tourmente à oublier.

Elle se redressa lentement, glissant ses cheveux blonds jusqu'au menton d'Adam et sa main gauche agrippa l'épaule droite du Cheyenne. Elle attendit ainsi un long moment et rien de ce qu'elle espérait encore ne vint. Elle estima avoir fait tout pour conjurer l'horreur. Mais lui, l'Indien, était trop fort, trop grand, trop loin... Une autre race, une autre espèce, merveilleusement fière, qui ne pouvait l'admettre, elle, petite femme blonde perdue sur l'axe du monde.

Elle se releva et retourna vers son lit, sans un mot. Elle s'y glissa, remonta draps et couvertures jusqu'au menton, fermant les yeux pour masquer ce qu'ils seraient incapables de dissimuler au regard de jais. Et cela, il ne le comprit pas plus qu'il n'avait été capable d'interpréter la prière qu'elle lui avait faite auparavant. Il se leva en silence, ne voulut pas approcher du chevet de peur de ne pouvoir résister à l'appel qui monterait vers lui, il le pressentait et murmura d'une voix dont il eut bien du mal à atténuer le tremblement :

— Dors, Leen, je suis tout près et je veille, demain nous avons tout l'avenir à préparer.

— Oui, Tatanka, demain, chuchota-t-elle sans bouger la tête.

Il ne referma pas la porte de communication et ne se déshabilla pas entièrement, s'allongeant sur le lit pour réfléchir et veiller. Il demeura longtemps ainsi, les yeux grands ouverts, ressassant les récents événements. Des Américains, des Blancs et des Noirs, avaient assassiné d'autres Américains, noirs et blancs, pour fuir la mort glacée. Dans le fol espoir de sauver, non pas leur pays, car il était trop tard, mais un peu de leurs biens, à la rigueur de leur famille. Il était probable que pas mal devaient regretter amèrement ce coup de folie, dans les machines qui volaient vers une fin sans gloire. Ils l'avaient rejeté et l'auraient pendu pour avoir évité qu'un des leurs ne commette un crime. À se demander pourquoi ils avaient hésité, lui donnant un

répét, favorisant l'intervention de Leen ? « Frère Floyd, ne serait-ce pas toi, par hasard, depuis l'ailleurs d'où tu nous vois ? »

Leen... S'il pouvait lui insuffler sa foi et sa confiance, elle tiendrait... Pourquoi fallait-il qu'il éprouve pour elle ce qu'avait dû ressentir Floyd en la découvrant ? Comment combattre cette attraction de plus en plus forte sans faire mal, sans dévoiler la vérité ? D'autant qu'il semble bien qu'elle soit tentée, elle aussi, par le besoin de redevenir la femme d'un homme... de ne pas demeurer la femme d'un héros mort. Lui parler... essayer de comprendre et de se faire comprendre... Ne pas risquer le geste qui ravale au niveau de la brute...

Même un chef Cheyenne a besoin de sommeil.

Dans les entrailles de la Terre, une pression plus intense s'appliqua en un point précis. Le mont Érébe tressaillit longuement et Tatanka ouvrit les yeux, écoutant. Une longue, réellement très longue secousse, même si elle demeurait de faible amplitude. Le grondement s'affaiblit et s'effaça. Adam Scott fronça les sourcils, prêta l'oreille et se leva sans bruit pour se glisser jusqu'à la porte de communication. La lampe de chevet était toujours allumée mais Leen avait disparu et avec elle la photo de Floyd. À la place de celle-ci, le rectangle d'une feuille pliée en deux, trônait sur le chevet.

Il fit les quelques pas indispensables, le souffle court, connaissant par avance le fond, sinon la forme du message et lut, les doigts tremblants : « Adam, Tatanka, mon frère, mon ami si cher, je n'ai pas découvert d'autre issue.

Je vais le rejoindre. Merci du don immense que tu m'as fait en me permettant d'affronter sans trop de peur le court moment du passage de l'autre côté. Il m'attend au milieu de la Grande Prairie. Tu me l'as assuré et tu es le seul être que je puisse croire, de tout mon cœur. Où que nous soyons désormais, Floyd et moi, nous t'aimerons, nous t'attendrons, nous te protégerons autant que nous le pourrons. Au revoir, Tatanka. »

— Leen ! Nous pouvions lutter et vaincre ensemble... On ne choisit jamais la voie du suicide ! On meurt en guerrier, en combattant ! Tu ne m'as pas laissé le temps de te convaincre... d'oser... Ma faute !

Il s'habilla rapidement, presque certain de connaître le chemin suivi par Leen Hannaway pour rejoindre le capitaine Floyd Mac Donald. Il courut au hangar où reposaient les « Hiboux », chercha des traces qu'il ne découvrit pas et s'équipa soigneusement pour sortir.

Il franchit le sas du personnel et dès qu'il eut ouvert la porte extérieure, il s'immobilisa. Personne ne pouvait espérer parcourir dix pas dans cette tourmente. Le vent soufflait en tempête. Comme le jour de la disparition de Floyd. Il songea un instant à sortir un Bobcat puis

renonça. Trop tard. Il ne pourrait que subir le même sort que la disparue s'il se risquait hors de la machine... On ne survit pas plus d'une minute, en tenue légère, par une température inférieure à cinquante degrés sous zéro et un vent de plus de cent nœuds !

Il referma la porte et regagna le vestiaire où il se déséquipa avec lassitude, la gorge serrée, prenant conscience d'avoir commis une faute terrible en refusant à la femme ce qu'elle réclamait comme un dû, avec son instinct profond de la toute-puissance du couple.

Et maintenant, il se retrouvait seul, Tatanka le Cheyenne, unique occupant d'une base gigantesque installée au pied d'un des plus vieux volcans de la planète, l'Érèbe, le trop bien nommé. Il se rendit dans la salle d'écoute, retrouva l'atmosphère insolite de cet immense complexe, aux pupitres de commande soigneusement alignés, dans la lumière froide des tubes luminescents.

Vide... Silence... Absence... Solitude.

Il découvrit quatre messages sur les téléimprimeurs. Ellsworth annonçait que la décision était prise d'abandonner la station dès le printemps. Hallett demandait s'il restait du monde à Mac Murdo. Eights déclarait brièvement que la station poursuivait sa mission et le quatrième message, en provenance de New Byrd et destiné à tous les ports, décidait qu'en raison des incidents techniques survenus à Mac Murdo, le commandement de la zone des opérations antarctiques était transféré à New Byrd et serait désormais assuré par le colonel William D. Peary.

Il haussa les épaules. Aucun d'entre eux n'était à critiquer. Tous étaient perdus, prisonniers de la glace, comme lui. Probablement plus, car ils n'étaient pas libres, tandis que lui, dans l'enceinte de la base, il se sentirait désormais entièrement libre, sous la seule surveillance de Floyd et de Leen, partis avant lui retrouver les Anciens auprès des tipis de la brume, sur la Grande Prairie.

« Allons, Tatanka, pas de rêve de cette sorte ! »

Et pourtant, la vie va devenir infernale. Il n'y a rien à faire, à tenter, pour modifier tant soit peu la situation. Dehors, la nuit, le froid, le vent, la mort. La voie choisie par Leen Hannaway et interdite à un chef cheyenne.

Il erra dans la grande salle, s'arrêtant devant les détecteurs, ces appareils perfectionnés capables d'écouter l'ennemi 24 heures sur 24. L'un d'entre eux fournissait une indication. La base soviétique de Mimy, située sur le cercle polaire à... voyons voir... 2500 kilomètres de Mac Murdo, sortait de son silence habituel. Son radiophare émettait à pleine puissance.

Curieux. Devaient avoir reçu des instructions. Les autres stations demeuraient muettes. Pas un signal... Ah si ! Vostok ! Balise à

impulsions. Codée en séquentiel. Normal. Une base énorme, presque aussi importante que Mac Murdo. Les types qui vivaient là-bas ne devaient pas être plus à la noce que les Américains.

Ils se trouvaient là depuis des mois et des mois et ne recevaient plus d'instructions de leur quartier général, ou très peu, depuis la période qui avait suivi les effroyables déclarations du Président des États-Unis... Juste avant l'interruption de son discours au monde.

Bon. Mirny émettait, Vostok lançait son éclair codé. Cela ne menait nulle part. La seule solution logique, pour un homme décidé à ne pas crever seul, fou ou suicidé, eût été de préparer un voyage vers Hallett ou New Byrd dès le printemps... Avec les risques que cela comportait aussi bien sur le plan du voyage que des réactions à attendre des militaires en place.

De toute façon, les ancêtres attendaient autre chose qu'une démission ou un suicide. Ils savaient juger les actions des hommes, leur calumet figé entre leurs lèvres superbes, espérant qu'un jour les envahisseurs seraient enfin chassés des vastes terres indiennes.

Pour être chassés, ils doivent l'être, songea Adam. L'ennui, c'est que l'horreur qui les chasse ne sait pas faire la distinction entre un Visage Pâle et un Indien. Il admit malgré tout que ce n'était pas le problème immédiat. Lutter contre la solitude et ce qu'elle apporte souvent, la folie. Rien à attendre du côté des stations américaines. Tout ce qui viendrait de Mac Murdo serait automatiquement suspect. En revanche, il pourrait y avoir de l'intérêt à rechercher d'autres contacts.

Autrefois, quand le bouffeur de cacahuètes de la Maison-Blanche et l'arthritique du Kremlin n'en étaient qu'aux préliminaires de leur engagement, toutes les stations correspondaient entre elles. Les Français avec les Russes, les Américains avec les Néo-Zélandais, les Chinois avec les Anglais et les Argentins avec qui voulait les entendre. Tout cela mélangé formait une splendide cacophonie. Les Soviétiques préféraient les Français à cause des parties d'échecs. Les Américains ne commençaient à les intéresser que pour les conversations sérieuses sur l'astrophysique, les observations cosmiques ou magnétiques. Mais les échanges existaient, presque journaliers.

Il demeura longtemps, assis devant le plus puissant des émetteurs, avant de décider. Il empoigna alors le micro, l'orienta vers lui et son regard se perdit, loin, très loin, tandis qu'il lançait son premier appel sur la longueur d'onde internationale de jadis. Si cela ne donnait rien, il émettrait sur la fréquence d'alerte des Russes, le temps de demander un entretien.

Oui, un entretien ! À trois mille kilomètres de distance... Mais trois mille ou trois milliards, quelle importance ? L'espace ne comptait plus. Seules les voix et peut-être ce qu'elles exprimeraient : les pensées.

CHAPITRE V

Le vent se calmait. La plus longue nuit de l'hiver tirait à sa fin. Après quarante-sept heures d'obscurité totale, le soleil remonterait du fond du gouffre afin de dessiner des arabesques de lumière, en jouant des franges mobiles des nuages. Peut-être se laisserait-il apercevoir, brillance allongée, sur la limite indiscernable entre la banquise et le ciel.

Mais ce qui retenait l'attention d'Yvan sous le dôme de vision était le fantastique spectacle de l'aurore australe. À quelques centaines de kilomètres dans la haute atmosphère, un bombardement corpusculaire intense tissait des draperies somptueuses qui se reflétaient sur l'immensité glacée, mystérieusement abandonnée par le blizzard.

En une dizaine d'endroits, également répartis autour du dôme d'observation, d'autres hémisphères apparaissaient, réfléchissant faiblement la lueur laiteuse rose et or. Sous la carapace moirée de chacun, une antenne rotative écoutait les bruits de l'espace, braquée vers le ciel constellé d'étoiles, bien au-delà du rideau de fée qui oscillait imperceptiblement.

De minces geysers de neige s'élevaient des orifices des soufflantes à air chaud, évacuant les calories débitées par la centrale atomique située à moins d'un kilomètre et invisible, comme le reste des installations, enfouies sous la poussière de glace et la croûte glacée elle-même.

Yvan regarda vers le nord. La luminosité de l'aurore magnétique était telle que dans le télescope il aperçut le sommet de l'île Drygalski. Il soupira. Être seul pour contempler un des plus étonnants spectacles de la nature ! La Rookerie(14) demeurait encore vierge de toute vie. Trop tôt en saison pour voir apparaître les manchots empereurs jouant dans les rayons du soleil ou résignés, formant la tortue, le dos au blizzard déboulant du pôle Sud. Trop tôt également pour espérer tuer un jeune phoque et manger autre chose que les rations et conserves dont les magasins étaient pleins à craquer.

Il consulta le thermomètre donnant la température extérieure et jugea celle-ci acceptable. Moins quarante-six degrés. Grâce aux soufflantes à air chaud, le dôme demeurait transparent par tous les temps, sauf quand le blizzard accumulait sur lui plus de cristaux de glace que l'air puisé n'en pouvait chasser. Cela n'avait d'ailleurs plus grande importance, étant donné qu'il n'y avait plus aucune

observation cosmique, astronomique ou physique à effectuer.

Rien.

Absolument rien d'autre que surveiller l'appareillage fantastique dissimulé sous plusieurs dizaines de mètres de glace, afin de remplir le contrat passé avec l'Union sous la surveillance d'une conscience pointilleuse. Pour le cas où il resterait encore des Volodia à lancer, des équipages à sacrifier à la mort atomique afin que soit sauvée l'Union... Ou simplement parce que quelqu'un en déciderait ainsi, quelque part, on ne savait où, dans un centre mystérieux, profondément enfoui, lui aussi, sous une montagne, dans un désert ou, pourquoi pas, une forêt.

La draperie fantasmagorique devenait d'un rouge plus sombre, signe que l'ionisation était provoquée à une altitude grandissante. Si elle s'élevait encore, le rouge de la noble couleur du sang virerait au vert tendre, puis au bleu, avant que tout ne s'efface.

Dans le passé... hier peut-être, en tout cas voici peu de temps, Yvan n'avait pas été seul à regarder des aurores semblables. Toutes et tous avaient défilé dans le dôme observatoire pour entendre le véritable cours d'astrophysique du directeur responsable... lui, Yvan Kostlof. Il se souvint de l'exclamation de joie d'Irina, puis de son incantation :

« — Des lumières ! Une musique ! Une scène grande comme l'Univers et je voudrais danser pour toi, vêtue de ces seules écharpes diaphanes. Je glisserais entre les étoiles sans craindre la nuit, le vent ni le froid. Et toi, les bras tendus, les doigts ouverts, tu chercherais à me rejoindre entre les plis de la draperie céleste ! »

Irina !

Si jeune, si blonde, si frêle ! Petit médecin du froid envoyé sur cette base insolite et mortelle pour soigner, maintenir en bonne santé et protéger de l'environnement le plus hostile qui soit, l'équipe de spécialistes du repérage, du guidage, de l'observation et du ravitaillement qui formait la 757^e compagnie.

Irina ! Dont les yeux bleus innocents s'écarquillaient quand un des hommes poussait un peu trop loin sa main sous les fesses d'une amie ou quand elle tombait sur un couple en train de se réchauffer rythmiquement en un endroit de la base non prévu à cet effet.

Elle était sortie major de sa promotion de médecine polaire et avait donc suivi la progression vers l'horreur, indispensable à l'accomplissement de son devoir. Elle avait vu mourir, après avoir lutté pour éviter cette défaite. Elle avait opéré dans des conditions délicates. Et malgré la chape d'insouciance dont elle enveloppait sa silhouette trop jeune, elle ne parvenait pas à admettre que l'homme, en présence de la femme, puisse redevenir la brute sauvage et primitive entraînée par l'instinct. Il lui fallait rêver qu'un jour, quand cette monstruosité contre nature qu'était la guerre serait terminée, elle

découvrirait celui qui l'enlèverait bien haut, plus loin que l'écharpe poudroyante qui paraît le col des nuits.

Yvan se gratta le menton. Finalement ils étaient tous partis. Enlevés par plus fort, plus malin que le plus intelligent et le plus résistant : le Froid. En dépit de... ou peut-être à cause du trop grand confort de la base sous-glaciaire. Les premiers qui avaient été frappés, Irina avait tenté de les sauver de leurs gelures. Elle connaissait son métier et deux des huit membres de l'expédition du lieutenant Tropolski lui devaient leur survie.

Une vraie folie ! Vouloir réparer un dôme-antenne par un vent de deux cents kilomètres à l'heure et une température inférieure à 55 degrés sous zéro. Le dôme était demeuré en panne. Le groupe de réparation avait laissé quatre corps sur place. Six des gars secourus étaient morts à l'infirmerie. Pire qu'une attaque ennemie, souvent envisagée, jamais réalisée.

Ensuite... eh bien ensuite, les choses ne s'étaient pas tellement bien arrangées. Les nouvelles de l'Union ne parvenaient plus aux reclus de Mirny. Celles du camp adverse ne passaient pas mieux. Mais cela n'avait pas empêché le personnel d'accomplir correctement sa mission d'observation du ciel et de repérage et analyse du vol des Volodia, quand ils quittaient Vostok, à mi-distance du pôle, presque au sommet de la calotte polaire.

C'est en accomplissant son autre mission, la fourniture d'équipements électroniques réclamés en urgence par Vostok, que la base s'était trouvée réduite à huit occupants. Impossible de faire voler les hélicos. Les gars étaient partis aussi bien équipés que s'ils avaient dû joindre Verkhoïansk à Ambartchik. Les six tracteurs de l'expédition et leurs énormes remorques sur patins s'étaient estompés dans la nuit, montant la pente vers le sud, serpentant comme les wagons d'un chemin de fer de campagne. Longtemps les radars les avaient suivis. De brèves liaisons codées avaient assuré que la progression s'effectuait sans trop de problèmes, durant les quatre premiers jours. À compter du cinquième, on avait cessé de recevoir.

Tout cela pour que les Volodia ne soient pas cloués dans leurs silos de lancement. En vérité, à Mirny, on ne savait rien des étranges machines qui s'élevaient soudain de la glace, sur leur piédestal lumineux. Elles incurvaient très tôt leur trajectoire et s'élevaient tout en donnant l'impression de descendre derrière l'écran formé par la calotte polaire. En principe, on les suivait une vingtaine de minutes depuis Mirny. Quelquefois un peu moins. Il avait été expliqué qu'elles ricochaient entre des altitudes vertigineuses grâce à leurs puissants moteurs-fusées.

Ceux d'en face ne lançaient jamais de fusées anti-fusées. Elles

avaient été redoutées, lors des premiers départs de Volodia. On tenait en réserve, toujours prêtes à être lancées à leur tour, des rafales de contre-mesures qui eussent écrasé sous leur lumière effrayante les emplacements de tir américain. Mais l'attente avait été vaine. À se demander ce que pouvaient bien fabriquer les types qui rumaient la gomme et sirotaient leur whisky dans leurs palais de glace ? La courbure de la Terre et le bombement de la calotte des glaces ne permettaient pas de suivre les Volodia au-delà du 80^e parallèle. Ils pouvaient aussi bien être détruits ou abattus, une fois la côte franchie, par des engins sol-air ou des systèmes plus complexes, tels que lasers à grande puissance.

Cela, Yvan, en bon physicien, au courant des techniques modernes, l'avait suggéré au commandant Sergine. Mais comme Vostok ne s'émouvait pas, que les autres stations ne formulaient aucune critique, que le quartier général ne s'étonnait pas et qu'enfin on ne découvrait aucune trace de tirs éventuels, on en était resté là.

Mais désormais cela n'avait réellement plus d'importance. Le commandant Sergine et ses cinq compagnons n'étaient jamais revenus de leur expédition vers Pionerskaïa, brusquement silencieuse après un dramatique appel au secours. Accident soudain, imprévisible, du côté de leur centrale atomique.

Sergine avait évoqué un emballement subit du réacteur ou une rupture du circuit de refroidissement primaire, dû à un mouvement de la glace. Pourtant la construction soviétique était fiable. Elle avait maintes fois fourni des preuves de sa robustesse, de sa résistance, de sa rusticité. Mais comment prévoir, avec les atomes ?

Yvan se trouvait seul, depuis le départ de Sergine et de ses compagnons sur les deux derniers tracteurs en état. Impossible de savoir s'ils avaient ou non atteint Pionerskaïa. Le grand silence. Seule consolation, le fonctionnement admirable de l'équipement conçu et réalisé par les techniciens de l'Union pour faire de Mirny une station modèle, entièrement automatique.

Un seul problème annexe, mais très général : le manque de liaison avec les autres bases. Oazis s'était tue à peu près au même moment que Pionerskaïa. Komsomolskaïa n'émettait plus depuis un certain temps. Vostok semblait en sommeil depuis le lancement du quarante-neuvième Volodia. Impossible d'en déduire quoi que ce soit, faute d'avoir en mémoire le nombre des engins amenés à Vostok. Coup sur coup, cette station avait perdu ses deux gros hélicoptères de transport en essayant de venir chercher les équipements indispensables à ses appareillages les plus sensibles et semblait avoir abandonné ses tentatives de liaisons.

Oui... Il était seul et bien seul, Yvan, devenu par la force des choses

le seul maître de Mirny. Il fallait que quelqu'un demeure pour assurer les vacances. Lui, l'astrophysicien, avait été désigné par le commandant Sergine. Il serait parti avec les autres s'il l'avait fallu.

Étant resté, il représentait la totalité de la garnison. Il tenait bien le coup. Les jours, comptés en minutes, allaient s'allonger, comme ils avaient coutume de le faire depuis la création du monde et son installation sur une orbite avec une inclinaison de son axe sur l'écliptique. Ils se compteraient en heures jusqu'au solstice d'été austral où le soleil refuserait de se coucher durant 47 heures. Puis le cycle recommencerait, ainsi, jusqu'à la fin des temps. Pour Yvan, cela signifiait l'adaptation à ce rythme bizarre, mais un natif de Verkhoïansk ne peut être dépaycé par 66,5 degrés de latitude sud.

Il fallait seulement espérer qu'en haut lieu, s'il y avait encore un endroit digne de recevoir cette qualification, on se souviendrait qu'il avait existé quelques bases secrètes sur le continent du froid.

De toute façon, Yvan était décidé à remplir son devoir jusqu'au bout et s'acquittait des innombrables tâches d'entretien et de surveillance comme si la relève allait se présenter d'un jour à l'autre. Chacun de ses actes reflétait l'intelligence, la détermination et l'application dont il avait fait preuve au cours de sa brève instruction militaire. Auparavant, il avait été noté comme physicien imaginatif, ingénieur adroit, électronicien de valeur. Son livret universitaire portait des qualificatifs élogieux : droiture, sang-froid, générosité, ardeur au travail. Il n'avait jamais démenti ces appréciations, même lorsque Irina s'était éteinte.

Brusquement. Comme une lampe qui a tant brillé qu'elle a consommé sa substance. Personne n'avait compris la cause de cette mort. Froid. Douleur. Poitrine... Quelques-unes des plaintes de l'autodiagnostic balbutié par les lèvres exsangues. Elle était le médecin. Les amis, les camarades, appartenaient au monde des patients, des malades. La plupart avaient pleuré en la découvrant si frêle, si pâle, si jolie, dans son uniforme sur lequel le commandant Sergine, plus blême encore que de coutume, avait épinglé l'Étoile Rouge ôtée à sa propre vareuse.

Après le terrible choc de la séparation qui l'avait terrassé durant un nombre d'heures indéterminé, Yvan s'était ressaisi. L'œil sec, très digne, très calme, il avait porté le corps avec les infirmiers et le lieutenant Galchoï. La combinaison de fourrure, spéciale pour grands froids, formait déjà cercueil lorsqu'ils étaient arrivés au cairn, pas très loin du sas de sortie.

Procession sinistre, dans un début de blizzard qui avait écourté la cérémonie, pourtant simplifiée à l'extrême. On avait déposé Irina sur la glace, à côté de la boursoufflure blanche qu'était devenu le corps de

Svir. Le gros, l'énorme Svir, tout joyeux avec sa belle barbe blonde et son ventre comme un tonneau. Sa basse profonde avait chanté la vie de la steppe, la fumée montant des toits des isbas, au crépuscule, les longues chasses à l'épieu... avant de devenir un filet étranglé qu'une dernière convulsion avait tari.

Les autres, les morts de Mirny que le destin avait frappé dans la base, reposaient sous le cairn. Mais pas question de déplacer des blocs gelés en plein blizzard ! L'été reviendrait et Irina aurait son mausolée personnel, élevé par les mains ferventes d'Yvan. Cela prendrait du temps. Qu'importait, Yvan pouvait faire preuve de la patience inhumaine de l'ours blanc guettant le phoque au-dessus de son trou glacé.

D'autant qu'à sa surprise émerveillée, Irina ne l'avait pas réellement quitté. Depuis l'enfance, la propagande d'État assenait au futur citoyen qu'il se devait à l'Union aussi longtemps qu'il vivrait. Vivant, l'homme dominait la Création. Mort, il devenait une dépouille encombrante dont on aurait pu faire, à la rigueur, des chandelles.

De tels boniments n'expliquaient pas le lien, maintenu par-delà la mort, entre deux êtres qui n'avaient pas eu le temps de réaliser le bonheur qu'ils éprouvaient à se trouver ensemble.

Un lien qu'Yvan avait peu à peu découvert après que le destin eût frappé. Dans la solitude de la base, le souvenir s'était transformé insensiblement en présence, presque permanente, de l'aura de l'amie disparue. Grâce à elle, il tenait bon, sans faiblesse, pour l'Union, bien sûr, mais surtout pour respecter la volonté d'Irina. Le sourire du rêve avait plus d'influence que les effigies des hauts personnages du régime accrochées dans les locaux sous-glaciaires. Il rappelait que la jeune femme conservait une confiance inébranlable dans l'avenir de l'Union, leur patrie.

Ils n'auraient pas voulu naître ailleurs.

Ils ne faisaient pas souvent allusion aux Autres, aux adversaires. Des étrangers. Ils eussent aussi bien pu venir du cosmos. Ils menaçaient l'Union. Leur civilisation de jouissance et de laxisme avait fait d'eux des Impérialistes. Ils étaient le Mal qu'il fallait extirper une fois pour toutes de la Terre.

Irina avait pourtant chuchoté, un jour, tout contre l'oreille d'Yvan, que dans leurs bases glacées, probablement identiques à celles de l'Union, des hommes et des femmes semblables à lui et elle devaient rêver d'autre chose que de guerre et de mort. Ils en étaient convenus, sans cesser de se considérer comme du côté du Bien.

Désormais, tout était figé. Silence des radios, sauf des rares émissions codées de Vostok. Les Volodia ne s'élevaient plus de la calotte glaciaire. Aucune instruction, aucun ordre ne parvenaient plus

du quartier général.

Antarctide ! Continent appartenant en toute propriété aux manchots, au skuas, aux phoques et aux éléphants de mer. Interdit aux hommes. Enfin ! peu importaient les sacrifices consentis s'ils avaient permis le triomphe du Bien sur le Mal. Grâce au courage des combattants anonymes du Froid, l'avenir de leurs descendants serait lumineux.

Quel merveilleux spectacle ! Le ciel offrait ses constellations comme autant de diamants à cueillir. À vous donner l'envie de sortir pour respirer l'air invisible et d'une pureté absolue. Mais aussi pour oublier les tunnels de glace, leur éclairage triste, leurs déformations, le ronronnement des machines, le battement des aiguilles sur les cadrans, la vibration des écrans, petits et grands, tous ces équipements familiers entre lesquels le petit homme déambulait et s'activait pour éviter de devenir fou.

Mais fou, il ne le serait pas. Irina veillait, qui lui avait conseillé de ne pas céder à la tentation de la rejoindre dans l'inter-espace où elle l'attendrait, baignée dans la tiédeur d'un printemps éternel. L'Union avait encore besoin de Mirny, donc de lui. Elle en aurait besoin aussi longtemps que la victoire ne serait pas acquise et claironnée sur les ondes redevenues bruyantes et multiples.

Il sourit une dernière fois en contemplant la draperie qui bleussait et quittait le dôme pour redescendre, de palier en palier, jusqu'au niveau médian où se trouvaient concentrés les habitats et les services. Les couloirs avaient été conçus pour que la glace, en se déformant, ne les ferme pas en quelques semaines. Il eut été souhaitable que quelqu'un de compétent puisse faire fonctionner les machines chargées de les redresser, de les maintenir aux dimensions prévues. Ce gros ivrogne de Svir était un as en la matière. Malheureusement, depuis son sarcophage de glace, il s'en foutait. Aussi certaines portions prenaient-elles des allures curieuses. Les glaciologues auraient été intéressés.

Il se dirigea sans se hâter, à quoi bon, jusqu'à la salle de contrôle centrale et commença paisiblement la vérification méthodique de chaque appareil. Les antennes d'abord, silencieuses, sauf celle de la balise du radio-phare. Pourquoi fonctionnait-elle encore ? Mystère. L'ordre de la mettre en marche était arrivé et n'avait jamais été rapporté. Yvan avait espéré un renfort en personnel, amené par un des extraordinaires Ékranoplan(15), mais il n'avait rien vu venir. En tout cas, depuis ce jour, la balise émettait.

Il passa à la ligne des pupitres de l'écoute radio. Rien de nouveau ni d'anormal. Les enregistreurs étaient vierges comme les téléimprimeurs. Pourtant, en parvenant devant l'appareil réglé sur la fréquence de Mac Murdo, il constata que les Américains venaient de

mettre en route leur puissante balise automatique. Généralement, elle ne fonctionnait que quelques fractions de minute, tandis que cette fois, comme en témoignait le ruban de contrôle, elle formait un écho goguenard aux signaux de Mirny.

Yvan se gratta la tête à travers ses cheveux filasse. Que se passait-il chez les Autres ? Il réfléchissait à cette question aussitôt terminées les vérifications en cours.

Trois heures plus tard, après avoir effectué le tour complet et journalier des installations à surveiller, il suivit le conseil d'Irina et plutôt que de regagner son bloc habitat confortable, il repassa par le centre de contrôle. Avec un tressaillement, il vit du premier coup d'œil qu'un des enregistreurs fonctionnait. Les bobines tournaient. La lampe rouge était allumée. Les Autres parlaient.

Il n'hésita que quelques secondes avant de venir se glisser silencieusement sur le siège rotatif ; comme si un bruit ou un geste trop vif avaient pu effacer ou interrompre la reproduction électronique, ou même effrayer, à distance, celui ou ceux qui parlaient.

La lampe rouge demeurait allumée, le ruban magnétique continuait de tourner et, n'y tenant plus, Yvan abaissa nerveusement le commutateur branchant les haut-parleurs en dérivation.

La voix claire, s'exprimant en américain, le surprit par sa puissance et la gravité de son timbre. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas entendu les mots couler d'une bouche. Il baissa le volume sonore et retint son souffle pour essayer d'habituer son oreille et son esprit à la langue étrangère.

Il l'avait parlée, couramment, à l'Université. Irina la parlait aussi, presque parfaitement. Tous deux imaginaient alors que, la guerre finie, ils pourraient enfin visiter cet autre monde caché par ses démons et qui avait failli détruire la Terre.

Irina ! Elle eût pâli, rougi, puis aurait caché sa tête entre ses mains pour écouter et traduire simultanément, à voix basse, ce qu'il commençait à comprendre.

L'homme parlait lentement, posément, comme un professeur. Sa langue était pure, avec un accent différent de ceux auxquels les enregistrements d'étude habitaient les élèves. Pas nasillard. Les mots se détachaient aussi nettement que s'ils avaient été écrits. Yvan réalisa soudain que cet homme lui parlait, à lui, en s'adressant, suivant son expression, au frère soviétique. Il écouta avec une attention croissante, se réservant de reprendre l'enregistrement à son début. L'Autre, d'ailleurs, terminait :

— ... vous devez être parvenus aux mêmes conclusions. Plus rien n'arrive de nos commandements respectifs. Nous sommes isolés en

Antarctide de la même manière que nous le serions sur la Lune. Essayons de nous parler, de communiquer, de nous entendre, afin de pouvoir au besoin nous aider, lorsque nous aurons tous admis que nous sommes oubliés. Souvenez-vous, il n'y a pas si longtemps, n'importe lequel d'entre nous aurait été immédiatement au secours de n'importe qui en souffrance sur le désert blanc. Ici Mac Murdo. Nous demeurons sur écoute permanente enregistrée. Nous répondrons à tout message en langue anglo-saxonne. Nous émettrons chaque jour à 8-12-16-20 heures TU.

La voix se tut. L'onde porteuse fut interrompue dans les secondes qui suivirent et l'enregistreur s'arrêta. Les coudes sur le pupitre, Yvan regarda l'appareil un long moment, sans le voir. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Jamais les Américains n'avaient essayé de prendre contact. Mais pour en savoir plus, mieux valait prendre connaissance du message en entier.

Ce qu'il fit, non sans appréhension. Et quand il eut tout entendu, y compris la fin, à deux reprises, il écouta une fois encore, pour s'assurer de la traduction qu'il venait de faire.

L'Autre apprenait des choses surprenantes. Il prétendait que la base de Mac Murdo, coupée du reste des forces des États-Unis, avait été évacuée par la presque totalité de son personnel. Il affirmait que l'écoute des stations civiles, depuis le début des hostilités, démontrait, par leur disparition progressive et dramatique, la fin de la vie des territoires correspondants. Selon ses dires, ni les États-Unis ni l'Europe ni l'Union n'avaient survécu au cataclysme atomique déclenché depuis les silos de la terre ferme et achevé par les salves des sous-marins.

Voire !...

Il ne prouvait rien.

Il affirmait, mais sur quelles bases ?

Par exemple... l'Union était immense. Elle courait du Pacifique à l'Atlantique, depuis la prise de l'Europe. Comment concevoir que la moitié des terres émergées soient réduites au silence ? Il restait des hommes, des femmes, des îlots de résistance, des nids de combattants, comme jadis à Stalingrad !

Ce type ne s'appuyait que sur ses déductions ou celles de son groupe. À la première occasion, il allait falloir cerner la vérité et lui démontrer qu'il avait tort. Pour le principe. Car cela ne modifierait pas la solitude totale de l'homme Yvan.

Incroyable comme la voix de cet Américain pouvait sembler sincère !

Ouais... Mais un agent provocateur, un semeur de mauvaises nouvelles aurait obligatoirement cette voix... Complètement idiot, Yvan... Pourquoi alors ne parlerait-il pas russe ? Ils ont des déserteurs,

des renégats, des émigrés dans leurs rangs...

Yvan haussa les épaules. Il ne se laisserait pas impressionner en dépit de cette brusque intervention d'Irina. Il attendrait de savoir ce que voulaient les Autres et jusque-là, ferait le mort. En écoutant pour la quatrième fois la voix posée, Yvan hocha pensivement la tête. Dans les milieux scientifiques, lors de son passage à Akademgorodok, nombreux avaient été les savants affirmant, sous le manteau, que si la guerre éclatait entre les superpuissances, elle serait fatale à l'humanité. À l'époque, cela ne remontait pas tellement loin dans le passé, beaucoup parmi les jeunes, sans nier le danger plutonien, prétendaient qu'une attaque foudroyante, menée sans hésitation, ne donnerait pas à l'adversaire le délai indispensable pour une riposte d'envergure. Il avait fait partie des tenants de cette opinion.

Il faut dire que les provocations américaines avaient été proprement intolérables, qu'elles aient été directes, comme l'affaire des juifs sibériens ou indirectes, comme les attaques des Jaunes sur le fleuve Amour. Ou encore comme ces campagnes honteuses au sujet d'une prétendue Défense des Droits de l'Homme !

Ce n'était pas la faute de l'Union si, depuis la victoire contre le fascisme et l'hitlérisme, il avait fallu fabriquer plus d'armes que de produits de consommation. Et si l'Américain disait vrai, on n'avait pas fabriqué suffisamment de moyens de combat, sinon la victoire eût été totale. Tandis qu'à l'entendre, il apparaissait que le jeu était nul. Zéro contre zéro égale zéro.

La physique est une science exacte, suffisamment proche des mathématiques pour refuser les à-peu-près. Yvan rejeta en bloc les arguments développés par l'orateur lointain et inconnu. Trop invraisemblable ! Admettre que l'Union Soviétique, depuis l'Espagne jusqu'à la péninsule des Tchouktches soit détruite ne tenait pas debout.

« Irina... qu'en penses-tu ? Je n'ose pas te demander si tu connais la vérité. Serait-ce pour cela que tu es partie, avant qu'elle ne soit révélée ? »

Troublé, la tête lourde, deux plis d'inquiétude marquant son front blafard, le lieutenant Yvan Kostlof quitta la salle de contrôle pour le bloc d'habitation. Le type à la voix grave devait appeler toutes les quatre heures cela donnait largement le temps de manger, de dormir, de réfléchir. Et puis, pourquoi se faire une obligation de se trouver à l'écoute ?

Il souhaita que des nouvelles de Vostok, un signal, n'importe quoi, brisent le cercle magique se refermant autour de lui. Il s'étonna et s'effraya de l'indifférence d'Irina.

CHAPITRE VI

William D. Peary, colonel, surnommé le Cogne pour avoir été formé à la dure école des Marines et en avoir conservé un certain nombre de réflexes et d'habitudes, disposait d'une force de 162 hommes, 147 femmes, 385 chiens et de tout le fourbi indispensable à la mise en œuvre d'une batterie de lasers à très haute énergie, connus sous le nom concentré à l'américaine d'excimers.

Un générateur atomique à grande puissance, fournissait, le moment venu, l'intensité électrique requise par les trois excimers. Tout simplement énorme, pour ne pas dire monstrueuse. Une quantité d'engins divers servaient aux déplacements des personnels de la base, très étendue, pour des raisons de sécurité.

Bill le Cogne eût préféré quelque chose de plus solide, creusé dans le roc comme Mac Murdo ou Hallett. Mais il n'avait pas été maître du choix de l'emplacement. À l'instar de la préparation de la mission antarctique, celui-ci était revenu aux ordinateurs du Pentagone, après l'étude de kilomètres de bandes magnétiques ou perforées, suivie de l'impression d'autres kilomètres de bandes fournissant les résultats.

Les machines à mémoire, intégrant les données avalées depuis des décennies, pouvaient seules déterminer l'endroit le plus propice du globe pour installer les armes les plus modernes des États-Unis. Et quand elles désignèrent la station nouvellement renforcée de New Byrd, personne ne se demanda si le vieil amiral et explorateur polaire, éponyme de la station, eût été honoré d'un tel choix. D'abord il était mort et ensuite on s'en balançait.

En cet endroit, il eût été bien difficile d'espérer atteindre la roche qui patientait sous 2500 mètres de glace, laquelle glissait, comme il se doit, du point le plus haut vers le point le plus bas du socle solide. Si bien que seconde après seconde, imperceptiblement pour les sens humains, la base où était enfouie l'unité d'élite commandée par le colonel Peary descendait vers la mer de Ross.

Tout le monde le savait. Il n'y avait guère lieu de s'en préoccuper étant donné que les calculs compliqués des glaciologues estimaient que New Byrd mettrait dans les 50 200 ans pour atteindre la banquise.

L'ancienne station de recherche Byrd s'était ainsi transformée en Fort Alamo sous-glaciaire, chargé d'interdire aux adversaires de l'Est de tirer leurs énormes fusées depuis les silos enfouis entre Vostok et Komsomolskaïa, à trois mille kilomètres de distance.

Tout avait débuté quelque temps avant la crise. New Byrd s'étalait à la surface, avec ses bâtiments préfabriqués et largués par les énormes cargos aériens en de spectaculaires glissades. Ils étaient plantés ici ou là, suivant la lubie du professeur Smith ou du docteur Schmoll. Les savants les premiers, les industriels ensuite, les militaires plus discrètement, installèrent leurs appareils plus perfectionnés les uns que les autres, en prenant leur temps. Les uns pour étudier les phénomènes magnétiques, gravitationnels ou astronomiques, les autres pour quelques forages d'exploration, quant aux derniers, simplement pour se trouver là à toutes fins utiles.

C'est alors que le Pentagone avait révélé au Président que les Autres, sous couvert de recherches scientifiques, aussi essentielles que celles menées par les États-Unis, étaient en train de creuser sous la glace, à grand renfort de thermies et de machines gigantesques.

Les satellites observatoires n'avaient pas tardé à découvrir l'existence de nombreux puits de grand diamètre, trahis par le fait qu'ils n'étaient que des trous, qui, même ne débouchant pas à l'air libre, ne répondaient pas de la même manière que leur environnement aux signaux des sondeurs.

Déduction immédiate des ordinateurs, encore eux : il se préparait là des silos de lancement de missiles intercontinentaux méridiens. Pourquoi ? Impossible de fournir une réponse élégante. Les machines à mémoire assuraient que la formule était ruineuse en énergie et d'une totale imprécision en raison de la rotation terrestre, des phénomènes de Coriolis (toujours invoqués lorsqu'il n'y a rien à y comprendre) et toutes sortes de raisons compliquées donc inexplicables.

Ce furent évidemment les mêmes sempiternelles machines qui indiquèrent une parade éventuelle, en remplaçant avec plus ou moins de bonheur les casquettes des généraux et des amiraux, tout au moins dans la pratique. Car pour le bon peuple, les cerveaux protégés par les susdites casquettes, furent seuls responsables de la décision.

Les ordinateurs choisirent donc les plus précis et les plus implacables des ennemis des fusées et autres vecteurs circulant à l'intérieur ou hors de l'atmosphère, sous réserve qu'ils soient munis d'une installation électronique de guidage ou de contrôle. Ce qui serait obligatoirement le cas, les fusées lancées depuis l'Antarctide devant suivre des trajectoires constamment rectifiées.

Les excimers trouvèrent ainsi leur première utilisation. L'installation fut une véritable épopée, avec ses centaines de victimes, pour toujours oubliées ; ses montagnes de dollars hâtivement imprimés sur la planche à billets des grandes crises ; ses chefs à poigne, peu portés sur le sentiment, qui ordonnèrent, coordonnèrent, jugèrent, firent fusiller le cas échéant, mais réussirent la gageure. Tout fut en place et prêt

avant le futur dernier affrontement entre les tenants du Bien et ceux du Mal. Bien entendu, la possibilité de détruire les installations adverses avait été évoquée. Mais il fallait disposer pour cela de projectiles susceptibles de toucher le silo avant que n'en sorte la fusée, mais après l'ordre de lancement de celle-ci.

Simple question de bon sens, affirmaient les têtes d'œuf abritant les cerveaux pensants en ajoutant que l'Antarctide se prêtait moins que tout autre continent à l'emploi de la guerre préventive.

Les machines à mémoire, encore elles, soulignèrent que trop marquer d'intérêt pour cette région du monde allait engager les Autres dans l'étude de contre-représailles, lesquelles obligerait à recourir à leurs propres représailles... Un cercle vicieux connu depuis longtemps des ordinateurs, mais apparemment ignoré des hommes qui, en revanche, savaient à peu près tout sur la puissance et les caractéristiques des fusées adverses.

Les excimers devaient être efficaces. Ils le furent. Mais la surprise fut de taille quand on découvrit ce qu'étaient les engins baptisés Volodia par quelqu'un d'inconnu du camp adverse. Les formidables appareils de reconnaissance stratégique faisaient honneur aux cerveaux qui les avaient imaginés ainsi qu'aux techniciens qui les avaient mis au point. Les Soviétiques avaient prévu la disparition des observatoires cosmiques dès les premières minutes du conflit et de fait, les satellites d'observation avaient été aveuglés en très peu de temps. D'où l'intérêt primordial de ces machines extraordinaires montées par des équipages de spécialistes et menant des missions de reconnaissance au-dessus d'un grand quartier du globe à une altitude et une vitesse modulées erratiquement afin de les rendre invulnérables.

Ils ne transportaient ni armement ni bombes, mais des instruments et appareillages d'une extrême précision, capables de photographier sous toutes les longueurs d'ondes ce que l'engin diabolique survolait, en changeant sans cesse de cap, d'altitude, de vitesse ou d'orbite.

Une réalisation splendide que les excimers avaient condamnée dès le premier envol. Car pour les projecteurs de lumière cohérente, il n'existe pas de correction vitesse-distance dans les limites d'évolution des Volodia. Le faisceau touche à l'instant de son émission à 300 000 kilomètres par seconde ou presque. Sa cohérence applique plusieurs dizaines de kilowatts presque ponctuels à des équipements prévus pour recevoir des microwatts. Les composants cristallins, les diodes, les supraconducteurs sont dissociés. L'engin devient instantanément un corps sans système nerveux, sans bulbe cervical, sans la moindre possibilité d'activer ses muscles prodigieux.

Sans doute alertés par la lueur rouge, malgré sa fugacité, les équipages devaient essayer de mettre en route les puissants moteurs-

fusées qui auraient permis d'atteindre la vitesse orbitale, mais plus rien ne fonctionnait et les Volodia retombaient dans les couches denses de l'atmosphère sans que les réacteurs de fin de mission soient d'aucun secours.

Les machines s'écrasaient sur la banquise ou dans la mer de Bellingshausen. Certaines, remarquablement pilotées jusqu'au dernier instant, avaient tenté des atterrissages forcés, soit sur le haut plateau d'Ellsworth, soit sur la banquise de la mer de Weddell. Aucun n'avait réussi.

Oui, Bill le Cogne était fier des résultats obtenus, fier de son unité d'élite, fier de la discipline qu'il savait y faire régner. Heureusement, il ne disposait que d'une toute petite poignée de civils au crâne trop bien rempli pour pouvoir répéter un bout de règlement sans bégayer. Comme partout ils étaient affublés de grades de fantaisie, sans valeur aux yeux du colonel, mais bien utiles pour faire marcher droit les plus réfractaires. Pas de laisser-aller. On ne badinait pas avec le sens du devoir, à New Byrd.

Respectant à la lettre les mesures de sécurité, W.D. Peary maintenait son unité en alerte permanente. Le silence radio demeurait strictement observé. Les détecteurs observaient sans interruption l'hémisphère visible, avec une attention particulière pour la direction de Vostok, d'où montaient les Volodia.

Entre les Popofs et Bill le Cogne, la station de Pôle Sud étalait ses radars de veille, avertissant New Byrd quelques minutes avant que les fusées n'apparaissent aux servants des excimers.

Les transmissions, l'écoute radio, le Chiffre se trouvaient entre les mains de gradés de carrière ne transigeant pas avec le règlement ni les consignes le renforçant. Bien sûr, il restait les transistors. Il n'eût pas été nécessaire de pousser beaucoup Bill le Cogne pour qu'il ponde une note les confisquant et punissant de mort, pourquoi pas ? tout contrevenant.

Mais il y a des limites à tout et le colonel Peary faisait souvent preuve d'intelligence. Contre l'avalanche de mauvaises nouvelles ou l'absence de bonnes nouvelles, il suffisait de faire fonctionner intelligemment le petit bureau de l'action psychologique.

Incroyable ce qu'on peut réaliser avec du culot et une bonne dose de cynisme ! Dans la salle minuscule où se tenaient les deux responsables de l'action psychologique, étaient rédigés des communiqués prenant à rebours les bruits les plus calamiteux pour les décortiquer, les émasculer, les transformer afin d'en démontrer la stupidité, l'insanité, la provocation. Cela fonctionnait fort bien. Bill le Cogne parvenait à laisser croire à son personnel que ce qu'on entendait sur les ondes était manipulé par l'ennemi ou déformé par les alliés pour tromper

ledit ennemi.

La meilleure preuve en étant la teneur des communiqués du quartier général tombant chaque jour avec une régularité d'horloge, sur les téléimprimeurs et témoignant de la perfection de l'organisation américaine.

Ce qui précède explique que seul l'état-major de William D. Peary ait été mis au courant des événements tragiques et catastrophiques bouleversant l'équilibre mondial avant de déborder ce bouleversement même. Il fut le seul à être informé de la révolte incroyable, déshonorante, inexcusable, des planqués de Mac Murdo, principal point d'appui de l'effort américain en Antarctide.

Le long message de Bingle le félon, adressé aux stations, ne semblait avoir touché que peu d'entre elles. Ellsworth et Eights flanchaient, mais les autres tenaient bon. Quand cela va mal, on serre les rangs, on serre les dents et si l'on serre les fesses, il ne faut pas le laisser deviner, rappelait Peary le Marine à tout bout de champ. On exécute la mission qui vous a été confiée aussi longtemps qu'il reste un canon, une balle, un homme. Jamais on n'abandonne ni ne déserte.

Tant pis pour Mac Murdo et le soutien logistique. On s'en passerait jusqu'à la fin de l'hivernage. Il serait temps alors d'envoyer une expédition reprendre possession de la base abandonnée, si les mutins n'avaient pas ajouté le vandalisme à la trahison.

New Byrd ne manquait de rien. L'équipement donnait satisfaction et le personnel ne bronchait pas. Le moral était d'autant plus facile à soutenir que jusqu'au 49^e inclus, les Volodia étaient venus s'offrir comme cible aux excimers. Quatorze avaient été volontairement épargnés, presque un sur trois, en exécution des instructions reçues au début des opérations. Tout le reste au tapis. Un joli score !

Quand la balise de Mac Murdo commença à émettre à pleine puissance, le colonel Peary poussa un rugissement de colère. Mettre cette balise en service revenait à désigner la grande base logistique comme objectif à n'importe quel engin réglé sur sa fréquence. Il envisagea sérieusement une expédition pour mettre fin à cette véritable trahison mais son respect de la discipline lui interdit de donner suite à ce projet. Il devait rester quelques exaltés à Mac Murdo. Dégarnir New Byrd pour les combattre revenait à risquer une perte d'un personnel précieux. Une faute à ne pas commettre. La guerre ne faisait que commencer.

Les ordres ne parvenaient plus ?

Quoi de plus normal ? Une guerre atomique n'est pas une bataille de polochons. Les plumes qu'on y laisse ne sont pas les mêmes dans les deux cas. On cause des dégâts, on rase, on tue, on élimine, on fout cul par-dessus tête une partie du potentiel adverse tout en en prenant

plein la gueule. Il faut du temps pour parer au plus urgent, réorganiser, remettre ça, riposter, relancer les efforts sur l'arrière, la partie molle, pour alimenter l'avant.

Seuls les militaires de carrière peuvent comprendre ces évidences. On ne brise pas la résistance armée de l'adversaire sans essayer quelques coups de pattes munies de bonnes griffes. Le silence radio ne signifie rien. C'est une excellente tactique qu'emploie également l'ennemi. La diffusion des fausses nouvelles en est une autre. Les misérables qui avaient osé douter de la détermination des responsables de leur patrie seraient accueillis comme il convenait. Le colonel Peary se chargea d'émettre un flot de messages dont certains toucheraient évidemment leur destinataire.

Quoi qu'il arrive, New Byrd prouverait au monde la ténacité de sa garnison, sa combativité, sa résistance. Les excimers avaient reçu pour mission d'interdire le passage aux Volodia. Ceux-ci ne passeraient pas.

En conséquence, plutôt qu'une démonstration de force à Mac Murdo, Bill le Cogne choisit d'organiser une prise d'armes, au cours de laquelle il aboya un beau et martial discours. On chanta ensuite les hymnes guerriers les plus connus ; on trinqua à la victoire proche, après la distribution exceptionnelle d'un quart de quart de whisky et une série de repas améliorés amenèrent une certaine détente.

Cet enthousiasme issu de la petite dose d'alcool réchauffa la garnison de New Byrd sauf un individu, le sous-lieutenant Frank Allan Noble, qui profita du moment où le colonel Peary entamait son discours, retransmis jusqu'aux postes de veille, pour choisir ce qu'il appelait la liberté : le droit d'aller crever chez lui, en famille, si c'était encore possible.

Le sous-lieutenant Frank Allan Noble, natif de Virginie, était noir, ce que son nom n'indique pas. Ses ancêtres avaient connu le fond fétide des cales des navires négriers. Lui-même n'avait pas la moindre idée de l'ethnie à laquelle il avait appartenu. Trop de misère le séparait de ses racines et le mouvement racinien n'avait aucune chance de le compter dans ses rangs. Il se foutait du passé comme d'une cacahuète présidentielle.

Il était américain, ne connaissait que *l'american way of life*, ne comptait qu'en dollars, mastiquait avec conscience la gomme dentifrice et buvait du Coca-Cola de préférence à l'alcool. Et la meilleure preuve, en admettant qu'il faille l'administrer, qu'il était bien un citoyen des États-Unis à part entière, était sa présence à New Byrd.

Pour accomplir une mission essentielle dans un des endroits les plus secrets du monde, on avait choisi des gars et des filles sûrs, dont lui, Frank. Il aurait pu ajouter, pour faire bonne mesure, qu'il n'avait

jamais baisé autant de Blanchettes que depuis qu'il se trouvait en Antarctide. À New York, même quand on en a envie, ce n'est pas tellement facile. Les Blancs râlent ou gueulent au viol ; les Panthères Noires et autres Muslims menacent de vous couper les couilles si vous trempez votre baigneur dans la chair rose d'une petite blonde ; quant aux copines à peau sombre, elles piaillent que le sperme de Noir appartient aux Noires.

À New Byrd, pas de ces restrictions ridicules. À condition que les deux trucs-joints soient d'accord. Et il n'avait jamais rencontré une partenaire qui ne le soit pas. Il était grand, bien découplé, avec des épaules larges et sans trop de muscles, des longs bras souples, une bouche un peu épaisse, des cheveux ras et crépus.

Évidemment, pas question de conserver une coiffure afro avec Bill le Cogne. On eût été propulsé à coups de pied au cul dans la cellule blindée pour y attendre que la tignasse tombe toute seule. Et puis le climat ne se prête pas aux fantaisies de la coiffure. Aussi Frank oubliait-il sa splendide chevelure d'antan. Il compensait sa disparition par la mise en valeur de ses yeux noirs aux longs cils, qui savaient s'adoucir prodigieusement pour fixer le petit nombril féminin tout juste découvert, mais pouvaient demeurer aussi durs que des billes de jais lorsque quelqu'un lui marchait sur les pieds, qu'il avait grands et plats. Il roulait un peu des épaules, à la manière des anciens marins, sans avoir eu besoin d'embarquer sur un bateau.

Frank Allan Noble en avait ras le bol de New Byrd. En dépit de mais également à cause de ce qui précède. Noirs et non noirs, femmes et hommes cohabitaient sans aucune différence de traitement. Bill le Cogne ne l'aurait jamais toléré. Dur et sévère, intransigeant, une ordure pour certains, le gros Bill était juste, intégralement. Une main sur la Bible et l'autre sur son Colt .45. Ils ne le quittaient jamais, ni l'arme ni le livre.

Ce n'était donc pas une question d'incompréhension, de racisme, de brimades, de mépris ou d'indifférence qui motivait Frank. Pas du tout. Il connaissait chaque membre de la garnison et tous le connaissaient. Il était partie intégrante de ce grand corps vivant hors du temps et de l'espace ; comme dans un astronef, prétendaient de petits plaisantins.

Et précisément, ce qu'il voulait, c'était retrouver la Terre... et surtout le Soleil. Il savait, comme tout le monde, que les choses n'allaient pas tellement bien, de l'autre côté du Cercle Polaire, dans ces pays bénis où les gens peuvent s'asseoir sur un banc et rêver sans être immédiatement congelés.

Comme les copines et les copains, il lisait avec fierté les communiqués du front. Un front s'étendant d'un pôle à l'autre. Formidables, les gars ! Sensationnels ! Des coups fumants ! Dommage

que la radio n'en parle jamais et se contente de s'étendre sur les ruines, sur la fin des nations, de toutes les grandes cités réduites ou cendres ou vitrifiées, à moins qu'elles n'aient été lentement rongées par les radiations.

La victoire navale du Groenland ? Un choc titanesque laissant l'adversaire K.O... mais debout, oui, réellement debout, puisque cette putain de merde de radio pourrie parlait d'un truc de quelques mégatonnes carbonisant la moitié de Buenos Aires. Et le type qui braillait la nouvelle dans son bigophone devait savoir ce dont il parlait, puisqu'il allait mourir, devant la mer de feu qui avançait vers lui.

Ouais... Il y avait de l'intox à tous les niveaux. Mais quand même ! Il fallait qu'ils soient forts, les Popofs, pour imaginer tout ce qu'ils imaginaient. Finalement, toutes les vérités finissent par surnager, même quand on cherche à les dissimuler sous des tonnes de merde. Surtout quand le curieux est jeune, beau mâle, doté par la nature d'un appareil génital particulièrement développé, qu'il évolue dans un milieu fermé où s'ennuient les femelles, d'âge entre les deux, portées sur les dérivatifs et plus particulièrement sur le sexe.

D'autant qu'à New Byrd, c'était réellement sans danger. Jamais de vérole ni de chaude-pisse. Encore moins de mouflets. L'infirmerie fonctionnait à la perfection et les distributeurs de pilules, cachets, préservatifs et brosses à dents également.

Il avait donc connu Martha.

Capitaine par la grâce de ses études et de nombreux stages, Martha était une excellente spécialiste du décryptage et appartenait à l'état-major du colonel Peary. Elle venait d'avoir quarante ans et pouvait prétendre, sans risque, demeurer bougrement appétissante. Elle tenait beaucoup à Frank depuis qu'elle avait fait la connaissance de cet organe remarquable dont certaines de ses amies parlaient encore avec un mélange d'émotion, de regret et de crainte.

Lui, de quinze ans son cadet, occupait également un poste de responsabilité. Il commandait la section d'entretien des matériels auxiliaires, lesquels représentaient plus des trois quarts de l'équipement de la base.

Il ne faut pas croire ! Une mécanique, aussi perfectionnée soit-elle, ne fonctionne bien que si elle est entretenue, graissée, astiquée, peaufinée, frotouillée à longueur de journée ou de nuit. Plutôt de nuit que de jour, dans ce merdier de désert gelé balayé par le blizzard. Un sous-lieutenant intelligent et actif n'est pas de trop pour diriger les opérations de maintenance. Un boulot intéressant. Des mômes et des gars marrants. Pas du tout tordus.

Il n'en voulait à personne. Il avait été heureux et fier de participer à

l'effort de guerre des États-Unis en un endroit où, plus tard, il serait de bon ton d'avoir été pour se présenter devant sa descendance sans complexe inutile. Il appréciait encore que le pays le plus puissant du monde ait su reconnaître ses mérites et transformer en quelques semaines le liftier d'un des ascenseurs directs du World Trade Center Two en sous-lieutenant de son armée de spécialistes. C'est à des détails de cette nature qu'on reconnaît un pays de liberté.

Ceci étant, Martha montrait des dispositions étonnantes dans l'exécution intégrale des figures du kamasutra, tandis que Frank apportait au couple un outil de travail d'une robustesse à toute épreuve. Rares étaient les amies qui pouvaient se vanter de l'avoir utilisé dans son intégralité. Sans une préparation longue, minutieuse et bien souvent épuisante, l'exercice était difficile.

Martha, blonde et grassouillette, avait franchi aisément l'étape préliminaire de lubrification des lieux si bien que dès la première tentative, le contenant s'était formé avec bonheur autour de son contenu provisoire.

Ils en avaient été, l'un et l'autre, parfaitement et sereinement heureux. Ils ne demandaient rien à personne et il est juste de dire que personne ne les emmerdait. Frank pouvait œuvrer autant que son tempérament généreux le permettait sans trouver jamais Martha réticente, bien au contraire. Elle avait coutume d'affirmer, lorsqu'il prenait quelque précaution, après une première escarmouche lestement menée :

« — Mais enfin, mon chéri, ça ne s'use pas ! »

Il riait silencieusement, déjà prêt pour l'assaut suivant. Car il avait indiscutablement une bonne résistance et savait subtilement mener sa partenaire dans les méandres d'une demi-douzaine d'orgasmes avant de se déclarer vaincu à son tour. Ils rigolaient tous les deux comme des fous à cette excellente technique prônée par ces maîtres en choses du sexe qu'étaient les anciens taoïstes qui répétaient à l'envi :

« — Plongez neuf fois la tige de jade dans la grotte de la félicité avant que d'y répandre votre esprit. »

Ils ne savaient rien des mystères du ying et du yang mais les positions adoptées pour éviter la monotonie eussent comblé les voyeurs les plus blasés. Martha était aussi souple que rembourrée et musclée, tandis que Frank eût aisément soulevé sa compagne avec son seul pénis. Et malgré leurs folles gambades, ils ne constataient pas la moindre usure anormale.

Il faut insister sur le fait que Frank, doté d'une arme redoutable, qui eût enfoncé plus d'un fortin bien protégé, s'en servait avec une extrême délicatesse. Il savait mimer la brute féroce, le soudard en rut, le dieu Pan, le tigre en croupe et bien d'autres figures puissamment

évocatrices qui ravissaient la blonde Martha. Inévitablement, elle se retrouvait clouée sur leur couche, comme le papillon sur son séchoir. Emplie, heureuse, subissant l'attaque principale à l'épée, les prises à revers et les encerclements divers, ponctués par le ronronnement d'un vibromasseur introduit avant la capitulation sans condition.

Depuis les premiers jours de leur union, elle avait exigé en effet qu'il prépare la voie étroite, jusque-là réservée à ce malheureux instrument, mais Frank n'avait jamais voulu tenter la mise en pratique, de crainte de causer des dommages irréparables. Le médecin-chef, une femme, n'était pas tellement réputée pour la conservation du secret professionnel ni pour la charité envers ses semblables.

Lui, Frankie, ne demandait qu'à faire plaisir à sa partenaire, mais niché dans son giron, bien au chaud, il se sentait bien. D'autant qu'ainsi il pouvait la voir se pâmer, se préparer à l'orgasme qu'il lui préparait sur mesure puis qu'il déclenchait en quelques pesées précises, au bon moment, au bon endroit. Il ne voyait pas tellement l'intérêt de risquer un pépin pour une satisfaction problématique.

Mais il est bien connu que ce que femme veut...

Martha voulait tout connaître avant qu'il ne soit trop tard. D'où l'utilisation de ce vibromasseur qui d'ailleurs accentuait réellement son plaisir. Seul ennui de cette foutue machine, elle ne comportait pas d'embout extensible ou interchangeable. On ne vendait que ce modèle au PX de la base. On ne peut tout prévoir.

Martha le déplorait et devait se contenter de ce qu'elle possédait. Ce jour-là, ce fut particulièrement réussi. Elle prit si fort son pied qu'elle en arracha un morceau d'oreiller d'un coup de dents. Elle n'eut pas de répit et n'en espérait pas. Quelques minutes plus tard, solidement maintenue par les hanches, elle haleta de nouveau :

— En...core, Frankie, en...core ! Je sens que je vais exploser ! En...core ! Plus loin !

Il ne s'énervait jamais et appuya simplement un peu plus en fin de course, appliquant les fesses souples contre son ventre.

— Plus fort ! Je veux ! Je veux que tu m'ouvres, que tu me déchires, que tu me violes !

Toutes choses évidemment délicates à réussir dans de telles circonstances. Elle ne parvenait pas à atteindre le sommet auquel elle aspirait et gémit, à demi folle de vaine attente :

— Prends-moi par-derrière !

— J'y suis, répondit-il en ronronnant comme un chat, ajoutant une pression à toutes celles qu'il avait déjà appliquées.

— Non... plus haut !

— Tu sais bien que ça n'ira pas.

— Si ! cria-t-elle en s'arrachant à lui pour ôter du même coup le vibromasseur qui protesta avant de s'arrêter.

Frank hésita, se nicha dans le sexe ouvert en se disant que si Martha était blessée, ils n'auraient pas l'air fin. Pas question.

C'était mal la connaître. Elle exigea, devenant agressive :

— Alors, qu'est-ce que tu attends ?

— Nous serons bien avancés si je t'esquinte !

— Je m'en fous ! Je veux te sentir ! j'ai envie. Depuis trop longtemps. Toi et personne d'autre. On va tous crever, de toute manière, tous, tu entends ? Il n'y a plus d'États-Unis, plus de Popofs, plus de Chinetoques, plus de connards d'Européens. Lessivés, ratiboisés, volatilisés, radioactivés ! Alors tu me baisses comme j'ai envie, que je connaisse au moins ça avec un vrai gars avant la fin !

Il entendit, se garda bien de commenter, ferma les yeux un instant, pour chasser les images déprimantes qui allaient lui couper ses effets et s'empressa de se servir de la vaseline enduisant le vibromasseur pour tenter un essai. Il fut prudent, pénétra un peu, juste ce qu'il fallait pour qu'elle se mette à crier comme si on allait l'égorger, avant de jouir furieusement.

Il fit preuve de sa délicatesse habituelle en refusant de pousser son avantage. Bien au contraire, il se retira sans hâte, se lava avec soin et revint terminer plus classiquement, si l'on peut dire, de la manière préférée de Martha, entre les seins lourds amoureusement pressés autour de la verge énorme.

Il l'abandonna ainsi, heureuse, barbouillée de semence et regagna sa chambre. Il lui fallait réfléchir, seul entre ses quatre murs, tandis que Martha allait roupiller, ravie d'avoir enfin mal aux fesses. Il s'en foutait comme d'une guigne. Non... comme d'une merde ! précisa-t-il désespérément à son subconscient qui protestait. Elle venait de lui confirmer une vérité que personne ne voulait ou n'osait admettre. Une vérité qui signifiait que Mama Noble, Sissie, Ivie, Daisie, Susie, les quatre petites sœurs et leur maman n'auraient plus jamais envie de rire en le voyant arriver, lui, avec son grand rire accroché au visage comme son insigne sur sa poitrine.

Il avait manqué d'à-propos... laissé passer l'occasion. Il n'avait pas osé demander... pour cette étrange affaire de Mac Murdo. Le bruit remontait à un certain temps, après... voyons voir... une vingtaine de jours ou plus après l'accident tragique du Mac Donnell 113. Larry, le copain de la salle d'écoute, un pote, avait fait une vague allusion à quelque chose de très grave. Malheureusement, par la suite, il n'avait plus rien voulu dire, affichant un visage sinistre. Larry était un dur, lui. Un ancien des Marines. Il ne connaissait plus personne quand il devait appliquer le règlement.

Il était probable que les histoires qui couraient sous le manteau avaient un fond de vérité. On avait parlé de strato-cargos décollant en plein hivernage et apparus sur les écrans de New Byrd. Personne n'avait confirmé cette rumeur, mais il est bien connu qu'il y a rarement de la fumée sans feu.

Frank se releva, s'habilla et retourna auprès de Martha. Elle dormait plus qu'à moitié, enduite de sperme et avant de la réveiller de la seule manière efficace qu'elle sut apprécier, il l'essuya délicatement. Elle haleta au premier choc, surprise mais ravie qu'il ait ce brusque regain de désir, puis elle commença à geindre, à gargouiller, à roucouler, tressautant à chaque impact. Il n'y alla pas avec le dos de la cuiller, pour le coup. Il lui offrit le grand jeu, simulant la passion dévorante pour les formes moelleuses sur lesquelles il s'agitait à un rythme forcené de samba. Finalement, tandis qu'il devenait réellement digne de sa réputation, ayant l'impression de planter un pieu brûlant dans la chair moite, il lui souffla dans le cou :

— C'est bon ?

— Oui, encore, plus fort !

— Tiens... prends ça !... et ça encore... et merde pour ces cons de Mac Murdo qui se sont taillés, pas vrai ?

— T'as raison... Oh ! tu me fais jouir ! Je vais gueuler !...

— Mac Murdo ! Et han ! Mac Murdo et han !

— Tu me brûles ! Des cons et des fumiers ! Taillés avec les stratos ! Tu es mon strato ! Tu me fais voler ! Jamais été si haut ! Je te dis que ça vient ! Oui ! cria-t-elle en enfouissant son visage dans l'oreiller maculé de toutes les couleurs de son fard.

Des plumes volèrent longuement, tandis qu'il la forçait, durant l'orgasme, remplaçant le vibromasseur par des doigts particulièrement actifs. Il profita de l'instant de faiblesse qui suit immédiatement les plaintes pour demander encore :

— Dis... tu crois vraiment que c'est foutu pour tout le monde ?

— Écoute, Frankie, soupira-t-elle, en sueur, s'étalant sur le dos pour reprendre son souffle, tu ne devrais pas le savoir. Mais je t'aime bien et tu sais tenir ta langue. Souviens-toi que si tu causes, tu seras fusillé et moi aussi. Oui, c'est foutu. Pas seulement aux États-Unis. Partout. Il n'y a plus de communication avec le quartier général. À se demander s'il existe encore. Ici nous sommes en survie. Des oubliés ou tout comme. On peut toujours espérer, bien sûr. On ira voir quand ce sera terminé s'il reste quelque chose debout. En attendant, si tu veux me croire, pour ne pas avoir d'emmerdes et surtout pour profiter de notre santé, il faut être peignards, fermer notre gueule et baiser, encore baiser. Il ne reste rien d'autre à faire. Il suffit d'une fusée bien placée pour nous faire oublier notre envie. Alors, tu comprends, je préfère

user de cette belle verge qui ne demande qu'à grossir. Regarde.

— Tu as raison. Mais c'est quand même con ! Je n'aurais pas cru que ceux d'en face nous mettraient la piquette.

— Il n'y a ni face ni côté. Il faut fermer son esprit et ne penser qu'à jouir. Le Cogne rêve d'en découdre et enrage parce que personne ne bouge dans les trous à merde des Popofs. Ils ont certainement appris, comme nous. Mais avec leur discipline et leur connerie, cela ne doit pas être drôle. Les Mac Murdo sont partis, mais tu vois, Frankie, je ne crois pas que j'aurais mis les bouts de cette manière, sans savoir où aller. D'après ce que j'en sais, cela ne doit pas leur avoir réussi. Alors, tu comprends, en tenant entre mes mains ce membre merveilleux que je vais te préparer, mon chat, je n'ai qu'une envie... que tu me reprennes. Je brûle de partout. C'est comme ça que je voudrais finir, avec toi bien planté en moi.

— À la tienne ! fit-il avec un petit rire. Je ne tiens pas à avoir les couilles gelées.

— Alors tu fermes ta gueule. Tu as oublié ce que je t'ai dit. Donne... exigea-t-elle en ouvrant la bouche.

Il laissa les lèvres courir, le faire frissonner, l'ériger jusqu'au moment où il devina qu'elle allait vouloir l'amener jusqu'au bout de la caresse. Il reprit la direction des opérations. Elle n'eut pas le temps de protester. Retournée, relevée, campée, elle fut remplie divinement, découvrant alternativement la douleur et la détente jusqu'à ce qu'il l'achève avec une sorte de joie sourde, ou désespérée, ouvrant complètement ce qu'il avait préparé la fois précédente. Un reste de prudence et d'affection l'empêcha de donner le coup de reins définitif, mais il ne retint pas le flot qui jaillit quand elle mugit dans son oreiller.

La résolution de Frank Allan Noble data de ce jour. Rien ne le retenait à New Byrd. Pas même les miches de Martha. Il allait se rendre à l'endroit où les nouvelles devaient arriver librement. Des gars s'y regroupaient. Avec eux il embarquerait sur un des stratos et remonterait voir sur place ce qui pouvait être tenté pour limiter la catastrophe. Quand on a une mère et quatre petites sœurs, on ne les oublie pas dans la chaudière atomique.

Le moment fut bien choisi. Les gars et les filles écoutaient le discours de Bill le Cogne quand le Bobcat piloté par Frank s'effaça dans le lointain sans que l'alerte soit donnée. Le déserteur n'alluma le phare infrarouge que deux heures après le départ et ne mit pleins phares qu'à une centaine de kilomètres de la base.

Le diesel ronflait comme un animal familier. Les projecteurs balayaient la surface glacée à une distance énorme et les chenilles vibraient à peine. Frank régla le radio compas sur la balise de Mac

Murdo. On l'entendait sacrament bien ! L'aiguille se fixa sur elle, avec des battements à chaque changement de direction.

Il fallait avoir l'espoir accroché au ventre. 1450 kilomètres à parcourir, seul, en pleine nuit. Tout reposait sur le tracteur et la veille aux instruments. Au moins 70 heures de roulement. Les Bobcat, bien menés, tenaient le coup, même avec deux remorques aux fesses. Il n'en avait pris qu'une, estimant que c'était suffisant. Il fallait s'appliquer et souhaiter que le blizzard effacerait les traces des chenilles et interdirait toute recherche aérienne.

Pour le moment, il soufflait à cinquante nœuds. Pas grand-chose, mais suffisamment pour interdire la sortie des hélicos. Pas de craintes à avoir durant les premiers jours. Les difficultés commenceraient dans la dernière partie du parcours. Les abords de Mac Murdo sont réputés difficiles. Heureusement, il y avait un repère qui valait la balise, le volcan, l'Érèbe, fils de Chaos et frère de la Mort ! Un nom à foutre le cafard ! Quel est le con qui a raconté ça ? Fallait pas rêvasser. Par moins cinquante degrés, pas à craindre de découvrir l'eau liquide, mais gare aux mouvements du glacier. Des failles s'ouvrent, des collines se dressent.

Il vérifia le fonctionnement du radar crevasse tâtant la surface à une centaine de mètres devant l'engin.

Mac Murdo ! Premier objectif. Ensuite remonter vers Mama Noble et les petites sœurs. Après tout, le cataclysme atomique pouvait avoir épargné Bluefield, un si petit patelin ! Pas même mille habitants. Évidemment... les grandes cités n'étaient pas tellement loin et il pouvait y avoir des retombées. Une question de vent... comme ici...

Il ricana. Bill le Cogne allait flanquer aux arrêts de rigueur la moitié des officiers de la base, pour sûr. Chacun portait une responsabilité en cherchant un peu. Celui-ci pour avoir toléré que Frank traverse son couloir, celui-là pour avoir admis la présence du sous-lieutenant près du garage en dehors des heures de service. Le troisième pour n'avoir pas contrôlé les fermetures et ainsi de suite. Mais pas question de s'emmerder pour eux. Tant pis pour les épinglés. Ils n'avaient pas de petites sœurs ni de Mama Noble, eux. Et s'ils en avaient, qu'ils fassent donc comme lui !

Il tint dix heures aux commandes. La chance fut avec lui. Le vent tint à cinquante nœuds. Pas question de suivre sa trace. Il arrêta le Bobcat contre une colline de glace, à l'abri du vent et régla la vitesse de rotation du diesel. Il faisait bon dans l'engin blindé, recouvert intérieurement de plastique isotherme et dont les réservoirs plats, chauffés par les gaz d'échappement permettaient de lutter contre le froid effrayant. Puis il relança la machine à l'extrême ralenti, prévu par ses constructeurs, destiné à éviter que la glace ne bloque les

chenilles. Le couineur du radar l'éveillerait si un obstacle se présentait.

Il s'endormit sans peine. Il rêva de bien des choses et de bien des gens. De Bill le Cogne chevauchant Martha pour venir le rejoindre. D'une énorme bombe qui ne pouvait qu'être atomique s'arrêtant à quelques centimètres du toit le plus élevé de Bluefield et repartant vers l'envoyeur... entre autres.

CHAPITRE VII

Adam Scott s'immobilisa devant le pupitre radio calé sur la fréquence internationale. La lampe témoin signalait un enregistrement. Seule manifestation de l'émotion qui le frappait de plein fouet, un plissement de ses paupières accentua l'ombre des pattes-d'oie sur un visage plus que jamais taillé dans du bois sombre.

Ceux d'en face, les Autres, réagissaient. Pour proposer une partie ou demander un renseignement ?

« Pas d'illusions, Tatanka. Leur armée est autrement encadrée et disciplinée que la nôtre. Elle tient le coup. Ils se foutent du dieu des Mormons et des Quakers mais croient dur comme fer à leur bon droit. Je ne sais pas s'ils ont un idéal politique, mais une Patrie, pour ça oui ! Alors... peur d'écouter ? »

Il changea la bobine d'enregistrement avant de s'installer sur le siège confortable de l'opérateur. D'un doigt nerveux, il lança le magnétophone. Après les sifflements et crachotements d'une onde porteuse puissante, la voix nette, parlant un américain scolaire hésitant, sortit du haut-parleur.

— Ici station soviétique Irina, sur écoute permanente. Appel de Mac Murdo reçu. Prenez contact sur fréquence internationale.

Il hocha lentement la tête. Pas de vacation ni de groupe horaire ? Ils restaient sur écoute permanente et devaient avoir capté les messages de Bingle et ceux des autres stations. De quoi occuper leurs états-majors somnolents et rendre plus enragé le Cogne de New Byrd.

Il exécuta les gestes indispensables avant de se pencher sur le micro pour appeler :

— Mac Murdo, j'appelle Irina, répondez.

La réponse ne vint pas immédiatement et Adam redouta le brusque désappointement qui suivrait un silence définitif ou même prolongé.

— Irina. Nous vous recevons correct. J'écoute.

— Salut. Avez-vous reçu notre précédent message ?

— Salut. Reçu votre message dont les termes ne correspondent pas à la réalité. À vous...

— Peut-être existe-t-il deux réalités, la vôtre et la nôtre. Vous n'ignorez pas que nous sommes tous coupés de nos états-majors et du monde. La base où je me trouve est évacuée. J'en suis en quelque sorte le gardien unique.

— Vous êtes réellement seul ?

— Absolument.

— Quelle est votre fonction ? Gardien vraiment ?

— Si vous voulez. Plus simplement un homme comme vous, sans nouvelles du monde et qui cherche à comprendre pourquoi il est abandonné à l'intérieur du Cercle Polaire.

— Les forces impérialistes étant dans une situation désespérée, il est normal que leurs stations éloignées soient oubliées.

— Peut-être, mais je crains que vous ne possédiez pas une vue réaliste de la situation. Les moyens d'écoute de Mac Murdo permettent d'entendre mourir la Terre... Je suis persuadé que vos postes d'écoute parviennent aux mêmes constatations. Mais après tout, peu importe. Je vais vous sembler bizarre, mais je voudrais en savoir un peu plus sur l'adversaire que j'ai été censé combattre. Qu'avons-nous de différent, vous et moi ? Le savez-vous ?

— Nous ne désirons pas vous ressembler et nous estimons que les informations que vous avez fournies sont tendancieuses et provocatrices.

— Désolé, mais elles sont exactes.

— La guerre n'est pas terminée.

— Si vous en êtes certains, c'est horrible. Quant à moi, je suis persuadé que c'est fini, ou presque. Il n'y a ni vainqueur ni vaincu. Des morts innombrables et quelques survivants. Dites-moi, avez-vous idée de ce qu'on peut ressentir quand on se retrouve seul dans une base prévue pour quelques milliers d'hommes et de femmes ?

— Nous ignorons ces troubles du comportement. La guerre se poursuit. L'Union vaincra.

— Je crains qu'elle ne soit morte, croyez que j'en suis désolé pour vous.

— Non, vous mentez.

— Je le voudrais. Cherchez un seul émetteur en service, si vous en avez les moyens.

Le sifflement de l'onde porteuse disparut et Adam Scott demeura longtemps devant le poste muet, sachant qu'il ne devait pas, qu'il ne fallait pas qu'il rappelle. Les autres, là-bas, devaient commenter, discuter, gueuler, chercher peut-être à écouter le monde, si leur terrible soumission à un idéal ne les rendait pas imperméables à la logique et à la raison.

Repasant l'entretien, il conclut qu'il serait difficile de dialoguer. Les antagonismes apparaissaient à chaque détour de phrase. La plupart, purement inconscients. Et là-bas, dans leur station, ils formaient un bloc uni autour ou avec le commissaire du peuple... si cette fonction

existait encore.

Un seul point positif. Ils avaient répondu.

Il se coucha après avoir dîné sans appétit. Heureusement, la base n'était pas entièrement silencieuse. Elle bruissait... Ses machines survivaient. Il s'endormit après avoir envisagé, pêle-mêle, quantité de solutions à sa situation. Leen l'adjura de maintenir le contact pris sur un coup de tête. Il ne put obtenir d'elle des nouvelles de frère Floyd et n'insista pas quand il se rendit compte que la serviette qu'elle tenait autour de son ventre devenait transparente. Ce ne fut pas érotique, car derrière la serviette évanescence il ne découvrit que le puits sombre de la nuit.

Les Soviétiques rappelèrent dans la journée du lendemain. Juste après qu'il eut consommé un déjeuner rapide. Le même homme au micro. Ils ne devaient pas être des masses à parler couramment l'américain.

— Notre commandement est désireux de vous poser quelques questions. Êtes-vous disposé à répondre ?

— Cela dépendra des questions.

— Qui êtes-vous et pourquoi cherchez-vous à nous persuader qu'il s'est déroulé des événements cataclysmiques ?

— Je suis un spécialiste électronique. Je vous suppose officier interprète car vous parlez très bien notre langue.

— Je suis physicien.

Adam se détendit imperceptiblement. Enfin une information importante dans le contexte qui l'intéressait.

— Merveilleuse ouverture sur l'Univers, surtout en Antarctide. Vous avez dû faire de très importantes observations.

— Permettez que nous revenions à vous. Pourquoi êtes-vous seul ?

— J'ai été oublié par les autres quand ils sont partis.

— Peu satisfaisant comme explication.

— Je n'en ai pas d'autre.

— La base a été évacuée sur ordre supérieur ?

— Non. Elle s'est évacuée d'elle-même quand il a été clair que plus personne ne pourrait jamais lui donner un tel ordre.

— Désertion !

— Appelez cela comme vous voulez. Ce mot n'a plus de sens... Je préférerais instinct de survie. Ils ont voulu revoir leurs familles et ont découvert probablement l'enfer.

— Vous êtes certain de n'être pas resté volontairement ?

— Il y a un peu de cela.

— Ah !...

— Je m'appelle Adam... Adam Scott.

— Je m'appelle Yvan.

— Eh bien, Yvan, je serais désolé que vous puissiez croire que je parle pour tromper ou trahir. Je ne veux que comprendre et me faire comprendre. Nos moyens d'écoute, à Mac Murdo, nous prouvent que plus rien d'organisé n'existe, ni chez vous, ni chez nous, ni ailleurs. Et plutôt que de me faire sauter la cervelle comme le font en général les foies jaunes, je crois plus raisonnable de réunir les survivants, ne serait-ce que par l'esprit. En attendant mieux.

— Foies jaunes, qu'est-ce que c'est ?

— Excusez cette expression, elle signifie les lâches.

— Je comprends. Idéaliste. Eh bien, la situation n'est pas telle que vous la souhaitez. Nos dirigeants sont à leurs postes. Leurs ordres nous parviennent. Nos reconnaissances stratégiques ont été lancées régulièrement. La victoire ne saurait nous échapper.

— Oui, Yvan. Si vous voulez. Souvenez-vous cependant de ceci. Mac Murdo a des instruments de détection et d'écoute d'une telle sensibilité que pas un seul message ne peut leur échapper... les vôtres comme ceux du reste du monde. Et nous savons d'ailleurs que vos stations de Mirny, Vostok, Oazis ou Sovietskaïa disposent de moyens équivalents. Je peux, si vous le désirez, vous faire écouter quelques enregistrements édifiants sur la fin des plus grandes cités du monde...

— Nous ne voulons pas de ces provocations.

— Vous avez raison. Votre moral en souffrirait.

— Notre moral est excellent. Nous vaincrons les tenants de l'impérialisme où qu'ils se trouvent.

— Je souhaite que vous conserviez ce moral de vainqueurs, surtout quand vous aurez admis qu'il ne reste à défendre que la survie de la poignée d'hommes et de femmes abandonnés ici et là.

— La défense de l'Union passe avant les sentiments. Irina me l'affirme et je l'approuve. L'individu n'existe que pour se fondre dans la masse qu'il renforce, simple cellule d'un organisme qui survivra à la mort de celle-ci.

— Oui, Yvan et en vertu de cet idéal que je respecte, chaque mort s'est dit, au moment du passage, pour ceux qui ont pu prévoir le moment, qu'importe si je meurs puisque l'Union, l'Amérique, la Chine, la Louisiane ou le Nebraska survivront ! Je suis d'accord avec vous. Formant la masse, les peuples ont marché comme un seul corps. Ce qui fait que leurs pays n'existent plus puisqu'ils sont tous morts !

— Idéologie cynique et réactionnaire !

— Oh non ! Je regrette de ne pouvoir vous le prouver... Je suis un Américain dont les ancêtres vivaient sur le territoire des États-Unis

bien avant la dernière glaciation. Ils sont venus d'Asie en un temps où la mer ne séparait pas celle-ci du continent américain. En quelques milliers d'années ils ont atteint la Terre de Feu. Au long de cet immense parcours, ils ont semé des foyers devenus des tribus. Durant des millénaires ils ont vécu en accord avec la vision qu'ils avaient de la nature. Puis les Blancs sont venus d'Europe, pour piller un monde peuplé de sauvages, d'animaux à forme humaine. Les Blancs ont massacré les sauvages, volé leurs territoires, détruit leurs troupeaux, élevé des barrages contre toute tentative de récupération ultérieure. Ils ont parqué quelques survivants dans des Réserves en espérant qu'ils crèveraient des maladies et vices qu'ils leur avaient communiqués. Je suis né dans une de ces Réserves.

— Indien ?

— Cheyenne, oui. Cette tribu dont il fut dit et écrit que les seuls bons devaient être morts pour être réellement appréciés !

— Je me souviens. J'ai appris. Et ne serait-ce pas la raison pour laquelle vous êtes seul, maintenant ?

— C'est une des raisons. La principale fut que j'ai exécuté un criminel. Je devais être fusillé. Je fus sauvé par une femme. Durant ce temps les autres sont partis.

— Tiens... vous êtes donc deux... avec la femme !

— Non, Yvan, elle est morte.

— Je ne voulais pas être indiscret ! protesta la voix avec véhémence.

— Vous ne l'êtes pas. De quelle République êtes-vous ?

— Russie. Verkhoïansk.

— Un des endroits les plus froids de la Sibérie Orientale. Au-delà du cercle polaire arctique. Vous n'êtes pas dépaycé à Irina.

— Je... non... vous avez raison. Je suis un descendant de Iakoutes.

— Ce qui revient à constater que vos ancêtres et les miens appartenrent peut-être à la même ethnie, Yvan.

— Vous avez des idées étranges, Adam. Mais, dites-moi, qu'étiez-vous dans votre armée ?

— Un capitaine par la volonté d'un ordinateur. Je n'appartiens pas à l'armée de métier. Je serais très heureux de vous rencontrer, Yvan, en homme, en frère. C'est ainsi que nous aimons percevoir les autres, nous, les Cheyennes, quelquefois en ennemis, plus souvent en frères.

— Les Indiens firent la guerre, non ?

— Ils défendirent leurs familles, leur territoire, leurs villages, leurs croyances...

— Comme nous défendons l'Union.

— J'en suis persuadé. Mais nous n'en sortirons pas avec ce genre de

remarques périmées. Je ne veux pas savoir qui a commencé. Ni même pourquoi. Seulement comment sauver le peu qui reste.

— Nous raisonnons différemment.

— Yvan, je vous en conjure. Faites comprendre à vos camarades... Dehors, la température est de 53 degrés sous zéro. Le vent souffle en ce moment à 120 nœuds. Je suis seul. Vous êtes un inconnu sympathique appartenant à une tribu voisine. Essayez de découvrir la vérité. Quand vous y serez parvenus, nous unirons nos efforts pour nous en tirer, ensemble.

— Nous étudierons vos conversations enregistrées.

— Je suis persuadé que votre amie Irina comprendra.

— Qui vous a parlé d'Irina ? s'exclama la voix, à la limite de l'aboïement.

— Vous-même. Peut-être désirez-vous réentendre votre phrase... ? D'ailleurs, c'est également le nom de votre station... Mais... Oh dieux ! Excusez-moi, Yvan, il faut que j'interrompe notre entretien.

— Danger ?

— Je ne sais pas encore. Merci de votre compréhension.

— Vous appellerez ? insista la voix, nettement troublée.

— Si je peux, certainement. Je laisse le poste sur écoute permanente. N'hésitez pas à transmettre.

Adam Scott se leva et courut à la console située sur la rangée précédente, presque à l'extrémité de la salle. Une lampe rouge puisait sans interruption en même temps que couinait le haut-parleur. Il effleura quelques interrupteurs, posa la main sur le potentiomètre et se pencha sur le micro pour appeler.

— Ici Mac Murdo, j'écoute.

— Enfin ! Mac Murdo ! Il y a du monde ! s'exclama une voix à l'accent très prononcé des faubourgs de New York. Oh gars ! Du monde ! Je suis le lieutenant Frank Allan Noble et j'arrive de New Byrd.

— Où êtes-vous ? demanda Adam, contracté, face au danger qui se découvrait subitement.

— Dans le blizzard, à une vingtaine de miles. J'ai le volcan au 115 du compas mais je ne veux plus avancer sans avoir l'autorisation.

— De qui ?

— Mais... de Mac Murdo !

— Combien êtes-vous ?

— Un Bobcat et sa remorque.

— À bord ?

— Je suis seul ! Tout seul ! Une liaison terrible ! Est-ce exact, pour

les stratos ?

— Oui, lieutenant, c'est exact.

— O.K. ! Merci... C'est exact ! Quand part le prochain ?

— Nous en parlerons. La balise fonctionne. Disposez-vous de la carte de l'approche ?

— Je la suis depuis mon arrivée sur la banquise. J'ai suivi la côte au plus près.

— Nous allons baliser. Allumez phares et projecteurs.

— C'est autorisé ?

— Oui, oui, c'est autorisé. Vous arrêterez devant le hangar C comme Coca. Vous franchirez la porte extérieure avec le Bobcat et attendrez dans le sas. Vous n'ouvrirez le tracteur qu'une fois dans le hangar. Un dernier détail, lieutenant, vous serez sous le feu des armes de défense. Je souhaite que vous ayez compris que nous ne nous laisserons pas surprendre.

— Pas de danger, Mac Murdo. Je veux bien sortir à poil, tout nu, peu importe. J'ai foutu le camp, déserté, quitté Bill le Cogne, reçu votre message, comprenez-vous ?

— Bien compris. Je mets en route la balise terre. Gardez-la dans l'axe. La balise air devra se trouver toujours sur votre gauche.

— O.K. ! Je suis sur la fréquence... je la tiens ! Mac Murdo Air 12 degrés à gauche.

— Dans ce cas, en allant rigoureusement droit, vous devez apercevoir les premiers flashes d'ici une quinzaine de miles.

Adam se gratta machinalement le crâne puis quitta la salle d'écoute pour le hangar des Bobcat où il s'équipa puis s'arma d'un fusil automatique M 78. Il fit jouer la culasse de l'arme, pensa fortement à la tribu, aux Monts Bitterroots, à Leen, à Floyd. L'heure de la vérité approchait. Une de plus. Leen eût exigé une arme et se fût battue, elle qui avait peur du Colt .45... Elle se fût battue comme une squaw pour défendre sa liberté.

Mais il était seul avec ses souvenirs et... après tout, que pouvaient lui reprocher ceux qui arrivaient ? Les émissions radio... la balise... Bon. Il agirait selon ses réflexes, au dernier moment. Il garda le M 78 dans la saignée du bras.

Deux heures plus tard, dans la cafétéria, le capitaine Adam Scott, les yeux mi-clos, regardait le sous-lieutenant Frank Allan Noble dévorer le repas rapidement réchauffé à partir de quelques boîtes de rations. Un visage gris de fatigue, les traits tirés, les yeux rougis par un début d'ophtalmie, pas du tout antipathique. Un gosse. Une de ces ombres souples et furtives qui effrayaient les femmes blanches dans les couloirs du métro, à New York, quand la ville existait encore.

Le jeune Noir repoussa son assiette vide, but le contenu de son bol de thé tiède, reposa le récipient, prit sa tête entre ses mains et sanglota bruyamment.

— Eh là ! Frank ! Du calme ! fit la voix sévère du capitaine Scott.

— Pouvez pas comprendre ! hacha le sous-lieutenant sans relever le front, les poings crispés aux tempes. Venu... pour partir... les stratos... message... essayer de sauver... une mère... des sœurs... quatre... toutes petites... seules. New Byrd... le Cogne... de la merde ! Assez ! L'Amérique... le monde... foutus, je le sais !

— Calmez-vous, mon garçon. Je vous comprends. Mais ici, pour le moment, nous sommes vivants et ce n'est pas en pleurnichant que vous aiderez votre famille. Vous allez dormir au moins dix heures, au besoin avec un somnifère. Ensuite nous aviserons. Vous avez franchi plus de 850 miles à travers la calotte glaciaire, en plein hivernage. Un raid à donner le frisson aux anciens du pôle ! Cela prouve la qualité des Bobcat mais aussi votre endurance et votre chance. Pensez donc un peu à celle-ci. Allez vous reposer. Vous avez une tête à faire peur.

Le sous-lieutenant s'effondra tout habillé sur le lit de sa chambre et Adam fut convaincu qu'il dormait avant d'avoir touché l'oreiller. Lui-même eût volontiers regagné sa chambre pour réfléchir à ce bouleversement, mais il avait un rendez-vous à ne pas manquer. Là-bas, il ne savait où, un groupe d'hommes attendaient de ses nouvelles. Sans en être absolument certain, il estima devoir vérifier son intuition et obtint son habituel correspondant après deux appels, preuve que l'autre ne devait pas être loin des appareils.

— Heureux de vous entendre de nouveau, fit la voix un peu lasse.

— Nous sommes désormais deux à Mac Murdo. Un jeune officier vient de rejoindre après avoir traversé, seul dans un tracteur, plusieurs centaines de miles de glace. Qu'en pensez-vous ?

— J'ai du mal à le croire avec le vent qui ne cesse de souffler.

— Vous allez facilement comprendre, Yvan. Le lieutenant a une mère et quatre petites sœurs tout près d'une cité qui s'appelait New York avant d'avoir été rayée de la carte du monde.

— Sa désertion ne ressuscitera pas sa famille.

— Il ignore, ou fait comme s'il ignorait qu'elle a dû subir le sort commun.

— Désertion. Le reste n'est que prétexte.

— Souvenez-vous, je vous ai parlé de survie... Il espérait remonter avec le groupe qui a évacué.

— Comportement indigne... surtout d'un officier.

— Vous ne l'acceptez donc pas ?

— Non, Irina... me disait qu'il fallait avoir confiance dans les

ressources de notre peuple. Ce qui manque à... aux Américains.

— Votre amie a raison et je suis pourtant persuadé qu'en tant que femme elle place dans le bon ordre la famille, les amis, le pays des ancêtres.

— L'Union au-dessus de tout.

— Même du père et de la mère ? De l'enfant ou de la femme ? De... celle que vous aimez, sans doute ?

— Je... je ne suis pas fait pour ce genre de conversation. Rappelons-nous demain. Même heure ?

— Entendu. Présentez mes compliments à Irina.

Il n'y eut pas de commentaire, mais Adam fut persuadé que l'autre demeurait sur écoute. Il brancha sur enregistrement automatique et quitta la salle.

CHAPITRE VIII

Gregori lève ses yeux bleu pâle vers le plafond terne, bâille, s'étire et saisit la bouteille posée dans sa niche de métal. Il en soulève le bouchon d'une pression du pouce et avale une bonne gorgée à la régälade. Toujours ça que ces cons d'Américains n'auront pas. Le liquide lui chauffe la gorge, puis un point imprécis au creux de l'estomac. Il cille un peu, essuie ses yeux d'un revers de main puis effile consciencieusement sa barbiche poivre et sel avant de reprendre son demi-sommeil, doigts croisés sur l'épigastre.

L'avantage de la veille aux instruments et à la radio réside dans cette merveilleuse situation, entre le sommeil et l'éveil, qui permet de cogiter et de philosopher, sans craindre juges ni contradicteurs. Sans oublier, pour relancer le débat entre réalité et faux-semblant, l'excellent stimulant liquide planqué dans la bouteille sans étiquette.

Boule de neige... Bonhomme de neige... Tête du bonhomme de neige. Le cerveau de Gregori Mitchourine, chef du contrôle de Vostok, reprend le fil après avoir cherché un moment dans la foutue pelote des idées en vrac.

On se demande bien pourquoi les géographes et les voyageurs en quête d'images fortes ont baptisé Toit du Monde des sites comme ceux de l'Himalaya ou du Tibet ? Quelle erreur ! Le Toit du Monde est ici, calotte immaculée posée sur le crâne ridé du géon comme elle apparaît, collée sur la boule ascétique du pasteur de tous les chrétiens. À une échelle différente, évidemment.

Dans cette calotte, à trente mètres sous la surface, la cité vit encore d'une vie ralentie. Pas tout à fait une agonie. À l'extérieur, sous les dômes qui les abritent du vent terrible s'abattant du pôle de l'inaccessibilité(16), les antennes courtes, réchauffées par l'air puisé à très haute température, poursuivent leur longue veille, leur quête ou leur attente, suivant la mission dévolue à chacune d'elles.

Autour et au-dessus le vent hurle, déboulant du vortex polaire(17), poussant les infimes particules de glace à une vitesse folle, qui aura doublé quand elles parviendront à la côte, quelque part vers le nord.

À peu près vers le nord. Parce que la base n'est pas située au pôle géographique. Ces salauds d'Américains, préparant soigneusement leur guerre pourrie, se sont enfouis sur l'axe terrestre avec leur ligne de radômes tout autour. Mais à un millier de kilomètres on peut encore soutenir, sans trop charrier, qu'on n'est pas loin du lieu où, de

quelque côté que l'on tourne la tête, on regarde le nord.

Au début, et même pas mal de temps avant le vrai commencement, il y eut ici cinquante équipages avec leur soutien logistique strictement calculé, pas loin de deux mille garçons et filles, discrètement amenés depuis la mère patrie.

Les équipages sont partis un à un, exécutant les ordres, reçus dans un code si compliqué que seul l'ordinateur parvient à les décrypter. Leurs Volodia se sont élevés et ont disparu des écrans radars pour ne jamais revenir. Ils ont quitté l'Antarctide pour effectuer trois quarts de tour du globe terrestre par la route méridienne, changeant constamment de vitesse, d'altitude et de cap, suivant la volonté de l'équipage.

Pour aller voir ce qui se passe en territoire adverse.

En admettant qu'il puisse s'y passer encore quelque chose...

Sur le grand tableau occupant le fond de la salle de contrôle, devant le regard à demi éteint de Gregori Mitchourine, les deux Amériques, reliées par la troisième, offrent une floraison de points lumineux. Verts, jaunes, rouges.

Verts : objectifs potentiels. Jaunes... à observer. Rouges... hors de combat. Détruits, écrasés, pulvérisés, volatilisés, effacés de la surface de la Terre. Cent mégatonnes à la verticale du lieu ou les mêmes à quelques dizaines de mètres de profondeur, donnent d'intéressants résultats militaires. Dans le premier cas, les Volodia doivent photographier une tache ronde, d'abord noire, puis blanchissant avec le temps. Dans le second, les photos montrent un grand, un beau, un véritable trou de la vérole atomique, dans lequel la matière est stérilisée pour un bout de temps.

Il faut se souvenir, quand même !

L'escadre de reconnaissance semi-balistique n'est pas venue comme cela au hasard ! Il a fallu déployer des efforts gigantesques. Les foreuses rotatives, les tuyères perforatrices alimentées par les turbines atomiques ont creusé et modelé la glace durant dix ans, menées par des légions de travailleurs qui en auraient remontré à Stakhanov lui-même. Ne parlons pas des morts. Le blanc des linceuls est partout à la surface.

Les monteurs ont œuvré cinq années supplémentaires, insoupçonnés de l'extérieur, travaillant sans savoir où ils se trouvaient et repartant en ignorant la raison de leur ouvrage forcené, pour ceux que le froid, l'humidité des tunnels glacés ou les accidents n'ont pas tués.

Puis les servants sont arrivés. Spécialistes et équipages. Transportés comme les manœuvres dans ces énormes ékranoplans qui frôlent la mer durant leur fantastique voyage sans escale, échappant à toute détection.

Quarante-neuf équipages sont partis. Ils ont disparu. Hors de la vue des équipements de poursuite et de surveillance. Ouais ! Les optimistes soutiennent qu'ils ont rempli leur mission. Autant les croire. Seulement, faut pas jouer au con avec le petit père Griechka... mais non ! Avant la conflagration, les postes de l'Union ont soutenu que des résultats décisifs seraient acquis en quelques dizaines d'heures, au plus.

Les heures ont passé, par dizaines, par centaines. Les jours se sont écoulés sans que les points de lumière rouge contrebalancent les verts. À se demander sur quoi sont dégringolées ces mégatonnes qui ont soufflé la vie du monde.

« Chère bien-aimée vodka ! Sans toi, que deviendrait le pauvre Griechka ? L'emmerdement, c'est que tu ne donnes jamais une réponse évidente aux questions les plus importantes.

« Exemple : pourquoi les Volodia n'ont-ils jamais été remplacés ? Pourquoi la noria des écranoplans s'est-elle subitement interrompue après le départ de la presque totalité du soutien logistique ? À l'époque, il était question d'une nouvelle vague de spécialistes avec des engins encore plus perfectionnés, dans les jours à venir.

« Et celle-ci : pourquoi plus aucune nouvelle du commandement ni de l'Union ? Que sont devenus les parents, les amis, les petites nanas, les bons copains ? Il ne faut pas s'en faire, ricanent les rares fanatiques du tout va bien. Voire !

« Les adversaires ne se sont pas laissés aplatir sans riposter. Ils possèdent des mégatonnes en surnombre et leur technique vaut bien celle de l'Union. Ils sont allés sur la Lune et sur Mars, tandis que nos Venusik sondaient le vagin de la planète de l'amour. Le whisky vaut à peu près la vodka. »

Pour se faire pardonner le caractère blasphématoire de cette proclamation, Gregori tapote affectueusement la bouteille, la débouche et boit une gorgée. En toute honnêteté, il préfère la vodka au whisky.

Terrible quand même de ne pas savoir ce que sont devenus ces amis partis avec les Volodia ! Pas un mot, dans les rares communiqués suivant les premiers envols. Pas une allusion. Mais peu à peu des illusions perdues. Il n'y a pas plus de relève que de caviar dans les blinis. Et ça fout un choc de penser que les copains sont peut-être perdus entre la Terre et les étoiles, à jamais oubliés. Ou bien qu'ils ont été convertis en lumière, en chaleur, en particules.

De la merde, Griechka ! Si seulement ce putain de bordel de tableau pouvait indiquer quelque chose de nouveau ! Mais non, rien.

Du temps du général Paprine, il n'eût pas été question d'apporter une seule goutte d'alcool à un poste de service. Au gnouf pour dix

jours, quel que soit le grade ou la fonction. À se geler le cul et le reste. Avec le colonel Shimievski, il eut été imprudent de tenter l'expérience. Il buvait sec mais n'eût pas apprécié. Avec Igor Ostrovski, quelques gars avaient commencé à apporter leurs flacons de remontant et maintenant que tous, Paprine, Shimievski, Ostrovski avaient disparu sans espoir de retour, avec la majorité de la garnison, on pouvait y aller.

Gregori lève sa bouteille vers le plafond pour trinquer.

« À l'Union !

« Mais oui, mais oui. C'est pour l'Union qu'on se les congèle, comme les pauvres couillons effacés des registres de la base et que la glace conservera bien au frais. C'est pour elle qu'on est resté, volontaire, quand les autres sont partis, rappelés par le dernier message connu de l'état-major. Vive l'Union quand même ! Qu'est-ce que ça peut bien foutre de s'en aller maintenant ou plus tard ? Il suffit que la cambuse soit correctement fournie. On peut dire que le commandement n'a pas lésiné là-dessus, comme s'il avait prévu qu'à un moment donné, il faudrait laisser picoler à leur aise ceux qui resteraient, après le départ des copains pour la gloire ou l'atomisation.

« Dire que nous ne sommes plus que onze ! Sur combien, au fait ? Cent cinquante-quatre de l'unité spéciale et mille huit cents et quelques du soutien logistique.

« Quelle connerie !

« Le pays ? Il est loin, trop loin ! Faut surtout pas regarder la carte. L'Union est une sacrée fille de pute qui ne donne pas de ses nouvelles, bonnes ou mauvaises. Le plus fort, c'est que les Américains, ces foutus cons, observent la même discrétion. Pas un message à intercepter... Ouais, évidemment, s'ils ont tous fait comme ceux de Mac Murdo ! Ce n'est pas un bon signe. D'autant que le commandement américain ne réagit pas.

« Il faut dire aussi qu'ils nous bourrent peut-être le mou. Le coup des révoltés, celui de la balise, et maintenant ces deux abrutis qui discutent en se prétendant l'un Américain et l'autre Soviétique... Une bonne blague à jouer aux Russkis !

« Alexeief prétendait que si près du pôle, les mégahertz passent mal. Une histoire de haute couche ionisée, renforcée par les effets secondaires des explosions atomiques. Haute couche ? Mon cul ! D'autant que le pôle magnétique n'est pas si près que ça !

« Charogne de tableau ! plus je te regarde et plus j'ai envie de te péter la gueule ! Tu sais ce qu'il faudrait ? Une belle grenade, bien tonnante, bien brisante, qui te foutrait en l'air une fois pour toutes. Si tu n'avais pas existé, les copains et les copines seraient encore ici pour chanter, rire, boire, jouer de l'accordéon. Oui... chanter et baiser

aussi, à couilles rabattues et jupes troussées jusqu'aux oreilles !

« Merde de merde ! Ne reste plus que de la vodka !

« Aaaaaahhh ! cela fait quand même du bien par où ça descend ! Et ça permet de ne pas chialer en pensant aux disparus. Bordel à cul ! Un message ! Non !

« Il reste donc des vivants, là-bas ? Allons voir ça... Des chiffres, encore des chiffres. Ne savent plus communiquer autrement. Une nouvelle langue. Bon... la première série concerne ce tableau de merde. J'intègre tout dans l'ordinateur qui va te me le décrypter en douceur... Tout va être transformé ! Chicche qu'il y a un bout en clair annonçant la victoire... ou la relève ? »

Gregori agit avec précision et sûreté. Il picole mais l'alcool le maintient. Ivre ? Certainement pas... En état différent. Il presse les interrupteurs dans l'ordre immuable enclenchant les diverses réactions de la machine électronique et attend qu'elle fasse son travail. Il lui faut toujours un certain temps, surtout pour comparer les éléments reçus avec ceux en mémoire.

Sur le grand tableau, une lumière rouge remplace une verte et trois jaunes apparaissent. C'est tout. Gregori se dirige vers la carte et regarde ce qui environnait la lampe rouge. Un patelin nommé Sheridan, au milieu de l'État du Wyoming, a cessé d'exister. Un de plus... ou de moins.

« Ce que j'aimerais savoir, c'est ce qui se passe sur le territoire de l'Union ! En reste-t-il seulement un morceau ? Oui... si j'en crois ces instructions qui nous arrivent après... combien donc ? Entre quarante et quarante-deux jours de vrai silence. D'accord, Vostok a correctement rempli sa mission en lançant 49 Volodia sur cinquante. Quand même, savoir que les babi et les moujiki piétinent paisiblement dans la rasputitza(18), autour des isbas fumant comme les vieilles locos du transsibérien, ce ne serait pas mal. »

Il regagne la console, bâillant à s'en décrocher la mâchoire, tend la main vers la bouteille et suspend son geste. Un second message ou le complément du premier. Eh oui !

Il sursaute violemment. Pour un coup de pied au cul c'en est un !

« Les cons ! Ils ne vont pas remettre ça ! Mais ce n'est pas vrai ! Il ne reste plus qu'ELLE pour illuminer cette station de merde !

« Que vais-je devenir si elle part à son tour ?

« Nous ne serons plus que neuf ! NEUF... le chiffre fatal... des condamnés. »

Il se tasse sur son siège après avoir enfourné le message dans l'ordinateur. Mais il n'a aucun doute. Il connaît par cœur les premiers groupes de chiffres. Quasiment du clair.

« Mission pour un équipage !

« Mission pour un équipage de Volodia !

« Mission pour le dernier équipage de Volodia !

« Hé ! c'est obligatoire, puisque restent, en tout, une machine et un couple de servants : Eva et Micha.

« Eva, l'escaladeuse de braguettes et Micha sans couilles !

« Pardon ! Ce n'est plus le moment de déconner !

« Colonel Eva Nemirowska et major Mikhaïl Gorki. Une sacrée équipe ! Sans doute la meilleure du lot. Ils n'ont pas choisi cette cinquantième place, non. Il suffit de se souvenir... Vodka !

« Le tirage au sort.

« Le casque spatial du général Paprine.

« Cinquante papillotes, tournées à partir d'un bloc du secrétariat.

« Autour du général, blond et rond, le détachement spécial au complet. Des visages froids, glacés. Mais quels yeux ! Brûlants de fièvre, d'attente, de fierté. Oui... Mais également de peur. Oh, pas de peur de la mort, non. Ridicule. Plus simplement celle de ne pas avoir le comportement attendu à l'instant du dépouillement des résultats.

« Tatiana la suceuse, la meilleure fabricante de pipes de toute la base, la plus jeune des filles, a été choisie par le petit père Paprine pour sortir les méchants bouts de papier des profondeurs du casque. Même qu'elle est plus blanche que le sperme qu'elle crache habituellement. Et quand chaque équipage a reçu son numéro de départ vers l'inconnu, tous font le serment de respecter ce choix du destin.

« Pour l'Union, quoi qu'il arrive. Librement. En citoyens conscients. Paprine est parti le septième, comme il le devait. Personne n'a laissé passer son tour. Serment tenu.

« Serment conclu avec qui ? Hein, au fait ? Eh merde ! Ni Dieu ni Diable ! des conneries pour papistes et papes attardés, postillonnant devant les icônes, tout juste bonnes à vous cloquer la vérole quand on s'en torche le cul.

« Quand même, en y repensant, quel spectacle ! Tous et toutes, leurs papillotes entre les doigts, apprenant par cœur leur numéro d'ordre, penchés l'un vers l'autre, pilote, navigateur, sans savoir de quel sexe, aussi graves que des mariés allant se passer la bague au doigt.

« Il ne reste plus à Vostok que le cinquantième équipage. Eva et Micha. Incroyable ! Toujours droits, propres, égaux, souriants, sereins ! Pour qu'ils s'entendent aussi bien, en dépit de la longue attente, il faut qu'ils n'aient jamais couché ensemble. N'empêche que s'ils n'ont pas baisé, ils ne risquent plus de le faire désormais. Ils vont partir pour ne plus revenir. Ils s'élèveront sur leur colonne de lumière pour se poser

quelque part, sur la mer des nuages, au sommet de l'arc-en-ciel, afin de se balancer dans un halo de lune... ou pour jouer à touche-pipi entre les plis de l'aurore australe. »

Gregori avale une longue lampée de vodka et reprend une lichée pour la conserver, moelleuse et rassurante, dans sa bouche. Il faut ça pour tenir le coup. Cet ordinateur à la con prend tout son temps.

« Oui, Micha, le toutou fidèle dans ce bordel de la cité sous-glaciaire va redevenir le navigateur aux doigts de fée, capable de faire subir aux délicats cerveaux électroniques du Volodia les supplices qu'ont endurés ses victimes féminines, jusqu'à l'orgasme incomplet... puisqu'on répète à l'envi que la langue c'est bien mais la queue c'est mieux !

« Évidemment, ça ne se porte pas sur le visage et de toute façon, Micha sans couilles fera son devoir au-delà du possible. Gregori le jurerait, la tête sous le couperet. Et le beau major, au visage lisse et frais, sera enfin seul avec sa belle, sa toute gracieuse Eva, sa déesse personnelle et cruelle qui a connu tous les pénis de la base, sauf le sien.

« Finalement, quand ils seront partis, il ne restera plus que cette petite langue agile de Tatiana, lesbienne définitivement privée de compagne et qui sera tout juste bonne pour se faire enfiler comme une chèvre, entre deux portes ou sur un coin de table, n'ayant jamais été foutue de se mettre un slip sous sa jupe.

« C'est de la merde ! Et je n'y peux rien. Voyons voir... Oui... C'est bien ça ! Les salauds ! »

D'un pouce résigné, Gregori enfonce le bouton rouge ornant le centre de sa console de surveillance et dans tous les endroits de la base sous-glaciaire où peuvent se tenir des humains, des signaux lumineux se mettent à puiser frénétiquement et des avertisseurs lancent leur plainte sur deux tons.

Eva se trouve à la limite extrême avant le déclenchement de l'orgasme quand la lueur et le son détachent les corps accolés. Elle se relève d'un coup de reins, frottant ses seins discrets, aux extrémités rouges comme des cerises d'Ukraine et se penche sur l'intercom.

— Gregori ! appelle-t-elle brièvement.

— Eva, ma colombe ! répond aussitôt la voix trop douce du petit homme au cheveu rare, au faciès kalmouk et imbibé de tant de vodka qu'on a l'impression de la sentir dans l'appareil.

— Qu'est-ce que tu fous ? T'as encore ta cuite ?

— Non, hélas non, Evanochka. Je voudrais avoir pris une formidable cuite, une de celles qui te laissent la gueule pâteuse pour trois jours et ne plus savoir lire ce qui vient de sortir de l'ordinateur.

Mission immédiate pour un Volodia.

— D'accord, souffle-t-elle, en dépit du choc terrible.

— Non... oh non ! gémit Tatiana, assise sur le bord du lit, toute nue, tenant à pleines mains ses mamelles un peu fortes, ne percevant même plus les brûlures de leurs bourgeons trop longtemps mordillés.

— Un jour ou l'autre, chérie, il le fallait bien, commente Eva en commençant à se vêtir avec rapidité, ce qui n'est pas difficile, étant donné qu'elle ne porte qu'un mini-slip pour tout sous-vêtement.

Elle enfile la première combinaison de coton, à même la peau, puis celle de service, en gabardine de laine et chausse les bottillons fourrés. Elle est prête avant que Tatiana, larmoyante, n'ait eu le temps de vider sa vessie trop pleine dans le bidet de la salle de bains.

Eva pénètre en trombe dans la salle de commandement. Deux des techniciens s'y trouvent déjà, ainsi que Gregori et Micha, penchés studieusement sur les données fournies par l'ordinateur.

— Je commençais à me faire à l'idée que cela n'arriverait jamais, murmure Micha en tournant vers elle un visage crayeux.

— J'en avais peur, moi aussi. Maintenant, tout est clair. Gregori, je te demande de me pardonner la question idiote que je t'ai posée.

— Tu as tous les droits, colonel, répond le chef du contrôle d'une voix morne.

En moins de dix minutes, ils sont réunis au complet et leurs visages, affolés ou horrifiés, durant les soixante secondes qui suivent l'entrée dans la salle, retrouvent cette espèce de sérénité détachée, appartenant à ceux qui ont une mission essentielle à accomplir et pour lesquelles rien d'autre ne peut exister. Surtout pas les sentiments.

Pour la cinquantième fois, des interrupteurs sont pressés suivant des séquences mémorisées. Des relais mettent en route des batteries de servomoteurs et dans sa niche, profondément enfouie dans son fourreau de glace, le fuseau de métal mat, long, mince, aux courtes ailes cruciformes, s'emplit rapidement de ses charges de propergol. Les réservoirs étanches s'ajustent. Les connecteurs se verrouillent.

Les ensembles de transport amènent les gigantesques pousseurs auxiliaires jusqu'au puits de lancement, toujours obturé par son chapeau de glace qui sautera quand le Volodia sera paré, comme sauteront les orifices des déviateurs de jet.

Des bras, faits d'un métal plus résistant que l'acier, se referment pour unir les pousseurs et le navire spatial. La vie électronique s'installe dans l'engin composite, préparant le moment fantastique où la réaction chimique des pousseurs transformera le minaret et ses deux tours de flanquement en lance de lumière.

Les ordinateurs reçoivent les informations indispensables à leur

fonctionnement, à partir du cerveau artificiel de la base, tandis que Eva et Micha, assistés de deux contrôleurs, vérifient les instructions données par le quartier général. À première vue, les objectifs à survoler ne présentent rien de passionnant. Petites villes inconnues de ceux qui en lisent le nom. Simples repères géographiques choisis par les autorités de l'Union, en raison des installations dissimulées à proximité. Les adversaires sont passés maîtres dans l'art du camouflage.

Eva consulte le chronomètre mural et compare l'heure inscrite à celle de sa montre-bracelet à quartz, imitée par Micha, redevenu frais, rose, souriant. Le choc est surmonté. Tout ira bien. Il reste exactement deux heures cinquante-sept minutes à passer en compagnie de la petite équipe de volontaires qui seront ensuite abandonnés à leur sort. Un sort dont Eva se rend compte soudain qu'il sera terrifiant. Pire que celui du cinquantième et dernier équipage, quelle que soit la fin choisie par le destin.

Cela fait huit mois qu'elle a pénétré pour la première fois dans la base de Vostok pour un séjour de quatre semaines. Ces huit mois ont été avalés par le passé, ne laissant que cent soixante-sept minutes pour préparer la femme et l'homme, le pilote et le navigateur, à ce qui les attend dans la moitié du jour qui va suivre.

Avant tous ceux qui sont ici, ils reverront la brillance crue du soleil presque oublié, depuis sa plongée derrière l'horizon, quatre mois auparavant. Presque personne n'a tenté de remettre le nez dehors depuis... sauf quand les écranoplans sont arrivés sans se faire annoncer pour repartir avec le personnel hâtivement embarqué. Il faut dire que c'est probablement ici le pire endroit de la Terre. La température oscille entre 45 et 80 degrés sous zéro. Vostok détient le record absolu du froid terrestre avec moins 83 degrés et 3 dixièmes, comme le rappelle la plaque posée sans doute par un nostalgique des Tropiques(19).

Peut-être seront-ils les premiers à revoir l'Union. Cela va dépendre de leur capacité d'invention. Seul l'esprit humain possède le coefficient d'imprévisibilité permettant de contrer les formidables calculatrices qui épient le ciel sans relâche et déduisent une trajectoire d'une infime fraction de celle-ci. Seul le changement de route aberrant peut déjouer le piège.

De toute façon, il n'est plus temps de penser aux moyens que vont employer les ennemis pour interdire le passage. Afin de rejeter les objections instinctives, Micha et Eva utilisent le bagage philosophique, politique et scientifique acquis durant la quinzaine d'années de la formation. L'Union Soviétique mérite le sacrifice éventuel de leurs deux existences. Le futur des hommes libres, leur bonheur, sont à ce

prix.

C'est en tout cas ce qu'affirmaient les dirigeants, avant le déclenchement des hostilités. Gregori a sur la question un point de vue de plus en plus nuancé. Eva, penchée sur le relevé des coordonnées des astres qui vont avec la plateforme inertielle, servir de référence exacte à ses prises de cap, relève les yeux, regarde les points de lumière du tableau et partage, quelques instants, les doutes de Gregori.

« Elle conclut pour elle, sans se troubler, qu'elle en saura beaucoup plus dans la douzaine d'heures à venir. Elle ira jusqu'au bout. Elle a profité de chaque seconde de sa courte vie. Trente ans. Pas un de plus. Dont quinze bien remplis, entre les écoles spéciales et les unités non moins spéciales. Des moments exaltants, des copains merveilleux, des amants, autant qu'elle a pu en désirer. Souvent deux ou trois à la fois. Dans le même lit. Des filles à la même cadence et pas tellement plus reposantes.

« Des bons souvenirs. »

Elle se souvient d'une sentence prononcée par une de ses plus anciennes préceptrices, à l'époque où elle a perdu sa virginité :

« — Toi et le mâle, vous êtes égaux en tout, pour la vie à venir. Vos cerveaux sont identiques, vos capacités sont égales. La technique pallie la différence de masse musculaire. Tu n'as donc aucun complexe à avoir vis-à-vis de lui. Pour ce qui est du sexe, contrairement à ce qu'il prétend ou proclame, ta vulve sera toujours plus forte, plus robuste, plus exigeante que son membre géniteur. »

Vérité indiscutable, que cette faiblesse du pénis devant les bouches de la femme. L'intense exaltation sexuelle l'humecte. Elle regrette de n'avoir pu aller jusqu'au bout avec Tatiana. Trop tard. Elle partira avec cette insatisfaction. Mais aussi avec l'autre exaltation, celle de se retrouver aux commandes d'un des plus merveilleux navires aériens jamais construits par les hommes.

Elle aspire lentement une goulée d'air stérile, se détend et reprend de A à Z le répertoire des points de survol obligatoires. Joli itinéraire qui va leur faire traverser les États-Unis de part en part à quatre reprises, en ricochant entre le 90° et le 110° méridiens ouest, après avoir décrit des arabesques de haute fantaisie au-dessus des Amériques du Sud et centrale.

Aucune des missions précédentes n'a reçu de telles consignes. Elle n'est pas la seule à en déduire que ceux qui ont envoyé l'ordre inattendu veulent effectuer une sorte de bilan définitif. Une récapitulation.

— Bien... Nous sommes prêts. Micha... allons-y !

Elle se lève, imitée par tous, ce qui n'est pas beaucoup et passe de

maines en bras, embrassant sur la bouche, avec passion, les yeux mi-clos, retenant une furieuse, une terrible, une effrayante envie d'éclater en sanglots. Envie qu'elle surmonte magnifiquement.

Elle quitte la salle silencieuse, Micha sur les talons. Inutile de retourner dans sa chambre. Ses affaires personnelles resteront sur place, comme le sont demeurées celles des amis qui les ont précédés. Souvenir pour les abandonnés qui n'ont pas le temps de penser qu'ils vont l'être.

Il leur faut passer par les locaux d'hygiène pour tenter de dégager intestins et vessie. Elle se lave avec un soin méticuleux, comme avant l'amour, suivant un rituel qu'elle ne manquerait pas, dans la pire des situations. Elle enfle les deux combinaisons et se glisse dans les survêtements, le léger puis le lourd.

Brides, attaches, bretelles, anneaux, joints, chaque élément est vérifié, Fedor Ossienko annonçant les opérations à effectuer, Tatiana en surveillant l'exécution. À l'heure prévue, ils embarquent tous quatre dans le petit chariot électrique chargé de les emmener à l'autre extrémité de la base, loin des salles chaudes, des amis, des odeurs...

Eva pénètre la première dans le fuseau dressé sur son empennage spécial et s'installe à sa place. Micha occupe la sienne à sa gauche. Ils ne manquent pas d'espace. La mission et les caractéristiques de l'engin exigent des sièges côte à côte. Ils tiendraient aisément à six dans la cabine étanche. Ils ajustent sans hâte les harnais. Le temps leur est largement concédé. Ils retrouvent, intacts, leurs réflexes que les exercices en simulateur ont à peu près entraînés.

L'habitable est hermétiquement clos et verrouillé par Micha.

Ils se retrouvent seuls, tous les deux, ainsi qu'ils ont appris à coexister, à coopérer, à s'unir par leurs intelligences et leurs volontés. Ils formeront désormais l'entité surhumaine indissociable qui est seule capable de mener le Volodia au-dessus de ses objectifs. Micha regarda Eva et lui sourit, enfin libéré. Un sourire très différent de ceux que les amis de la base ont connus.

Eva l'interprète sans erreur. Jamais le major Gorki n'a pu fournir une seule goutte de semence humaine. Un cas pathologique, avait un jour expliqué le toubib. Mais cela n'empêche pas les sentiments, ni les désirs, ni la délicatesse. Et maintenant Micha va pouvoir prouver, à tous, mais à elle en premier, éventuellement à lui-même, qu'il est digne d'être un amoureux.

Il va démontrer qu'il est digne de ses fonctions, de sa mission, de son pays. Un homme. Un vrai.

Elle sourit, franchement.

— Sais-tu à quoi je pense, Micha ?

— Dis toujours...

— Dans une dizaine d'heures, nous serons sur un terrain quelconque, du côté de Tcherepovets et je danserai avec toi... sans m'arrêter... un tour complet d'horloge !

— Nous danserons, Eva.

Les réservoirs d'air prennent le relais et stabilisent la pression dans la cabine à une valeur un peu inférieure à celle du sol. De multiples lumières colorées signalent les mouvements des vannes électriques. Dans les pousseurs qui flanquent le Volodia, les derniers obstacles avant la mise à feu s'éclipsent.

Eva met en service le système de télécommunication filaire réunissant encore l'équipage à la base et sur son écran découvre le visage indéchiffrable de Gregori Mitchourine.

— Image correcte, annonce-t-elle. Jamais tu n'as autant ressemblé à Vladimir Ilitch.

— Image correcte. Vous êtes deux anges... allant survoler l'enfer. Séquence de décollage dans sept minutes.

— Sept minutes, répète-t-elle docilement. Ne nous oubliez pas.

— Et toi n'oublie pas de saluer pour nous la vieille Russie, Evanochka.

— Sois tranquille.

Elle et son compagnon vérifient une dernière fois les instruments les plus importants pour leur navigation semi-balistique et le silence s'établit dans la cabine, entre les courtes phrases techniques échangées avec la base, comme si la procédure préparait les individus au coup de tonnerre effrayant et à l'ouragan de bruit qui accompagnent la montée en accélération. Un moment difficile.

Eva songe, brièvement, aux quelques centaines de milliers de femmes et d'hommes, semblables à eux, parlant une autre langue et qui ont dû mourir pour qu'on les envoie reconnaître l'étendue des dégâts. Elle ne leur veut aucun mal précis. Ils ont été désignés comme cible et qu'ils aient été noirs, rouges ou blancs est devenu sans importance ; ils ne sont plus que poussières ou cendres.

Le visage de Gregori réapparaît sur l'écran de contrôle.

— À bientôt au pays, Eva. Cinquante secondes. Obturateurs dégagés. Injection. Condensateurs parés. Tout est correct.

— Tout est correct à bord. Au revoir et merci. Vive l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques !

Il n'y a rien à ajouter. Eva suit avec attention le défilé des chiffres lumineux, les doigts posés aux endroits précis où ils auront à agir dans les secondes à venir. Elle enfonce l'index droit.

Loin sous l'équipage, le tonnerre fait vibrer la glace et par les

tunnels déviateurs, deux colonnes de lumière accompagnent les 96 mètres de l'engin composite quittant la surface de l'Antarctide pour s'élever tout droit dans l'espace. Écrasés dans leurs sièges enveloppants par l'accélération, Micha et sa compagne échangent les observations laconiques lues sur les instruments, comme deux récitants.

À partir de dix kilomètres d'altitude, la trajectoire commence à s'infléchir pour engager le navire dans le plan du méridien 70 degrés ouest, en suivant une pente de 45 degrés. La vitesse croît et la température des bords d'attaque des courtes ailes monte brusquement pour redescendre avec lenteur quand la raréfaction de l'air atténue le frottement.

La vibration intense des poussoirs crachant leurs dernières centaines de tonnes de puissance commence à changer de valeur. Il ne reste plus que cinq secondes d'énergol. Elles s'écoulent et le bruit qui semblait atteindre la limite explosive s'efface instantanément. L'accélération supprimée est remplacée par l'étrange sensation de la non-pesanteur, amenant un début de nausée. L'altimètre indique 48 000 mètres quand les poussoirs se détachent, arrachés par les rétrofusées après explosion des boulons de retenue. Le Volodia oscille légèrement jusqu'à ce que les correcteurs gyroscopiques le replacent sur assiette normale.

L'engin parvient à 50 000 mètres quand Micha peut fournir le premier relèvement de contrôle. Balise de Mirny exactement orientée. Pente parfaite. Aucun recoupement avec Oazis et Pionerskaïa. Vostok très clair, sans une dérive. Le Volodia va survoler les monts Ellsworth, invisibles, comme le reste du continent qui n'apparaît que plus loin sur l'axe, sorte de croissant d'un blanc éblouissant, noyé dans la brume.

À bâbord, la mer la plus inhospitalière du globe, baptisée du nom d'un Russe, le navigateur comte von Bellingshausen. Un noble, qui a donné le nom du tsar exécré, Alexandre 1^{er}, à l'île que le Volodia va passer dans les instants qui viennent.

Eva ressent la curieuse impression d'un voile rouge, vibrant, enveloppant la machine silencieuse et retient une exclamation. Il ne reste que deux secondes avant que ne se déclenchent les moteurs-fusées qui amèneront le bolide à son altitude et à sa vitesse optimales afin que soient possibles les manœuvres semi-orbitales. Elle consulte d'un seul regard les instruments essentiels et ne découvre rien de suspect. Elle attend, brusquement contractée, la vibration presque insensible des turbopompes, puis le coup violent qui va propulser le Volodia en avant.

Rien ne se passe.

— Aucune indication au contrôle des pompes, annonce Micha.

— Je n'ai rien oublié, pourtant, murmure-t-elle en vérifiant rapidement les données fournies par ses instruments avant de renouveler la tentative de lancement des pompes, sans plus de succès.

Le machmètre annonce déjà un ralentissement et la jeune femme surveille l'altimètre par de rapides regards inquiets. L'engin, très lourd, va suivre une trajectoire parabolique et ne tardera pas à basculer vers le sol. Inutile de se leurrer. Très loin, bien éclairées par le soleil, elle aperçoit la Terre de Graham et les Shetland du Sud. Mais surtout l'immensité de la mer.

Crever pour crever, autant revenir chez les amis. Elle fait passer le pilotage sur commandes manuelles et avertit Micha qui vérifie les circuits.

— Nous sommes bons pour une fin prématurée, Micha très cher.

— Il semblerait, Eva. Puis-je te dire, maintenant...

— Rien, Micha, rien, coupe-t-elle vivement. J'ai toujours su... Je vais essayer de ramener cette machine au sol pour la poser.

— Où cela ?

— N'importe où. Au plus près de chez nous. Sur l'axe de Mirny. Vostok est trop en altitude. Aucune chance. Et déjà muet... Vais essayer virer 180... sans moteurs... Micha, tu vas te tenir. Je largue le second étage et ses fusées. Tant pis.

Elle actionne la commande prioritaire, sans résultat. Elle bascule le boîtier pour atteindre la tirette qui actionne les boulons explosifs. Il y a un craquement sec et le Volodia s'engage aussitôt sur la tranche. Elle le laisse aller, espérant que le centrage, s'il est bien correct, va le maintenir à peu près stable jusqu'à ce que l'air redonne vie aux gouvernes.

L'impression de chute libre s'accroît. Puis brusquement les thermo-couples s'affolent. Les commandes raidissent et la jeune femme peut commencer à redresser la trajectoire en effectuant un renversement suivi d'un quart de tonneau pour se placer sur l'axe de Mirny. La manœuvre se déroule si bien qu'elle reprend espoir et demande à Micha, d'une voix brève :

— Les réacteurs !

— Rien à faire. Il ne nous reste que l'équipement électronique de la pointe avant. Radar et sonde altimétrique. Rien d'autre. Je viens de terminer la vérification. L'électronique est morte. Je te précise que nous le toucherons pas vers Mirny mais probablement avant Mac Murdo, suivant la pente la plus favorable.

— Il est temps de préférer autre chose, Micha, si tu le veux.

— Ton choix sera le mien. Je ne suis plus rien si je te perds.

— Pas de faiblesse, Micha. Je crois qu'il faut absolument nous poser, nous en tirer et par un moyen quelconque avertir l'Union ! Les Américains ont mis au point une arme terrible. Il est certainement possible de la contrer en dispersant les blocs électroniques et en les protégeant mieux. As-tu remarqué juste après la séparation des pousseurs, une sorte de lueur rouge ?

— Oui. Je n'ai pas voulu le croire. Leurs excimers... c'est à eux que tu penses, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu comptes éjecter au-dessus de Mac Murdo ?

— Tu tiens tellement à crever ?

— Pourquoi ?

— Si tu sautes avec ton siège, combien de temps espères-tu tenir sur la glace ? Tu te figures que les Américains vont t'attendre ? Non. Je préfère tenter de poser ce fer à repasser. Nous toucherons sur la banquise, c'est à peu près plat... Si nous nous en tirons, nous jouerons serré... D'accord ?

— D'accord, Eva.

— Tu as raison... le radar fonctionne encore. Heureusement. Regarde... les volcans... entre midi et treize heures... Pas de lumières sur Mac Murdo. Respectent les consignes... À moins qu'ils n'aient réellement foutu le camp. Ce serait la fin !

Elle met en service les trois phares d'atterrissage et oriente celui du milieu à 40 degrés vers le sol. Elle accentue la pente, redoutant de toucher trop près de l'Érèbe. Sur le radar, le sol apparaît, lointain, rapidement plus proche. Elle commence l'arrondi en apercevant les écharpes de glace dans les phares, puis les stries blanches et brillantes défilant à une vitesse effrayante sous le Volodia. Elle corrige l'assiette du bolide pour prendre contact aussi à plat que possible sur le patin ventral.

Le choc a lieu, plutôt mou. La banquise est recouverte de glace et de neige. Eva augmente l'angle de prise du patin et ouvre en grand les aérofreins. Les hurlements de l'air se mêlent aux vibrations du revêtement. La membrure craque de toutes parts. Les frottements s'amplifient, deviennent secousses, tonnerre, chocs, avant de cesser comme par enchantement.

Stupéfaite, la jeune femme conserve les mains et les pieds sur les commandes, redoutant un ultime fracas et Micha émet une sorte de tousotement.

— Nous ne sommes pas en Russie, Evanochka, fait-il, d'une voix blanche.

— Pas en Russie, non ! Pas en Amérique non plus. Mais chez les

Américains ! s'exclame-t-elle avant d'éclater d'un rire interminable.

CHAPITRE IX

Écouteurs relevés, Yvan regarde alternativement les quatre écrans des radars de poursuite. Après la très longue interruption des dernières semaines, Vostok se prépare à lancer un Volodia. Aucune raison d'en douter. Le signal est parvenu, laconique. Ce qui signifie qu'il existe toujours un commandement militaire et, derrière lui, une nation en guerre.

Les immensités de la steppe, de la taïga, de la toundra, du fantastique relief montagneux de l'Union vont triompher une fois encore de l'ennemi acculé à une défense désespérée.

« Tu aurais donc menti, l'Américain !

« Tu soutiens pourtant, que les Indiens ne mentent jamais. Alors ? Serait-ce que tu ignores la vérité ?

« Troublant quand même que personne encore de chez eux ou de chez nous ne soit intervenu dans nos liaisons.

« Irina ! Tu affirmes qu'il ne peut pas mentir et tu vois comme moi le signal de Vostok ! Ils vont lancer le cinquantième Volodia. Tu souris... Sois sérieuse ! J'ai besoin de toi plus que jamais. J'ai toute raison d'être inquiet.

« Il y a ce nègre qui m'a parlé. Quel accent ! Presque incompréhensible. Comme si j'avais eu un kirghise pour correspondant. Lui aussi prétend qu'il ne reste rien debout sur le monde... Un déserteur ! À fusiller !

« Irina ! Tu aurais été heureuse de te trouver auprès de moi aujourd'hui. Te souviens-tu des premiers lancements ? Les mains jointes sur ta poitrine, tu haletais, suppliant les forces qui illuminaient le ciel afin qu'elles poussent les machines dont nous ne savions rien, vers le destin pour lequel l'Union les avait forgées.

« Que de fois ne regrettas-tu pas de n'avoir pu te joindre à l'élite des équipages de Volodia, préfigurant l'Union de demain.

« Finalement, Adam, j'ai du mal à croire que tu mentes. Je n'ai rien entendu sur les ondes, rien de plus que toi. Tu ignores tout de ma situation. Tu ne sais pas que nous ne sommes que deux, ici, Irina et moi. Tu es avec ton nègre, dans une base déserte et tu attends la fin. Mais la fin de quoi ?

« Seulement voilà ! Si tu ne mens jamais, pourquoi, dans trente-deux minutes, Vostok va-t-il lancer le Volodia ?

« Que veux-tu, Irina ? Ne rien modifier dans l'ordre des choses ? Adam Scott n'est qu'un accident. Les vérités qu'il exprime ne peuvent être comprises encore... Trop tôt... Bientôt...

« Je te l'accorde. Je reconnais qu'il est devenu... mon ami. Tu ne m'as jamais mis en garde contre lui. Que peut-il faire en ce moment ? Il a dû être alerté, lui aussi... Bien qu'il feigne de se moquer de ce qui peut désormais se passer. Il ignore à peu près tout des Volodia. Il devait avoir un travail auxiliaire. Entretien... Réparation... Problème racial indiscutable. N'a que mépris pour les succès techniques aussi bien américains que soviétiques.

« Plus que dix-huit minutes.

« Surveiller surtout l'écran de droite qui couvre Vostok. Apparition d'une tache brillante suivie d'une colonne à peine visible sur le radar. Un morceau de soleil, vu à l'œil nu. Mais à trente mètres sous la glace, on ne voit rien. On perçoit à travers ces saloperies d'écrans ! Adam s'en plaint également. Irina préfère l'astrodôme. Pas de blizzard aujourd'hui.

« J'aurais dû avertir Adam. Il aurait compris que nous, les Soviétiques, nous n'étions pas oubliés. Dommage de ne pouvoir interroger Vostok. Savoir combien ils en ont encore à envoyer. Et puis, pourquoi reçoivent-ils encore des instructions alors que nous sommes dans le silence complet ? Que sont devenus les amis de Pionerskaïa, Oazis, Komsomolskaïa, entre autres ? Une histoire de centrale atomique, prétendait Sergine. Pourtant c'est du matériel sérieux !

« Le signal !

« Les pousseurs mis à feu. 23 secondes avant de voir la machine... 19-20-21-22-23... la voilà ! Pas un raté ! Bien centrée... Cap exact. Retransmettre les paramètres... Voilà ! Trajectoire calquée sur la trajectoire type. Monte à bonne vitesse... Inclinaison... Accélération... Fin de combustion... Éjection des pousseurs... On ne voit plus qu'eux qui tourbillonnent déjà. Si... trois images quand même... Fini... derrière l'horizon... Adieu, Volodia ! Bonne chance ! Terminé pour moi. »

Yvan soupire et surveille le téléimprimeur qui transmet à mesure les données fournies par les appareils de surveillance. La machine s'arrête un court instant. Repart pour tracer l'accusé de réception de Vostok. Se bloque définitivement.

Savoir si Adam a vu...

— Ici Frank, j'écoute ?

— Êtes-vous au courant ?

— Et comment !

— Ah... bien... et qu'en pensez-vous ?

— Adam suit la descente... Ils n'ont pas une chance sur un million de s'en tirer.

— Répétez !

— Les gars de New Byrd ne l'ont pas plus raté que les précédents. Ils sont là pour ça ! N'empêche que c'est terrible de penser qu'ils sont deux à bord qui savent qu'ils vont mourir. Ont largué leur étage fusée. Une formidable explosion tout de suite après... peut-être autodestruction.

— Frank... le Volodia... est perdu ? halète Yvan.

— Oui... Attendez... Adam me fait signe... Je reviens... Voilà ! Le Volodia descend avec une pente de 40 degrés. Visiblement piloté. Touchera près de Mac Murdo... Ont allumé leurs phares d'atterrissage. Banquise de Ross!... Touché ! Ils ont touché... Yvan ! Pas d'explosion... Rien... Pas de signaux ni d'appels... Attendez... Adam veut vous parler...

— Yvan, ici Adam Scott. Frank vous a dit ? Terrible ! Mais votre gars est un sacré pilote. Nous allons voir ce que nous pouvons faire.

— Comment, qui, pourquoi... écrasé... Volodia... bafouille Yvan.

— Je vous expliquerai. Au retour. Nous allons profiter de l'absence du vent. Voir si nous pouvons ramener l'équipage, pour une fois. Il m'a semblé qu'ils touchaient à plat. Mais difficile à assurer, avec le radar. Une seule certitude : ils ont glissé sur la banquise. Nous y allons.

— Adam ! Vous... vous appellerez, n'est-ce pas ?

— Évidemment. Restez sur écoute. Le Bobcat a une bonne radio. Tout dépend de l'endroit où vous vous trouvez par rapport à nous.

— Je vais attendre, fait la voix cassée d'Yvan.

— Étrange, murmure Adam Scott en relevant l'interrupteur pour passer sur enregistrement automatique. Cet homme serait seul qu'il ne réagirait pas autrement. Bon... Allons-y, Frank, en tenue.

— Vous croyez qu'il y a un espoir ? demande le jeune Noir en courant à côté du capitaine Scott pour gagner le hangar des tracteurs.

— Chaque seconde va compter. Pressons-nous. Vous chargerez les bouteilles et l'ensemble de découpage, chalumeaux, masques, tuyaux.

— O.K. !

— Je m'occupe de l'équipement médical.

— C'est la première fois qu'un Volodia tombe si près de Mac Murdo ?

— Non, mais en cette saison, oui. Les trois précédents ont fait un trou dans la mer et ils ne flottent pas. Tous les autres ont basculé vers la mer de Bellingshausen.

— Nous n'avons jamais ramassé personne de vivant.

— Possible... Habillez-vous sans rien oublier, voulez-vous ? ordonne un peu sèchement le capitaine Scott.

Frank Allan Noble hoche affirmativement la tête et fonce vers le local rouge et blanc où se trouve entreposé le matériel de secours. Il ne perd pas de temps en vaines recherches. Une des caractéristiques de l'armée américaine étant la rationalisation jusque dans le détail, chacune des innombrables bases est dotée d'équipements rigoureusement semblables, rangés suivant une systématique immuable.

Frank parvient à la porte du Bobcat au moment où Adam, déjà équipé et habillé en survêtement de fourrure enfourne dans le tracteur deux troussees médicales. Sous la toque de fourrure aux oreilles rabattues mais laissées pendantes, le visage de l'Indien fait une formidable impression au jeune sous-lieutenant. Les yeux noirs ont pris un éclat difficile à soutenir et les traits paraissent taillés dans l'acajou vieilli dont ils ont la teinte. « Ne rien oublier », se répète Frank en s'équipant.

Le diesel deux temps gronde déjà. La voix du capitaine aboie :

— Le sas ! Protégez votre visage et ouvrez !

Il fixe le masque, les lunettes, les oreillettes de fourrure puis le col montant, ajuste les gants et ouvre successivement les deux portes basculantes, laissant passer l'engin pour refermer derrière lui. Il rejoint le tracteur, monte pesamment à l'intérieur et tire à lui la porte blindée et isolée. Il dégage tête et cou pour approcher du siège de l'aide-conducteur où il se glisse.

Adam enclenche la grande vitesse, lâche le frein et accélère. Le convertisseur entraîne aussitôt la lourde machine et sa remorque sur patins, à une vitesse qui rappelle à Frank son odyssée. Il coiffe le casque portant les écouteurs et le laryngophone pour pouvoir communiquer avec le conducteur en dépit du bruit de la transmission et du moteur.

— C'est O.K., fait-il, observant la banquise qui ondule mollement devant eux recouverte de glace pulvérulente.

Il ne reçoit aucune réponse. Un robot ne serait pas plus minéral que le capitaine Scott, les deux mains posées sur les commandes, les yeux ne quittant pas l'écran réfléchissant du périscope qui permet de voir l'étendue blanche à une énorme distance, dans le pinceau des projecteurs.

— Occupez-vous du radar. Oubliez les périscope, ordonne soudain le capitaine. Réglez le cap sur 184 au gyro. Vérifiez notre angle au radiocompas sur Mac Murdo. L'impact a eu lieu entre 40 et 45 miles, d'après les radars. Nous devrions recevoir un premier écho d'ici deux

heures, à peu près.

— Compris.

Adam conserve pour lui ses préoccupations, nées de l'incident. Ils viennent de partir, sur une impulsion irraisonnée, mélangeant pitié et curiosité. Il y a fort peu de chance de retrouver cet équipage vivant. Et cet équipage est soviétique. Comme Yvan. Curieux homme dont les raisonnements et les fréquents rappels aux avis de son amie Irina laissent perplexe le Cheyenne. À moins qu'il ne sache admirablement jouer de sa voix, Yvan a laissé paraître une émotion terrible et n'a pas donné l'impression d'un homme qui va s'empresser d'annoncer la mauvaise nouvelle à ses compagnons... Un homme seul... Un homme qui, par moments, déraile...

« *Heyoka Osni !* Le Fou du Froid ! Là-bas, dans le Montana, la tribu attend. Le froid est terrible et comme toujours, depuis le commencement des temps, il y a ceux dont l'esprit n'est pas apte à appréhender les dangers. Ils sont vénérés, protégés, secourus, réconfortés... Non, ils ne sont pas fous au sens péjoratif donné par l'homme blanc. Ils sont autres. Ou ailleurs. *Heyoka Osni !...* Yvan... Se pourrait-il que lui aussi... ? »

« Non... Je ne suis pas comme lui... Même si je t'appelle, Leen ! Tu approuves, n'est-ce pas ? Allons donc, Tatanka, du nerf ! Leen n'est pas ici, mais dans la Grande Prairie où elle a rejoint le frère Floyd. Ils t'y attendent. Et c'est toi, Floyd, que je vais chercher dans cette machine écrasée, parce que tous les hommes se valent et sont frères, qu'ils soient blancs, noirs ou jaunes... avant de devenir ennemis.

« Ceux qui viennent de toucher la banquise, s'ils ont encore un souffle de vie, sont en train de désespérer. Il faut qu'ils regardent en direction de la base et qu'ils aperçoivent les projecteurs... »

Le tracteur escalade une butte, bascule et plonge sur une pente molle. Frank a poussé une exclamation et Adam demande :

— Où sont-ils ?

— Je crois les avoir repérés, au ras de l'horizon, durant la bascule.

— Ils ne risquent pas d'être ailleurs.

— Cinq degrés à droite.

— Vous êtes certain ?

— À peu près.

Adam corrige et le Bobcat fonce à pleine puissance. Durant l'été austral, cette partie de la banquise est liquide et forme la baie de Mac Murdo dans la mer de Ross. Les vagues ondulent à chaque coup de vent. Les phoques jouent de l'une à l'autre et sous le Bobcat, après trois mètres de glace salée, le liquide attend.

Un couinement désagréable, le clignotement frénétique d'une grosse

lampe rouge et Adam bloque les freins. Le tracteur et sa remorque s'immobilisent sur quelques mètres.

— Crevasse.

— J'ai aperçu l'image sur le radar, confirme Frank, la gorge serrée.

— Nous allons contourner au ralenti. Prenez les repères si possible. Relevez la route au compas et au compteur. Nous risquons d'avoir à effectuer un détour important.

— Je vais faire mon possible.

— Beaucoup plus, Frank, exige le capitaine avec sévérité.

Ils repartent après un demi-tour presque sur place et ne parviennent à retrouver la direction de leur objectif qu'après de nombreux changements de cap qui inquiètent Adam Scott. La banquise joue, brisée en plusieurs immenses radeaux. Cette situation deviendrait catastrophique en cas de blizzard. À chaque changement important de direction, le capitaine arrête le Bobcat pour larguer une balise répondeur, simple disque de métal surmonté d'une antenne fouet, elle-même surmontée d'un catadioptré. Ces balises guideront leur retour.

— Nous sommes trop à droite, estime Frank.

— Vous apercevez l'épave ?

— Non... je viens de recalculer la route...

— Ils devraient avoir aperçu nos projecteurs.

— C'est mon avis.

Ils ralentissent considérablement pour passer entre les floes(20). Frank observe tantôt avec le radar, tantôt avec le périscope jumelé au projecteur orientable.

Une lueur très vive, à une certaine distance sur leur gauche. D'une pression sur la poignée de direction, Adam Scott fait pivoter le Bobcat et dirige l'engin aussi adroitement qu'il le peut, sur la surface devenue chaotique, vers ce qui est la marque d'un incendie très puissant. Dans leur véhicule grondant, ils n'ont entendu aucun bruit anormal mais ni l'un ni l'autre ne se font d'illusions sur les causes de l'explosion. Les Volodia ne doivent pas tomber entre les mains de l'ennemi. La discipline est profondément ancrée dans l'âme du soldat soviétique... À moins qu'il n'y ait eu imprudence ou inobservation d'une règle de sécurité au moment de quitter l'épave pour faire un signal.

— Ils sont gonflés ! s'exclama Frank d'une voix sourde.

— Ce sont des hommes courageux, répond Adam avec gravité.

Ils arrivent sur les lieux et contournent le brasier, surpris de ne découvrir aucune forme, aucune silhouette humaine, se détachant sur le fond des flammes. Celles-ci, très claires, rougissent à blanc une structure métallique vaguement fuselée, très longue. Des débris jonchent la glace alentour. Il y a bien eu explosion. La fumée rouge et

noire trahit le kérosène.

Adam pousse un grognement et dirige le véhicule pour l'amener à l'aplomb d'une trace qu'il vient de découvrir. Ils ont quitté l'épave à trois. Étonnant ! Pourtant les renseignements collectés sur les Volodia spécifient que la machine est équipée pour deux sièges. Il ne cherche pas à comprendre et le Bobcat suit la trace, parallèlement, jusqu'à ce qu'Adam grogne de nouveau et amène le tracteur à chevaucher le plus à gauche des pointillés d'ombre.

— Ils ne sont que deux. L'un est reparti vers le Volodia et n'est pas revenu après l'explosion, déclare-t-il lentement.

— Vous... vous croyez ?

— J'aurais dû mieux regarder. Allons-y, garçon, il en reste un par là, qui a dû attendre que l'autre entreprenne quelque chose... la destruction de la fusée.

Les traces sont toujours bien visibles et disparaissent derrière un floe. Adam ralentit l'engin, contourne l'obstacle et arrête le tracteur.

Frank est déjà debout, glissant vers la porte quand la clameur du capitaine brise son élan.

— Votre parka et vos moufles, nom de Dieu !

Adam Scott descend à son tour dans la lueur crue des projecteurs. Le corps est allongé au bas du floe, engoncé dans des survêtements sombres en fourrure naturelle, chapka serrée et masque bien ajusté. Ils se penchent sur lui. Frank empoigne les épaules et Adam les jambes. Ils le portent jusqu'au tracteur, l'y enfournent et referment derrière eux.

— Occupez-vous de lui, ordonne Adam, je vais essayer de voir si par hasard l'autre n'a pas filé du côté opposé.

— O.K. ! fait le jeune Noir en se penchant pour traîner le corps jusqu'à la plus proche couchette qu'il rabat.

— Allez-y avec précaution, n'arrachez pas le masque avec la peau du visage. Laissez agir la chaleur du Bob. Augmentez le chauffage. Prenez votre temps.

— O.K. !

Adam lance le tracteur sur la trace en retour. Le grondement du moteur et le bruit des chenilles interdisent de parler autrement que par l'intercom. Ils ont découvert, de toute évidence, le premier équipage de Volodia jamais rescapé d'un crash.

« Leen ! Pourquoi es-tu partie ? Te rends-tu compte ? Tu aurais prié pour eux en songeant à frère Floyd. Ohéo, frère Floyd ! Je n'ai rien pu faire pour toi et c'est un Popof qui se trouve dans le Bobcat ! Et que va dire Yvan ? *Heyoka Osni* ! Le veinard ! La tradition veut que ceux dont l'esprit est ailleurs portent chance dans le vent glacé de l'hiver.

Tatanka, assez ! Pas de rêve ni d'illusions. Il faut découvrir l'autre... »

Le Volodia brûle toujours, mais plus faiblement. Il n'est plus qu'une tache rougeâtre au bout de la piste rectiligne du véhicule chenillé. Celui-ci en effectue le tour à bonne distance. L'explosion l'a déchiqueté en deux points, le tiers avant, avec l'habitacle, puis le tiers arrière avec les réservoirs et les moteurs. En tout cas, celui qui est revenu vers l'appareil ne s'en est pas éloigné ensuite. L'explosion l'a effacé.

Imprudence... ou volonté d'accomplir jusqu'au bout le devoir considéré comme sacré ? Adam penche vers la seconde hypothèse. L'autre a voulu détruire coûte que coûte ce qui ne devait pas être découvert par l'ennemi, un ennemi qui eût donné n'importe quoi pour ramener vivant non pas un mais deux hommes courageux... Qui eût lui-même fait sauter cette machine pour leur complaire...

L'épave va brûler encore un peu en s'enfonçant dans la glace, dégageant de plus en plus de vapeur. Personne n'ira en rechercher les secrets dans la mer de Ross.

— Vous ne le trouvez pas ? demande Frank d'une voix qui hésite.

— Rien. Celui qui est revenu vers le Volodia a sauté avec.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Il a agi selon sa conscience. C'est probablement nous qui l'avons tué.

— Pourquoi ?

— Ils ont aperçu nos projecteurs. Ils sont sortis. Pour faire des signaux ou se mettre simplement à l'abri de l'explosion qui nous attirerait vers eux. Quelque chose a foiré... Frank, je salue très bas cet homme. Évidemment... pourquoi lui parmi tant de millions et de millions d'autres morts ?... Il ne faut jamais répondre à une telle question... Comment va le rescapé ?

— Je n'en sais rien. Il ne semble pas qu'elle soit gelée, mais je ne parviens pas à la ranimer.

— Pardon, vous voulez dire que c'est une femme ?

— Elle est même colonel, d'après ce que j'ai appris des grades soviétiques. Une femme, pas épaisse, jolie... Ils en avaient comme pilotes ou navigateurs. Même que le Cogne il disait qu'elles feraient mieux...

— Il ne disait rien, Frank, oubliez le colonel Peary, voulez-vous ? Nous allons rentrer. Reprenez votre place après avoir lié votre passagère sur la couchette. Au fait, est-elle armée ?

— Je n'ai pas regardé.

— Vérifiez. Ensuite faites ce que je vous ai demandé et revenez ici. Nous ne serons pas trop de deux pour ramener le Bobcat. Profitons de

l'accalmie. Si le blizzard se lève, il faudra faire halte.

— D'accord.

Adam effectue deux tours supplémentaires autour de l'épave, au ralenti, pour s'assurer qu'il n'a pas commis d'erreur puis il lance la machine sur ses traces, en sens inverse. Il consulte le chronomètre et fait la moue. Ils ont mis cinq heures pour venir. Beaucoup plus que prévu, avec ces maudites crevasses. Yvan doit se faire des cheveux. Dans quelle station peut-il bien se trouver ? Probablement une petite, servant au guidage des Volodia...

« Il a été le témoin du départ de cette femelle russe et moi je suis celui de son arrivée peu glorieuse.

« Ne me reproche pas cette pensée idiote, Leen ! Mais tu as raison, évidemment. Cette femme et l'autre, mâle ou femelle, sont partis pour exécuter un ordre, par devoir, même si cela n'a plus de sens désormais, le monde étant devenu une épave tournoyante. Ils ont joué leur reste de vie pour respecter une autre de leurs instructions. Oui... décidément je retire ce que j'ai dit. Elle est courageuse, cette femme colonel. Yvan sera fier. Comment cela va-t-il se passer, avec Irina ? »

— Adam, je crois qu'il ne faudrait pas la laisser dans ses survêtements, risque Frank.

— Pourquoi ? Faites pour le mieux... Nous ne sommes plus pressés. Le blizzard se lève. Nous allons attendre que ça se passe, ralentis et marche au radar...

En quelques secondes, ce qui était un paysage lunaire devant le Bobcat, blanc à s'en éblouir, s'est effacé, devenant une ouate lumineuse sans repère possible. Désormais le Bobcat va se traîner au radar, de balise en balise, très lentement, pour franchir la zone crevassée. Adam règle le régime du moteur et oriente le tracteur exactement.

— Je vous conseille de vous mettre à votre aise, garçon, recommande-t-il à Frank. Comment va cette jeune femme ?

— Je l'ignore. Il me semble qu'elle fait semblant d'être inconsciente.

— O.K. ! Laissez-la. Est-elle déséquippée ?

— Oui. En survêtement léger... pas à poil.

— Bien. Couvrez-la quand même et attachez la ceinture. Quand elle en aura assez, elle se manifestera.

— Vous savez... Elle n'est pas vieille, et bougrement jolie, chuchote Frank devant son laryngophone. Si elle était un peu arrangée, ce serait une sacrée poupée !

— Une poupée qui a choisi de servir son pays en Antarctide et de confier sa peau à une fusée.

— Je sais... Mais nous avons aussi des femmes... Nous en avons...

Toutes volontaires.

— Devons-nous en tirer gloire ?

— Je n'en sais rien. Mais pour moi, cela prouve que les femmes américaines ont autant de cran que les Russes.

— Il eût mieux valu qu'elles démontrent ce cran en empêchant la guerre, vous ne croyez pas ?

— Euh... oui... peut-être... Dites, moi je la trouve toujours en sueur, vous savez ?

— Eh alors ? Déshabillez-la.

— C'est qu'elle est colonel... et Russe...

— Mon vieux, colonel, Russe ou Patagone, elle claquera aussi bien d'une fluxion de poitrine. Ne vous occupez pas de ça... Séchez-la et, s'il le faut, mettez-la à poil. Les sacs de couchage sont secs.

— Je...

— Bien... venez ici, Frank. Prenez ma place, décide Adam.

Il est à peine étonné de voir l'empressement manifesté par le jeune sous-lieutenant. Il se déséquipe posément et se penche ensuite sur la femme. Chevelure blonde. Il écarte les mèches courtes. Non... ce n'est pas le visage de l'amie disparue. Il agit avec la maladresse de l'homme quand il commence à approcher de la nudité de la femme, quelle qu'en soit la raison. Il observe que le colonel russe ne porte pas plus de soutien-gorge que Leen Hannaway. Elle n'a d'ailleurs pour tout sous-vêtement qu'un mini-slip dont la fonction n'est certainement pas de dissimuler quoi que ce soit.

Mais Adam s'en fout complètement. Il ne la voit pas. Ce n'est pas elle qu'il frictionne paisiblement avec le gant inondé d'eau de Cologne. Pas elle non plus qu'il enfourne dans le sac de couchage puis place confortablement sur la couchette, disposant un des coussins en oreiller pour caler la tête aux cheveux courts. Il fixe les sangles avec soin et recouvre les épaules nues avec la couverture de laine sans seulement s'intéresser à l'érection pourtant visible des tétons qui doivent en être douloureux. Leen est si proche, si présente... même par l'odeur... Oui, c'est bien cela, l'odeur ! La femme...

Adam va faire chauffer de l'eau dans la bouilloire électrique. Un thé bien chaud est réconfortant, même si ce n'est qu'une mauvaise infusion. Tout doit être dans le geste... la manière de l'offrir et celle de l'accepter. Il revient s'installer sur la couchette de la paroi opposée pour regarder pensivement la passagère, toujours immobile.

« Pourquoi persistes-tu à vouloir que nous te croyions inconsciente ? Un moment, passe encore, mais maintenant ? Tu sais que nous existons, que nous attendons... un signe... un mot... Tiens ! Une larme !

« Évidemment, j'ai oublié l'Autre, femme ou homme. Nous sommes désormais à égalité. Tu as perdu cet Autre. Yvan est seul avec Irina dont je me demande si elle a jamais existé. Floyd et Leen attendent... Les petites sœurs de Frank également... Des ombres... des millions d'ombres pour quelques vivants ou des pas encore morts.

« Tu as peur... de la solitude sans l'Autre ou sans tous tes amis. Tu es désespérée et pourtant, tu n'es plus seule. Je me demande si je vais parvenir à te convaincre... Yvan prétend que la plupart des officiers russes comprennent au moins quelques mots d'américain... Aide-moi, Leen... »

— Je ne fais que supposer que vous comprenez notre langue, madame, déclare-t-il, penché de nouveau à son chevet, un genou sur le sol. Je m'appelle Adam Scott et l'ami qui se trouve aux commandes est Frank. Nous sommes américains tous les deux. Dehors le blizzard souffle et vous êtes en sécurité. Nous sommes en liaison avec des amis à vous. Nous regrettons de n'avoir rien pu faire pour la personne qui se trouvait dans la machine...

Elle frémit et n'ouvre pas les paupières pour murmurer :

— Américains...

— Nous sommes surtout des hommes, qui désirent vous être secourables.

— Micha... le major Gorki, l'avez-vous trouvé ?

— Non, madame. Il n'a pas quitté le Volodia.

— Micha ! Pourquoi ? murmure-t-elle en américain avant de poursuivre en russe, à voix basse, balbutiante.

Il se relève et va confectionner le thé dont il rapporte une tasse chaude.

— Désirez-vous du sucre ou du miel avec votre thé ? demande-t-il paisiblement.

Elle tourne la tête vers lui et il reçoit le regard de deux yeux verts superbes. Ce regard le toise puis s'adoucit un peu.

— Je suis le colonel Nemirowska. Je...

— Avec du sucre ou du miel ? insiste-t-il en approchant la tasse.

— Donnez ! souffle-t-elle en cherchant à se sortir un peu du sac de couchage.

Elle ne parvient qu'à dégager une épaule et un bras et renonce avec un grognement de rage.

— Je vous prie de m'excuser. Je vais vous chercher un chandail et un blouson. Vous ne pouvez boire votre thé allongée et il ne fait pas une température à rester sans rien sur le dos.

Il l'aide à enfiler le chandail trois fois trop grand à même la peau puis le blouson de gabardine. Puis il lui tend le thé sans rien dire. Elle

prend la tasse, et choisit un sucre. Il la regarde touiller le liquide comme si elle devait en faire une pâte puis boire avec lenteur. Le rouge monte à ses pommettes. Elle parvient jusqu'à la dernière goutte et reste avec la tasse contre la poitrine, luttant visiblement contre l'émotion inattendue, qu'elle refuse, qu'elle combat de toutes ses forces.

Adam lui reprend la tasse et va la remplir de nouveau. Il revient, toujours aussi calme, s'assied sur l'autre couchette, place le sucre sur le bord de la soucoupe, offre le tout qui est accepté et se penche vers la femme.

— Je vais tenter de vous tranquilliser, madame...

— Colonel...

— Je ne suis pas colonel, mais capitaine et d'ailleurs, dans notre situation les grades sont sans aucune importance.

— Ne m'appellez pas madame, mais colonel, fait-elle, avec un début de hargne.

— Je regrette, madame, dans l'armée des États-Unis, nous disons « monsieur » à un supérieur pour lequel nous n'avons qu'une estime... relative... et dans le service. Je ne peux tout de même pas vous dire « monsieur ». J'ajoute que nous ne sommes pas dans l'armée soviétique.

— Vous n'avez pas le respect de l'adversaire, c'est tout.

— Quelle erreur ! Mais peu importe. Je ne vous appellerai pas colonel. Je n'ai aucun respect pour les grades. Ils ne changent pas l'individu. Le courageux le restera. Le lâche ne sera pas transformé. Vous n'avez nul besoin de rappeler votre rang. Nous avons une profonde considération pour les équipages de Volodia. Et je regrette, personnellement, que vous soyez la seule rescapée des quelque quarante qui ont été abattus.

— Que dites-vous ? crache-t-elle en se redressant sur un coude avant de s'asseoir, adossée tant bien que mal, de biais, à la cloison.

Il devine à l'expression qui la défigure, qu'elle ignore tout du destin des Volodia. Comme Yvan et les autres... Il soupire, hoche lentement la tête et propose :

— Je vais vous raconter ce que nous savons, mais auparavant, il serait judicieux que vous buviez cette tasse de thé avant de prendre un peu de nourriture. Nous avançons au ralenti, au radar, dans un blizzard sévère. Nous ne pouvons regagner la base plus rapidement. Nous risquerions de passer à travers la banquise et Yvan serait désespéré.

— Qui est Yvan ? s'exclame-t-elle. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Volodia abattus ?

— Je vous ai proposé thé, nourriture puis conversation. J'insiste. L'expérience des grands froids me permet d'affirmer qu'il est souhaitable de suivre cet ordre. Vous venez de frôler la mort de si près qu'il serait juste de remercier votre organisme d'avoir triomphé.

— Vous parlez comme un pope ! Mais vous ne pouvez imaginer comme je suis entêtée. Qui est Yvan ? Que sont devenus les Volodia ?

— Je vais vous préparer une nourriture légère mais reconstituante, déclare-t-il en se levant paisiblement pour se diriger vers la mini-cuisine.

La jeune femme se contorsionne furieusement sur la couchette et parvient à se dégager du sac de couchage pour se retrouver les cuisses nues, les orteils refusant le contact du sol plastifié mais glacé. Elle voit que l'Américain la regarde avec une sorte d'indifférence souriante et se détourne pour ouvrir quelques boîtes de conserves. Elle pince les lèvres, rentre les jambes dans le sac de couchage et se met en chien de fusil, arrangeant le coussin pour tenir contre la paroi.

— J'ai de la vodka. Je fais chauffer des foies de dinde avec des haricots à la graisse d'oie. Que désirez-vous boire ?

— Du... du thé...

— Bien, madame... Oui, je sais... je préférerais vous appeler autrement mais j'ignore votre nom...

— Colonel Eva Nemirowska...

— Eva... Aie... voici une rencontre intéressante ! Nous allons éviter cet écueil. Mon nom est Scott. Nous nous en contenterons. Il ne m'appartient pas plus que le premier, mais il est sur mes pièces d'identité. Eva... l'Antarctide n'est pas un endroit où l'on fait des manières mais où l'on survit. Je suis convaincu que vous ne l'ignorez pas et que vous connaissez les caractéristiques de ce continent. Vous avez compris que je désire que vous vous détendiez et que vous ne considériez pas que nous sommes adversaires. Yvan, dont je ne sais rien, est probablement l'un des rares survivants de la base Irina.

— Irina ? Il n'y a jamais eu de base de ce nom !

— J'en suis persuadé, si vous me le dites. Il n'a donc pas voulu que nous connaissions son affectation exacte. Il ne nous a pas dit non plus qu'il était seul. Je ne fais que le déduire de certains de ses propos. Si je vous ai parlé de lui, c'est que nous correspondons depuis pas mal de jours par radio. Je dois vous préciser que nous sommes, Frank et moi, les deux seuls occupants de Mac Murdo, si vous ne le savez déjà.

— C'est... invraisemblable ! souffle-t-elle en pâlisant.

— Tout comme votre sauvetage. Dans quelques heures, dès la fin de ce blizzard, vous aurez une certitude en ce qui concerne Mac Murdo. Pour Yvan, ce sera plus facile encore. Vous pourrez vous entretenir

avec lui en toute liberté. Un seul point. Nous le considérons, réellement, comme notre ami. Personne ne doit pouvoir lui reprocher cette amitié. Vous me comprenez bien.

— Je crois... oui... Les Volodia... dites-moi... Que s'est-il passé ?

— Nous allons en parler tout à l'heure. Pour le moment, vous allez essayer de manger un peu. C'est indispensable... Je vais vous demander de vous vêtir, vous serez mieux assise, avec les mouvements du Bobcat... Vous enfilerez quelques paires de chaussettes les unes sur les autres...

— Les Volodia ! insiste-t-elle, suppliante cette fois.

— Non. Faites-nous confiance. Vous en saurez autant que nous d'ici peu.

Il fouille un coffre et en sort un pantalon fourré ainsi que des chaussettes neuves, dans leurs emballages. Il abandonne le tout sur la couchette et ne regarde même pas le visage tiré de la jeune femme qui hésite entre la colère et la résignation. Il va se pencher sur l'épaule de Frank qui observe l'écran radar, au poste avant plongé dans la pénombre.

— Pas de problème ? demande-t-il.

— Non... On voit très bien la balise... et même la suivante... Je crois que je serais capable de distinguer une crevasse. Le vent souffle dur.

— Laissons-le souffler. Je vous relaierei quand notre passagère aura déjeuné.

— Comment va-t-elle ?

— Aussi bien que possible. Du caractère.

— Elle ne pourrait pas piloter une fusée sans quelques qualités, observe Frank avec juste raison.

— Avertissez-moi dès que nous serons sur la balise. Il faut la récupérer.

— O.K. !

Adam a posé trois assiettes de plastique sur la minuscule table rabattable du réduit cuisine. Il dispose les couverts jetables et lève à peine les yeux quand Eva Nemirowska surgit, engoncée dans ses vêtements informes.

— Asseyez-vous ici, je vous prie, demande-t-il en lui indiquant l'un des sièges rabattables. Parfait. Vodka ou whisky ?

Elle hoche négativement la tête et il n'insiste pas.

— Je ne veux pas vous empêcher de boire, murmure-t-elle.

— Notre boisson habituelle est le thé. Je ne vous souhaite pas un bon appétit mais de manger pour survivre.

Il présente devant elle le fait-tout en aluminium réglementaire d'où monte avec la vapeur l'odeur appétissante du repas complet qu'il contient.

— Je... pouvez-vous me servir, capitaine ? Ce n'est pas une vaine exigence de ma part mais je ne connais pas ces aliments et je ne veux pas paraître idiote.

— Une femme n'est jamais idiote quand elle est simple. J'espère que le goût ne vous choquera pas. Il est certain que les rations antarctiques sont exactement adaptées à nos organismes..., commente-t-il en la servant posément.

Il ne la regarde plus dès qu'il constate qu'elle mange avec un certain appétit, peut-être même un début de gourmandise. Il perçoit les mouvements réguliers de la main qui utilise la fourchette, rien d'autre. Aussi, quand subitement ils s'interrompent, relève-t-il la tête.

Le visage clair s'est crispé, les lèvres se sont pincées, le regard est loin, ailleurs... Inutile de demander où. Il replonge le nez dans son assiette et continue à s'alimenter posément, laissant à la femme le temps de se reprendre, ce qu'elle fait sans renifler ni larmoyer.

Il attend qu'elle ait bu pour lui servir de nouveau du thé chaud. Elle a vidé son assiette mais refuse d'être resservie, d'un simple mouvement de sa main. Adam débarrasse la table des reliefs du repas, se sert du thé et fixe le regard vert qui l'interroge, presque suppliant.

— Voici ce que nous savons sur les Volodia, commence-t-il. Depuis le premier lancement, et le vôtre doit être le cinquantième, nous avons autorisé quatorze machines à poursuivre leur mission au-delà de l'Antarctide, parce que les ordinateurs en ont décidé ainsi. Toutes les autres, c'est-à-dire trente-six, ont été mises dans l'incapacité de poursuivre leur vol.

— Quelle arme avez-vous donc utilisée ?

— Les lasers à infrarouge qui grillent les composants électroniques de la cible, touchée sans correction de tir. C'est presque infailible.

— Presque ? s'exclame-t-elle d'une voix coassante.

— Oui. Je suppose qu'une parade eût été découverte, un jour ou l'autre, si des scientifiques avaient survécu pour l'étudier et des techniciens pour la réaliser.

— Tout cela est faux ! s'exclame-t-elle soudain, blanche de colère et d'humiliation.

— Je tiens à vous faire remarquer que par ma naissance, dont je suis fier, tout comme vous l'êtes de la vôtre, je suis chef de la tribu des Cheyennes. Des Indiens. Ceux de ma race ne mentent pas, madame. Je vous ai fait comprendre la raison pour laquelle votre appareil de grande reconnaissance a été neutralisé.

— Vous dites malgré tout que quatorze Volodia ont franchi le barrage...

— Non. J'ai précisé qu'ils ont été épargnés, afin que votre état-major, qui n'était pas unanime quant aux résultats à en attendre, ne découvre pas la raison exacte de leur échec. Je doute que les informations que ces machines ont pu recueillir aient beaucoup servi vos responsables militaires. La méthode d'enregistrement automatique des données photographiques et spectrométriques est excellente. La retransmission à très grand débit l'est également. Mais l'une comme l'autre exigent des installations au sol susceptibles d'assurer la réception, le décodage puis l'exploitation. Plus rien de tout cela n'existait dès le second mois des hostilités.

— Vous parlez comme un spécialiste de ces questions, capitaine. Vous vous trahissez. Il est évident que vous appartenez au Renseignement...

— Non. D'ailleurs une seule question me préoccupe en ce qui vous concerne, pourquoi le major Gorki, c'est le nom que vous avez prononcé, est-il reparti vers le Volodia ?

— Je...

Elle hoche mécaniquement et négativement la tête et ses paupières se baissent pour masquer son regard farouche. Finalement, elle n'escamote pas la réponse.

— Micha, le major Mikhaïl Gorki, est mort pour exécuter jusqu'au bout les ordres donnés. Le Volodia devait disparaître. Nous nous en sommes éloignés en apercevant vos projecteurs, après avoir actionné la commande de destruction. Cela n'a pas fonctionné. Micha est reparti. Je n'ai rien fait pour le retenir. Il m'a simplement dit qu'il allait recommencer la manœuvre...

— Nous aurions été heureux et fiers, madame, de saluer le major Gorki. Je m'incline devant son sens du devoir, même si je considère qu'aucun prodige technique ne vaut une seule vie d'un être humain.

Les yeux verts s'ouvrent, plus brillants que jamais et la voix rauque qui accroche puis roule les « r », insaisissables en américain, mêle le russe et l'anglo-saxon en une phrase qu'Adam ne comprend pas mais dont il retient deux mots au passage : « devoir... patrie ».

Elle complète sa tirade plus clairement :

— Vous me faites peur, capitaine Scott, parce que vous êtes évidemment indien et que vous dites ce que vous estimez être la vérité.

Il incline légèrement le front, sans perdre de son impassibilité minérale.

— Je vais vous demander la permission de m'absenter. Frank me

relaiera. Il faut qu'il se restaure. Ici... derrière cette porte, le coin d'hygiène. Frank est un jeune garçon dont la maman et les quatre petites sœurs habitaient New York... Il admet que la cité ait été balayée par la tornade atomique... Il feint de croire que celle-ci a épargné celles qu'il aime.

— Pourquoi... me dire cela ?

— Afin que vous jugiez ce qu'il y a lieu de dire ou de ne pas dire.

Elle le regarde, un peu interdite, tandis qu'il se lève... Il s'éloigne vers la pénombre du poste avant et disparaît, tandis qu'en émerge une autre silhouette, mince, souple, très différente. Il lui sourit, à la fois amical et réservé, sur la défensive... Jeune... Oui, il est jeune... Curieusement beau comme savent l'être ces Noirs américains qui remportent tous les trophées dans les compétitions athlétiques, quand ils veulent bien lutter.

Fascinée, elle le regarde manger, avec appétit, buvant une quantité impressionnante de thé brûlant. « Certainement pas une éponge à whisky... Vodka... Gregori... Vostok... les copains... Tatiana... Yvan... Irina... Qui sont-ils ? Que fait-elle dans cette machine qui oscille, tangué, gronde sourdement et avance dans le blizzard, tout doucement, en tapinois, simplement pour éviter de geler sur place ? »

Frank vient de lui servir une tasse de thé avec un sourire engageant, timide. Elle remercie d'un battement de paupières. Puis elle commence à parler tandis qu'il écoute, devenu très grave... Oui, elle parle, lentement, sans emphase, sans effets, narrant son odyssée.

Devant l'écran du radar, Adam laisse errer son esprit. Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres, ceux qui se sont écoulés depuis la disparition de Leen... Le destin vient de lui adresser un signal en acceptant que cette femme vive.

« Frère Floyd, comme tout est loin ! Hein ? Tu souris, pour une fois. Ah ! je me disais aussi... Évidemment, si tu étais à ma place, tu n'aurais pas assez de doigts pour palper ce qui se cache sous les oripeaux dont est affublée Eva Nemirowska.

« Bon sang ! Oublie que tu as été baptisé Adam par les Blancs, Tatanka. Cette Eva n'est pas la mère de l'humanité des chrétiens. Non, je ne suis pas bouleversé par son apparition... Elle possède pas mal de traits du bobcat, le lynx des neiges... Forme des yeux, vivacité de certains gestes, triangle facial... Nous, les Cheyennes, nous ne redoutons pas les animaux que nous chassons, mais nous les respectons. »

« À quoi tient la vie ! Yvan... Frank... Eva... Adam... et puis qui d'autre que nous rencontrerons bien un jour ? Il y a certainement des gars et des filles à Vostok pour préparer un autre lancement que le Cogne attendra... Si seulement cette petite bonne femme pouvait aider

à répandre la vérité ! Mais non, elle va s'ingénier à mettre le feu, c'est aussi certain que toi, Floyd, tu serais déjà en train de la peloter, pour voir... Parce que bien sûr, tu es désormais fidèle à Leen, pour l'éternité. »

— Capitaine Scott, puis-je m'asseoir ici ?

Il tourne la tête, aperçoit le regard qui implore et fait un signe d'acquiescement.

— Frank dort déjà, observe-t-elle.

— Il a raison. Il va devoir prendre les commandes dans quatre heures. Le blizzard ne se calme pas. Vous n'avez pas froid ?

— Non. Je suis habituée. Bonne résistance. Depuis huit mois à Vostok.

— L'altitude ne doit rien arranger.

— Non... Capitaine Scott, accepteriez-vous de converser avec moi sans vous fâcher ?

— Pour quelle raison devrais-je me fâcher ?

— Vous n'êtes réellement pas conforme à l'idée que je me faisais d'un Américain.

— Comment les supposiez-vous donc ?

— Grands... Vous l'êtes. Forts... mais c'est idiot, vous l'êtes plus que je ne les imaginais... Seulement ils n'avaient pas vos yeux, votre visage... Toute petite, je vous ai rencontré dans mes livres qui montraient les Indiens avec des coiffures de plumes.

— Et pour vous, les Indiens ne sont pas des Américains...

— Non. Les Indiens sont les Rouges... ou les Jaunes. Les autres sont les Blancs, les envahisseurs... Que pensez-vous de notre situation ?

— Préoccupante, répond-il sans une trace d'humour.

— Les moyens d'écoute de Mac Murdo sont-ils en état ?

— À peu près tous.

— Vous savez donc ce qui se passe dans le monde...

— Oui. Et vous en saurez autant que moi en appuyant sur les boutons quand vous en aurez envie. Je souhaite que vous ne soyez pas trop curieuse, c'est démoralisant.

— Croyez-vous notre situation personnelle plus emballante ?

— Oh oui... Vous ne pouvez mettre en doute la protection qui vous fut apportée.

— Je vous ai remercié... capitaine Scott !

— Il ne s'agit ni de moi, ni de Frank.

— Ah... je vous prie de m'excuser. Je vois. Les puissances supérieures. Les êtres qui dominent ? Nous sommes des matérialistes, en Union Soviétique. Nous ne croyons pas tellement aux bondieuseries

ni à ce que prêchent les papes ou les rabbins.

— N'étant ni l'un ni l'autre, je ne défendrai pas ces deux estimables catégories de prédicateurs et d'apôtres. Mais nous avons nos croyances. Les Cheyennes ont un passé si ancien que lorsque quelque chose va mal, il se trouve toujours un épisode ancien à prendre en exemple pour faire face. Nous savons, entre autres, que lorsqu'on a sauté le Passage, par la mort, on découvre la Grande Prairie où s'ébattaient les bisons blancs. On y retrouve les amis, les frères de race et de sang, toutes celles et ceux dont nous désirons la présence.

— Croyance réelle ou superstition des niveaux primitifs de la population ?

— Je ne suis pas un missionnaire. Ma place devrait être auprès des miens et je suis en Antarctide parce que ceux de ma race ne trahissent jamais. Le compte à régler avec les actuels occupants de nos territoires est une chose. L'opposition forcenée entre l'Est et l'Ouest en est une autre. Mon frère *wasicun*... un Blanc et moi, nous avons choisi l'Antarctique. Il ne voulait pas la guerre mais il a suivi, par devoir. Son avion s'est écrasé contre le mont Sidley par un blizzard comme celui qui souffle en ce moment. Sa femme... mon amie, ma sœur, a choisi de le rejoindre. La tradition m'interdit le suicide. Le passage sur la Terre est une facilité donnée à notre ego de manifester sa personnalité, ses qualités. Leen n'a pas eu la force de faire face à la solitude. Elle a rejoint Floyd. Ils m'attendent dans la Grande Prairie. Autour d'eux veillent les ombres aux immenses coiffures de plumes dont vous parliez. Le savoir, est pour moi une fantastique impression de sécurité.

— Vous admettez que je puisse émettre des doutes ?

— Je le déplore. L'absence de croyance en la véritable destinée de l'homme est tragique. Heureusement, il semble que tous ceux de votre camp ne pensent pas comme vous. Mon ami Yvan, dont je ne sais rien ou presque, un savant épris de matérialisme, est amoureux d'un souvenir...

— Mais qui donc est Yvan ?

— Je n'en sais rien. Nous conversons. Il en a autant besoin que nous. Il nous parle d'Irina...

— La base ?

— Non, une femme... Peut-être une autre Eva Nemirowska, vivante, avec son courage, sa lucidité, sa rigueur et ses principes... sinon une morte. En ce qui nous concerne, Frank et moi, nous la considérons comme la compagne d'Yvan et nous la respectons profondément pour la justesse de ses vues.

— Je me demande si je suis bien éveillée ! Si cette personne existe, bon, je n'ai rien à dire... Mais si elle est morte, Yvan est fou !

— Alors je le suis également, puisque je vous avoue un amour identique pour mes amis disparus.

— C'est insensé ! Admettez-le ! Vous ne pouvez pas croire des sornettes pareilles ! Aidez-moi !

— Vous aider ? Pas pour cela. Le monde entier est silencieux et les rares survivants auront à lutter pour que l'espèce ne disparaisse pas.

— C'est ça ! En croyant aux revenants ou à la métempsycose !

— Toute foi décuple votre force. Elle est aussi indispensable que l'amour. L'amour de son prochain, corrige-t-il.

— J'aimais profondément Micha... le commandant Gorki. Il n'était ni mon mari, ni mon amant, mais beaucoup plus. Il était... Je ne parviens pas à vous expliquer...

— Pourtant simple, Eva. Vous l'aimiez en tant qu'homme, que frère, autre partie de votre couple abandonné dans sa coque de titane et d'acier avec des millions de chevaux-vapeur tonnante et vous propulsant. Il vous rendait magnifiquement cet amour, en frère de sang, comme nous le concevons dans nos traditions cheyennes.

— Vous dites de ces choses..., murmura-t-elle, déconcertée.

— Vous voudriez que je vous affirme qu'il n'y a rien entre Micha et vous dans le temps que vous vous apercevez que la mort n'a pas rompu le lien. Mais, pour en revenir à la situation, nous savons que toute organisation centralisée a disparu, aussi bien aux États-Unis que chez vous. Je vous précise à ce propos qu'il est possible que les dégâts subis par votre territoire soient moins dramatiques que ceux causés par les mégatonnes de vos bombes. Les neutrons ont été plus propres.

— Taisez-vous ! fait-elle en portant ses deux poings à ses lèvres.

— Vous me demandez de vous décrire la situation.

— Pourquoi vous appesantir sur notre prétendu anéantissement ? C'est votre camp qui a été rasé, foudroyé, brûlé...

— Je viens de vous le dire. Les bombes à neutrons n'ont détruit que peu de choses en surface. Mais éliminé la vie. Quand le temps aura fait disparaître les cadavres, le territoire redeviendra habitable. Il n'en sera pas de même aux États-Unis ou ailleurs, sur les immenses étendues ravagées par les bombes à fission ou à fusion. Le démon atomique est partout. Vos propres bases, Pionerskaïa, Oazis, Komsomolskaïa et probablement Novolazarevskaja ont été détruites par leurs propres générateurs atomiques. Oui... nous avons appris cela entre autres.

— Effrayant ! Parce que vous dites évidemment la vérité que vous connaissez. Mais... comment expliquez-vous que nous ayons reçu l'ordre de lancer ce cinquantième Volodia ?

— Je l'ignore. Ce fut pour nous une surprise. J'allais presque dire,

heureuse !

— Vous êtes électronicien ?

— Oui. Spécialiste civil. Dix ans d'études supérieures en mathématiques et électronique. Mon grade est un cadeau de Mortimer, l'ordinateur du M.I.T. chargé de distribuer grades et fonctions dans l'armée. J'eusse été colonel sans les trois chiffres signifiant mon origine indienne.

— Incroyable ! À vous entendre, je me demande si vous êtes bien américain ?

— Je suis indien. Nous étions en train de gagner la reconnaissance de nos droits sur une partie de nos territoires quand la guerre a éclaté. Désormais la terre appartiendra à ses véritables possesseurs.

— S'il en reste !

— Il restera suffisamment de vie pour s'accrocher aux parcelles saines. La civilisation des *wasicuns* s'est suicidée. Nous ne la regretterons pas. L'humanité devra revenir aux sources pour survivre.

— Elle vous intéresse à ce point ?

— Libre, telle que mes ancêtres la formèrent, oui.

— À Mac Murdo... serai-je prisonnière ?

— Mot ridicule, Eva. Même si vous deviez prendre une arme, je ne vous considérerais pas comme une adversaire. J'ai dépassé ce stade. Peut-être, quand les angles auront été arrondis, quand la vérité se sera frayé un passage vers vous ou quand vous aurez fait le chemin vers elle, deviendrez-vous une sœur.

— Non ! Celles auxquelles vous avez donné ce titre sont mortes !

— Superstitieuse ?

— Je ne veux pas. Je ne suis pas et ne serai jamais votre sœur. Je suis colonel de l'armée soviétique et... et en train de me couvrir de ridicule, pardonnez-moi.

— Vous assimilez très bien ce qui déterminera nos attitudes pour le temps que nous passerons ensemble à Mac Murdo. Il ne sera pas éternel.

— Je l'espère.

— Moi également. Pour des raisons différentes des vôtres. Frank et moi, nous devons mettre une bonne distance entre ceux qui vont rejoindre Mac Murdo après l'hivernage, et nous.

— Ah bon ?

— Ils verront en Frank un déserteur et en moi un traître. Éventuellement en vous une prisonnière.

— Vous n'êtes pas rassurant. Vos perspectives sont à courte échéance.

— Nul ne peut se vanter de prédire l'avenir mais le sage se doit de le prévoir.

— Est-ce un proverbe indien ?

— Il doit être également slave.

— Dites-moi... pourquoi Frank serait-il un déserteur ?

— Il ne vous a pas raconté ?

— Non. J'ai parlé. Je crois qu'il a écouté.

— Je vous ai expliqué qu'il espérait revoir sa mère et ses sœurs... Il a quitté New Byrd pour rejoindre Mac Murdo quand il a appris le départ des gens de cette base.

— Qui vous ont laissé, vous, l'Indien.

— Non. Je suis resté pour avoir tué un homme.

— Oh ! Et pourquoi ?

— Vous désirez réellement le savoir ?

— Il me semble que oui. Car cela ne peut pas avoir été un meurtre gratuit.

— J'ai tué quelqu'un qui ignorait ce que représente pour moi la femme, surtout quand il s'agit de celle de mon frère de sang.

— Pardonnez ma question. Je suis désolée.

— Sans importance... Je vais devoir sortir du tracteur pour récupérer la balise, nous arrivons dessus. Cette marche au ralenti est lancinante mais il n'existe aucun autre moyen si nous voulons revoir Mac Murdo.

— Nous sommes sur la banquise, n'est-ce pas ?

— Oui... Une banquise épaisse mais craquelée par la pression du glacier de Ross, d'une part et le mouvement de la mer, d'autre part.

— Puis-je aller aux toilettes ?

— Seriez-vous en âge de demander une telle permission ? demande-t-il, agacé.

Elle rougit et serre les lèvres tandis qu'il arrête le Bobcat, laissant le moteur ronfler pour maintenir le circuit d'air tiède sur le sommet des chenilles. Le capitaine Scott n'est pas un homme facile, certes non, pense-t-elle encore, dix minutes plus tard, regardant par le périscope les écharpes blanches qui courent à la surface de la banquise et la silhouette couverte de fourrures qui cogne à la pelle-pioche pour récupérer la balise.

Il prend son temps pour se déséquiper et rejoindre le poste avant.

— À la prochaine, dit-il en remettant en marche au ralenti, axant le Bobcat sur le nouveau signal, bien net sur l'écran radar.

— Votre tracteur ne flotte pas, évidemment, commente-t-elle.

— Non. Ce sont de véritables maisons ambulantes comme vous

pouvez le constater. Bien isolées, puisqu'il ne fait que dix degrés au-dessus de zéro, ce qui est bien agréable, avec moins 50 à l'extérieur.

Comme il a surgi, le blizzard s'efface et sans plus attendre, Adam lance la machine à toute allure de balise en balise. Frank, éveillé par le bruit et le changement de rythme des oscillations, s'est équipé pour récupérer les disques et leurs antennes fouet.

C'est encore lui qui effectue les manœuvres du sas quand le gros tracteur pénètre dans son hangar.

— Je vais vous prier de ne pas quitter le Bobcat, Eva, conseille Adam Scott. Il y fait bon. Dans le hangar, la température est de moins dix. Et nous devons entretenir les chenilles quand elles sont encore un peu tièdes. Si nous les laissons geler, nous aurons les plus grandes difficultés à le remettre en marche.

— Faites. Le temps n'a plus aucune importance.

Frank se retrouve dans son élément. C'est lui qui pulvérise le fuel mélangé à l'antigel sur l'ensemble du terrain chenillé. En le voyant opérer, affairé mais précis, Adam ne peut s'empêcher de penser à Pete, le mécanicien de Floyd.

« La plus belle mécanique ne rend que ce que l'homme lui apporte », avait-il coutume de dire. Pressé ou pas, elle passe avant l'envie de pisser. Un poney cheyenne ne résiste que s'il est choyé, pansé, bien nourri. Alors, de temps à autre, on peut lui demander un effort inouï.

Ceci n'a pas empêché le « Hibou » soigné par Pete d'emboutir la montagne, mais pas de son fait. Seulement parce que cette outre à whisky de Poireau-n'a-qu'une-étoile a refusé d'attendre la fin du mauvais temps pour voyager sans un motif urgent.

« Il faut croire que le mont Sidley attendait Floyd depuis sa résurrection. Les Monts Bitterroot attendront-ils Tatanka?... Non, Leen, pas de ça ! Je n'y pense que trop. Sans ton départ et celui de Floyd, il n'y eut pas eu de sursis pour la fille du Volodia.

« Un bon graissage des coulissex... Ne pas oublier les galets... Oui, frère Floyd, avec toi et Leen nous aurions reçu une rafale des déboussolés de Bingle ou bien nous serions partis avec eux. Mais je ne serais pas en train de graisser un Bobcat dans lequel un colonel de l'armée soviétique imagine déjà les moyens de regagner ses lignes. Tu dois avoir raison. Nous serions déjà morts, de toute manière. Irradiés, comme ceux des stratos.

« Le lynx femelle a de bonnes dents, prends garde, Tatanka !

« Je ne crains pas grand-chose. Toi, Floyd tu te fous de moi mais Leen veille pour deux. Faim et soif... excellentes motivations.

« Faire revivre les troupeaux que les anciens surent suivre avant de les guider, pour se nourrir de leur chair, se protéger de leur peau, de

leur fourrure : Oublier le froid, la faim, la soif, la solitude et revenir au présent.

« Caisse à outils ! Graisse et fuel puants. Frank qui s'essuie les mains toutes noires. Elles ne seront jamais blanches, heureusement, Frank, mon jeune frère. Tu ne te rends pas compte de la distraction que va nous procurer le curieux animal que nous venons de ramasser sur la banquise ? »

— O.K. ! Adam, je crois que nous avons fait le tour ! s'exclame Frank.

— Je le pense, acquiesce le Cheyenne en frottant énergiquement ses mains avec le même chiffon graisseux. Allons-y. Prévenez notre charmante invitée.

Ils conduisent la jeune femme à la cafétéria où ils se débarrassent de leurs vêtements encombrants. Adam observe avec réalisme qu'il est impossible de laisser leur hôte forcée dans une tenue aussi peu pratique.

— Sans être versé dans l'habillement féminin, je pense que vous pourriez accompagner Frank dans les magasins. Vous devriez trouver tout ce dont vous avez besoin.

— Je vous remercie. Ce n'est pas de refus.

— Il me revient une question que j'ai omise... Quelle était votre fonction dans le Volodia ?

— Mais... pilote. Je pensais vous l'avoir dit.

— Non, c'est à moi, corrige Frank avec un sourire.

— Bien, Frank, aidez Eva et faites pour le mieux.

— O.K. !

Eva Nemirowska regarde s'éloigner l'homme aux cheveux noirs si longs qu'ils reposent sur les épaules massives. Elle ne l'a encore vu qu'engoncé dans les survêtements, et ainsi vêtu du blouson léger, en pantalon kaki et chaussures souples, il semble que tous ses muscles apparaissent en transparence. Sa démarche est souple, un peu glissante... silencieuse. Un homme dangereux... mais un homme.

Qui se hâte vers la salle d'écoute, persuadé que Frank occupera suffisamment la rescapée pour qu'il n'y ait pas à redouter de la voir arriver pendant la conversation avec Yvan.

— Adam ! Enfin ! Alors ?

— Un exploit sensationnel. Le pilote a réussi à poser la machine, mais le navigateur s'est fait sauter avec.

— Folie !

— Non. Exécution des ordres.

— Le pilote est indemne ?

— C'est une femme. Colonel Eva Nemirowska.

— Ah !

— Vous connaissez ? demanda Adam qui a perçu une réticence.

— Quel âge a-t-elle ?

— Trentaine... jolie... petite... type slave côté Asie.

— Ne savez pas son origine ?

— Nous ne sommes pas indiscrets, vous savez. Trop heureux de la découvrir indemne.

— Adam. Ne pensez pas que je déraisonne... Irina m'a averti. Oui... elle m'a déjà averti. Que ce serait une femme dont il faudrait tout redouter.

— La connaîtrait-elle ?

— Euh... je ne sais pas.

— Demandez-lui...

— Entendu. Prenez garde quand même, Adam, vous êtes la franchise même et certainement la droiture. Vous ne connaissez rien des êtres qui furent formés dans les unités spéciales.

— Tranquillisez-vous, ami, elle ne peut rien contre nous et nous ne ferons rien contre elle.

— Il ne s'agit pas de ça ! N'oubliez pas que je ne suis qu'un civil déguisé, comme vous. J'ai beaucoup travaillé à Akademgorodok, entre autres. Vu passer bien des fois ces officiers splendidement inhumains, asexués, comment dire ? Robotiques ! Leur esprit a été formé, moulé, façonné dans une matière différente de celle du nôtre. Lui avez-vous parlé de moi ?

— Sans m'étendre.

— Adam, je ne voudrais pas que nos relations puissent souffrir de la présence de cette femme.

— Je vous précise que je suis seul, devant le pupitre, avec le casque d'écoute, sans enregistreur.

— Moi de même... Mais ce n'est que pour me donner l'impression d'exister encore, comprenez-vous ?

— Arrêtez-moi si je fais erreur et surtout ne m'en veuillez pas. Nous sommes seuls... vous et moi. Votre amie et conseillère, comme la mienne, attend, dans la Grande Prairie. Les autres, garçons, filles, copains, sont partis, peu importe quand, où et comment. La base automatique fonctionne et nos esprits ont besoin de se rencontrer pour survivre. Ainsi le prétendent nos anciens. Vous, moi, Frank, ne sommes que des survivants. Je voudrais, même si ce n'est qu'un vœu impossible à réaliser, qu'un jour se forment des couples nouveaux pour relancer la vie.

- Je ne ferai pas partie de ceux-là.
- Qu'en savez-vous ?
- Irina...
- Elle sera à votre côté.
- Mais...
- Mais oui... Moi non plus je ne formerai pas un couple réel, pour la même raison que vous. Mais la mienne aussi sera à mon côté.
- Vous aussi, vous avez votre Irina ?
- Oui.
- Ainsi... vous saviez ! Mais vous me comprenez, n'est-ce pas, je ne suis pas fou ! Quand elle est morte, j'ai cru que le monde explosait... Puis elle est revenue... comme cela... comme si jamais elle n'était partie. C'est tout.
- Merveilleux ! Bien... Yvan, je vais vous laisser un moment. Attendez-vous à ce que votre prochain correspondant soit du sexe féminin et Russe.
- Non, pas Russe... Soviétique.
- Très juste. À bientôt.
- Adam effectue une visite complète de l'immense salle d'écoute, moins pour regarder les enregistreurs, vierges, que pour faire le point. Yvan est seul. *Heyoka Osni*... Fou du Froid... plus raisonnable que les plus lucides. Le contact avec Eva Nemirowska sera délicat.
- Êtes-vous satisfaite ? demande-t-il quelques minutes plus tard à la jeune femme qui paraît très à l'aise, adossée au comptoir.
- Une femme est toujours plus heureuse, présentable.
- Vous avez eu raison d'opter pour le blouson et le pantalon fourrés. Les tunnels ne sont pas chauds. J'ai avisé notre ami Yvan de votre arrivée. Il vous saluera avec plaisir.
- J'ai hâte de savoir quel est ce citoyen soviétique qui correspond avec vous sans plus de formalités, en effet.
- Eva, je vous renouvelle ma mise en garde de cette nuit.
- Vous craignez que j'interrompe votre dialogue ?
- Non. Mais son cerveau a besoin d'autre chose que de rappels à l'ordre.
- Il est fou !
- Dans ce cas, inutile de correspondre avec lui.
- Faites comme vous voudrez. Je suis prisonnière et n'y peux momentanément rien.
- Je souhaite que vous admettiez qu'il y a ici une femme et deux hommes sans souci de hiérarchie. Ni Frank ni moi ne vous considérons comme autre chose qu'une femme. C'est clair ?

— Vous avez changé de ton, capitaine Scott.

— J'ajoute que d'ici soixante jours, au plus, nous devons avoir évacué cette base, si nous sommes incapables de faire admettre qu'il n'y a plus des belligérants mais seulement des rescapés à sauver et à regrouper.

— Cela va nous donner le temps de réfléchir. Probablement de nous mieux connaître. Je crains que vous ne sous-estimiez la force de la femme soviétique, capitaine.

— Frank, nous allons placer Eva dans une des chambres du bloc W. Elle sera à proximité de la cafétéria. Quand désirez-vous correspondre avec Vostok, Eva ?

— Le plus tôt sera le mieux, réplique-t-elle avec sécheresse, consciente du fait que l'homme qui lui parle est un monolithe que rien n'ébranlera.

CHAPITRE X

Eva Nemirowska ne parla pas longtemps avec Yvan. Une vingtaine de minutes, à peine, durant lesquelles, Frank, assis sur un siège proche, demeura les yeux dans le vague. Il ne comprenait pas un mot de l'échange mais s'intéressa aux inflexions. Curieuse langue, à la fois douce, presque trop féminine et brusquement glapissante, hargneuse, pour redevenir pleurarde, pleine de « gni, gni, gni gni... »

Quand la jeune femme se tourna vers lui, après un long silence, il ne broncha pas et elle dut l'appeler avec impatience :

— Frank !

— Oui, madame ?

— Cet officier, le lieutenant Kostlof, vous le connaissez, vous aussi ?

— J'ignorais son nom, mais je converse avec lui. Un brave type. Très calé en astrophysique, avec des rêves plein la tête pour chasser la peur de la solitude. Un type épataant !

— Je ne comprends pas... vraiment. Vous semblez sains d'esprit, tous les deux, avec le capitaine et vous conversez avec un dément, un aliéné ! Un homme qui se souvient tout juste avoir été un savant d'Akademgorodok, ce qui resterait d'ailleurs à démontrer. Un fou qui se plaint d'être abandonné à Mirny !

— C'est une façon de voir qui n'est pas la nôtre, madame.

— Frank ! Si vous m'appellez encore une fois madame, je vais hurler ! Ou vous admettez que je suis le colonel Nemirowska ou je suis Eva !

— Adam vous dirait sans doute mieux que moi ce qu'il en pense. Pour en revenir à Yvan, il n'est pas fou du tout. Il se protège intelligemment, avec l'aide d'Irina.

— Mais c'est une morte ! Un petit médecin mort de la poitrine ou de quelque chose comme ça ! Un fantôme grotesque ! Rien !

— Le monde d'aujourd'hui est peuplé de plus de ce genre de fantômes que de vivants comme nous. Tenez... un parmi d'autres... Micha.

— Frank !

— Oui, cela vous gêne ?

— Je... Où se trouve le capitaine ?

— Probablement à la cafétéria.

— Il faut que je le voie. Je veux parler à Vostok. Il m'a promis...

— Pas besoin de le déranger pour ça, vous savez. Vous n'arrivez décidément pas à croire à votre liberté... Bon... Vostok... voyons voir...

Une demi-heure plus tard, Frank tentait toujours d'obtenir une réponse de la station soviétique désespérément muette et Eva, pour la dixième fois répétait nerveusement :

— Ce n'est pas possible, vous le faites exprès ou bien vous n'êtes pas sur la fréquence !

— Patientez, affirmait paisiblement le jeune Noir sans se troubler.

Adam survint, silencieusement, avant que la communication ait pu s'établir. Il regarda un moment l'émetteur, suivit les efforts de Frank et se tourna vers Eva.

— Ils possèdent des enregistreurs, je suppose ?

— Oui, évidemment.

— Pourquoi ne dictez-vous pas un message par télex ?

— Accordez-moi encore un peu de temps... une demi-heure..., supplia-t-elle.

— Vous n'y êtes pas du tout. Appelez toute la journée et même plus si cela vous chante... Tout au moins aussi longtemps que Frank le voudra bien. Je ne faisais que vous suggérer un moyen moins pénible d'avoir une réponse. À propos, avez-vous eu plus de chance avec Yvan ?

— Oui. Le lieutenant Kostlof. Physicien. A suivi l'envol des Volodia. Sert les appareils de Mirny. Il attend toujours, devant les appareils muets. Il est fou.

— Vous faites erreur. Il est seulement différent de l'homme qui fut le lieutenant Kostlof avant qu'Irina ne franchisse le Passage.

— Mais enfin, c'est incroyable, cette volonté de défendre l'indéfendable !

— La fraternité serait-elle pour vous un sentiment indéfendable ?

— Vous espérez me piéger chaque fois avec cette notion ! Je ne peux évidemment pas l'accepter. Un fou est un fou !

— S'il l'est, je le suis. Vous l'êtes et tous les rescapés avec nous. Finalement, c'est sans importance. Tandis que percevoir la chaleur de sa joie quand nous conversons de sujets aussi divers que le rayonnement corpusculaire de la haute atmosphère ou les réactions des manchots empereurs sous le blizzard est essentiel. Voilà ce que vous comprendrez très vite.

— Je ne croirai jamais aux fantômes, aux revenants ni aux auras et encore moins aux rêves !

— Je souhaite qu’une seule fois vous puissiez croire à l’une de ces créations de l’inconscient que vous feignez de mépriser en ce moment... Je crois que Frank a enfin le contact...

Le jeune homme levait la main droite, l’index et le médian croisés. Il redressa son long buste aux larges épaules et fit basculer un interrupteur. Une voix anxieuse, cassée, égrena des syllabes incompréhensibles et la femme poussa une plainte :

— Gregori !

Frank lui céda sa place sur le siège rotatif. Adam s’adossa contre un des pupitres, les bras croisés.

La conversation dura plus d’une demi-heure et pas un instant les yeux noirs du Cheyenne ne quittèrent la direction de la nuque blonde d’Eva Nemirowska, comme si, en dépit de la barrière des langues, le capitaine Scott saisissait le drame dont prenait conscience la jeune femme.

Il la vit noter rapidement une série de chiffres, prononcer encore quelques mots, d’une voix beaucoup moins assurée, plus lasse et demeurer silencieuse devant la console à nouveau muette. Elle fit pivoter son siège et affronta l’interrogation des yeux noirs, impassibles.

— Les choses vont mal, fit-elle d’une voix sourde.

— Que pouvons-nous faire ?

— Certains spécialistes ont flanché. Le médecin, les atomistes... une fille. Ils ont choisi de mourir en imbibant de vodka la petite part de vérité qu’ils ont transformé en catastrophe inéluctable.

— Laissons les morts reposer en paix... Que faire pour les vivants ?

— Capitaine... je voudrais essayer d’en savoir plus. Gregori, le chef du contrôle, un homme de devoir, m’affirme que nos navires disposent d’informations plus étendues que celles diffusées par les stations terrestres.

— Je n’en doute pas, car ces dernières sont muettes... Avez-vous une fréquence d’appel ?

— La voici.

— Bien. Nous allons utiliser un autre ensemble radio... Ensuite ?

— La centrale atomique de Vostok donne des inquiétudes. Élévation de température insolite... Il semble que ce soit ce qui a déclenché la panique des atomistes...

— Il y avait de quoi... Que font les occupants ?

— Ils préparent l’évacuation méthodique.

— Ils ont intérêt à se hâter. Deux au moins de vos stations sont mortes de cette manière... peut-être plus. Il semble que l’emballement d’un réacteur comme ceux que vous utilisez en Antarctide puisse

prendre une forme exponentielle.

— Vous redoutez une explosion ?

— C'est improbable. Il y aura plutôt fusion quand la température va dépasser le seuil critique. La glace fondra, se vaporisera... L'ennui, dans les bases sous-glaciaires, provient en général du système de conditionnement d'air qui peut entraîner l'irradiation de toutes les installations en quelques minutes.

— Que peuvent-ils faire ?

— À leur place, je mettrais l'indispensable dans les tracteurs à glace et je foudroyais le camp vers la station la plus proche. En convoi, avec de la prudence on passe... Prenez comme exemple ce qu'a réussi Frank.

— Aucun des survivants de Vostok n'est un spécialiste de la glace.

— Frank était liftier... Nous les aiderons de nos conseils, si vous le voulez.

— Ils en auront besoin... Croyez-vous possible de contacter les navires ?

— Nous allons essayer.

Ils eurent moins de difficulté à obtenir une réponse des navires soviétiques qu'ils n'en avaient rencontré pour toucher Vostok. Une fois de plus ils laissèrent Eva Nemirowska s'expliquer avec une certaine véhémence, hachant ses répliques, jusqu'au moment où elle eut un correspondant à la voix grave, profonde et lente. Indiscutablement un responsable de haut rang.

Frank donna un coup de coude à Adam et lui souffla à l'oreille :

— Dix dollars que c'est l'amiral en personne...

— Je ne parie jamais et de plus je suis de votre avis.

— Ouais... Qu'est-ce que vous pensez de cette suite de pannes de leurs générateurs ?

— Pas grand-chose. Si ce n'est que la glace bouge... Il en faut peu pour modifier les conditions d'échange thermique... Enfin... c'est une hypothèse, rien d'autre.

— C'est pas ça, mais... que deviendrons-nous si Mirny... Yvan... vous voyez ce que je veux dire ?

— Nous envisagerons la situation, Frank. Rappelez-vous malgré tout que cette jeune femme est pilote de Volodia... donc un très bon pilote de n'importe quoi...

— Vous pensez... aux stratos ? chuchota Frank, les yeux brillants.

— Pas vous ?

— Capitaine ! appela Eva Nemirowska en se détournant à peine de la console.

— Je vous écoute... Avez-vous été rassurée ?

— Jugez plutôt : les navires de l'amiral Gortschof naviguent actuellement à la sortie de la mer de Tasmanie, vers l'océan Indien. Ils sont détachés de l'ensemble de la flotte soviétique qui remonte vers le nord, en l'absence d'instructions depuis... un certain temps. L'amiral a été intéressé par ce que je lui ai fait savoir. Il m'a appris que nos deux patries sont pratiquement détruites. Il n'existe plus, nulle part, de pouvoir central. Seulement des îlots de résistance... L'amiral a prêté serment devant les représentants qualifiés de l'Union. Il poursuit la guerre. Mais en tant qu'homme, il estime que la civilisation de l'atome, de l'électricité et du confort est mourante, sinon morte. Voilà.

— L'ennui, c'est qu'il n'ait pas conclu de la bonne manière en allant noyer ses fusées dans les fosses des Tonga, par exemple.

— Les officiers soviétiques ne trahissent ni ne désertent, capitaine.

— C'est regrettable. Et cela signifie que tant qu'il en restera un il sera aussi dangereux qu'un animal enragé.

— Capitaine, vous dépassez les mesures !

— Allons donc. Cela ne vous suffit donc pas d'apprendre que votre immense et magnifique patrie est morte ? Vous n'en avez pas encore assez ? Que vous faut-il de plus ? Appartenez-vous au parti des exterminateurs qui refusent le droit à la vie à ceux qui ne partagent pas leurs opinions ?

— Nos peuples sont dissemblables au point que je me demande si nous sommes originaires de la même planète. Vous parlez fraternité, amitié, pitié et moi je dis, vengeance ! C'est ce qu'exigent nos morts, nos ruines, nos Volodia abattus, l'Union écrasée... ravagée.

— Autrement dit, vous feriez battre les cadavres, si vous le pouviez.

— Des mots. Je sais où se trouve mon devoir.

— Je vais vous rappeler le ridicule des mots, puisque vous semblez y tenir : îlots de résistance... morts... ruines... ravages... vengeance... vous les avez tous prononcés, pour définir des clichés... qui n'ont plus cours... Et je n'aime pas voir une femme se ridiculiser. Si vous avez besoin de quelque chose, adressez-vous à Frank. Bonsoir.

Adam Scott fit demi-tour et s'éloigna sans hâte, de son pas souple, les cheveux flottant sur ses épaules comme une courte cape noire. Eva Nemirowska, à travers sa fureur, le vit tel qu'il eût été en d'autres temps et d'autres lieux. Torse nu, bariolé de couleurs vives, disposées pour signifier une situation : guerre, paix, reconnaissance, deuil... défi... DÉFI !

— Adam est un homme fier, madame, murmura Frank Allan Noble paisiblement.

Elle serra les poings, se mordit les lèvres et fit un effort pour se contraindre à demander d'une voix aussi égale qu'elle le put :

— Pourrais-je encore une fois communiquer avec Vostok ?

— Pourquoi pas ? répliqua nonchalamment le jeune homme en s'installant devant l'appareil.

Il rétablit la liaison et s'installa à proximité, bien calé sur un siège, les pieds sur une tablette, aussi patient et résigné que s'il avait attendu le client dans son ascenseur rapide du World Center Two.

Adam était trop coulant avec cette petite garce. Un coup de queue bien envoyé et elle eût filé droit. Faudrait pas que je sorte ça devant lui. Il ne peut pas la blairer, mais il fera tout pour la protéger... On dit pourtant que les Indiens ne sont pas tendres avec leurs squaws... Seulement c'est souvent la bonne femme qui fout les coups de calumets à son gars.

Bon sang ! C'est pas Martha et ses boîtes à lait, mais quand même ! Mettre la main au cul de cette femelle qui se trémousse sur sa chaise en baragouinant ! Je vois... j'imagine... Je suis certain qu'elle en voudrait. Et si je lui présentais ma fierté ? N'a pas servi depuis un sacré bout de temps. Serait vite à point... rien que d'y penser...

— Frank !

— Oui ?

— J'ai terminé. Ils commencent à préparer les tracteurs. Cela ne sera pas facile pour eux.

— Ce n'est facile pour personne, observa-t-il en prenant son temps pour se lever, pestant contre les pantalons trop étroits.

— Je retourne à la cafétéria, fit-elle en passant devant lui qui la suivit à distance, soulagé de pouvoir disposer de quelques minutes pour retrouver son calme.

Aussitôt après le repas pratiquement silencieux, Eva regagna sa chambre et les deux hommes se penchèrent sur les manuels réunis par Adam Scott : Mise en œuvre, pilotage, maintenance du S.T.O.L. Mac Donnell 113.

— Vous croyez qu'elle pourra décoller ça ? demanda Frank.

— Oui. Sinon, nous utiliserons les Bobcat. Mais je lui fais confiance.

— Vous avez de la veine. Elle me tracasse.

— Pourquoi ?

— Elle est ici depuis bien peu de temps pour tenir la place qu'elle occupe. Je me fous de ses galons. Ce sont l'arrogance, la suffisance, la hargne, l'assurance qu'elle étale qui m'emmerdent. Je balance entre l'envie de la déculotter et celle de me mettre au garde à vous.

— Je vous conseille de demeurer au repos et de la laisser piquer seule ses crises de patriotisme et d'autorité. Pour moi, elle est une femme sachant piloter et qui devrait nous tirer d'affaire si nous savons la convaincre. Pour ce qui est de la déculotter, ceci ne me concerne

pas ? Frank, mais je serais vous, je me méfierais quand même. Cette fameuse culotte risque de dissimuler un piège.

— Ne me dites pas ça ! Je vais avoir envie d’être piégé !

— Vous aurez été averti.

CHAPITRE XI

Ils dînaient. Avec un certain appétit. Ils ne pouvaient se permettre de négliger cette phase essentielle de la vie dans le continent du froid. Copieux, surabondants mais parfaitement étudiés, les mets extraits des boîtes de rations devenaient succulents pour peu qu'il leur soit ajouté un peu de fantaisie. Frank se chargeait de diriger le choix d'Eva Nemirowska qui mangeait ensuite avec gourmandise ce qu'il cuisinait en chantonnant.

— Que pensez-vous de l'avion ? demanda Adam, devant la tasse de thé brûlant concluant invariablement son repas.

— Excellente machine, facile à piloter, selon toute probabilité.

— J'en suis ravi. Si nous agissons vite, nous pourrons porter secours à vos amis de Vostok et ensuite ramasser qui voudra bien se joindre aux rescapés. Croyez-vous que Mirny puisse nous accueillir ?

— Yvan s'y trouve seul. La base est énorme. Seul point noir, la centrale atomique est la même que celle de Vostok. Et Mirny est bâtie, elle aussi, dans la glace de la calotte...

— C'est évidemment un écueil.

— Je vous suggère d'envisager une autre solution. L'évacuation par mer.

— Comment cela ?

— La flotte de l'amiral Gortschof arrivera en vue de Mirny au début du printemps austral.

— Ma foi... si l'amiral nous accepte à bord et ne nous considère pas comme du bétail ni des prisonniers, je ne suis pas hostile à une telle évacuation. Comment voyez-vous cela ?

— D'abord rejoindre Mirny, évidemment. La mer de Ross n'est libre que bien après l'océan Indien devant Drygalski. Et le temps joue contre vous.

— C'est exact.

— Peut-être pourrez-vous récupérer quelques-unes des stations américaines si toutefois elles acceptent de se rendre...

— Hein ? Se rendre ? Pourquoi se rendre ? Il ne s'agit pas de reddition mais de sauvetage...

— C'est une interprétation qu'il faudra discuter avec l'amiral, selon moi.

— J'espère qu'il sera intelligent.
— Il ne serait pas amiral sans cela.
— Un peu de thé ? offrit Frank pour interrompre l'escalade.
— Merci, fit Adam en finissant sa tasse avant de se lever et de saluer pour s'éloigner.

— Non... merci, grommela Eva entre ses dents, les yeux dans le vague.

Adam fit le tour des installations essentielles de la base pour se retrouver en temps voulu dans la salle d'écoute, pour la vacation. Décidément, la jeune femme ne donnait pas l'impression de vouloir abandonner son agressivité fondamentale. Elle ne conversait plus avec Yvan. Tout juste, de temps à autre, requérait-elle une information sur le temps, l'état de la banquise ou celui des installations de Mirny. Malgré d'indiscutables facultés de raisonnement, elle n'admettait pas la présence du léger fantôme d'Irina. À moins que ce ne soit Irina qui refuse le colonel Nemirowska, fit observer une ombre insaisissable... Floyd... ou Leen ?

Le petit colonel blond ne croyait qu'à la matière, à la force. Un être ambigu. Femelle par la croupe, le port et les traits. Mâle par la manière générale de s'agiter, de parler, de définir, d'exposer.

« Leen, Floyd ! Comme vous êtes loin ! Il me faut vous appeler de toutes mes forces pour que vous interveniez enfin. Heureusement que les ancêtres sont toujours là, fumant le calumet, autour de Tatanka, le père. Ils observent, impassibles, et jamais ne dévoilent leurs impressions. Ils attendent que je sois revenu aux tipis, s'ils existent encore, pour se manifester.

« Floyd ! Ohéo ! Où as-tu emmené Leen ? Je ne t'en veux pas, salopard, mais quand je te retrouverai, dans la Grande Prairie, tu auras des comptes à me rendre. C'est l'heure. *Heyoka Osni* va s'impatisier. »

— Ici Adam... Yvan répondez.

— Heureux de vous entendre.

— Avez-vous le soleil, aujourd'hui ?

— Il brille et le ciel est bleu. Je me suis persuadé que nous nous rencontrerions par un temps semblable.

— Je le souhaite. Pour nous, le soleil n'a pas été aimable. Un bout de jour blanc avec un voile de blizzard.

— Les choses vont mal à Vostok. Les gars ont évacué définitivement mais ils aperçoivent la vapeur...

— Croyez-vous que cela puisse exploser ?

— Non. À peine un crachotement. Tout va s'enfoncer dans la calotte glaciaire et parviendra un jour à la mer. Amusante découverte pour

nos hypothétiques descendants, monstres mutants issus de nos gènes atomisés, irradiés. La radio-activité se sera heureusement atténuée.

— Nous n’aurons plus à nous en préoccuper, à cette époque.

— Qui peut dire la durée de l’attente, dans la Grande Prairie ?

— Honnêtement, je l’ignore. Mais nous devons vivre le présent. Nous effectuerons le ramassage des rescapés en avion.

— Elle a accepté. Je m’en doutais. Vous lui offrez un outil terriblement efficace, Adam. Elle saura l’utiliser.

— Elle devrait pouvoir décoller n’importe quoi, même une lessiveuse, pourvu qu’elle soit dotée d’un bon moteur. Disposez-vous de stocks de kérosène ?

— La station en regorge. Mais seules les réserves de secours, chauffées, sont utilisables.

— Balisage de piste ?

— Pas de problème. Évidemment, il faudra trouver la piste...

— L’avion peut se poser n’importe où.

— Bien. Une fois à Mirny, que ferez-vous ?

— Suivant les circonstances.

— Adam, Irina n’est pas optimiste. Elle n’aperçoit qu’un colonel-femme enragé, un amiral-homme entêté. Autour d’eux des personnages falots qui obéiront jusqu’à ce que mort s’ensuive.

— Ayons confiance, Yvan, sinon tout est perdu.

— Irina est de votre avis... Dites... je voulais vous dire... Votre prisonnière libre a communiqué des informations sur toutes vos bases à la flotte de Gortschof...

— Qu’y faire, Yvan ?

— Eh... simplement ne pas la laisser transmettre.

— D’accord... je vais y songer.

Adam Scott y songea effectivement puis décida de ne rien changer. Ce fut au tour d’Eva Nemirowska de se trouver devant la console d’un émetteur le lendemain matin, en présence de Frank, toujours affable. Elle nota quelques séries de chiffres transmises par son interlocuteur de Vostok depuis son tracteur, échangea avec lui quelques phrases et regagna sa chambre, après un remerciement du bout des lèvres qui fit rager le sous-lieutenant.

Il retrouva Adam, lui rendit compte et tous deux reprirent leur étude des éléments essentiels qu’ils se devaient de connaître sur l’avion s’ils voulaient qu’il soit entretenu presque normalement. Eva se vêtit et pour se diriger vers le hangar où elle passait des heures à étudier l’appareil, dans le poste de commandes, elle effectua un crochet par la station de physique. Toutes les installations lui étaient ouvertes et

désormais familières. Sur ce point l'Indien tenait parole... comme sur les autres d'ailleurs.

Elle franchit le seuil du réduit aux sismographes et consulta rapidement les enregistrements. Indications horaires, intensité de la principale secousse, directions... Elle revint dans le laboratoire et s'immobilisa devant la projection de l'Antarctide. Sur les cercles tracés par les spécialistes du temps où la base était encore occupée, elle ajouta ceux déduits de la lecture des sismographes et reporta les relèvements fournis par Vostok.

Il eût été préférable de disposer d'une troisième source, Mirny, par exemple. Mais le fait que cercles et droite coïncident à l'endroit de la tache rouge sous-titrée New Byrd lui suffit. Ses narines se dilatèrent. Ses yeux verts brillèrent et cillèrent à plusieurs reprises. Elle respira longuement, les mains crispées à sa poitrine insignifiante.

« Pour toi, Micha !

Pour toi ! Pour tous les copains qui ont cru quitter l'enfer de glace pour tracer leur trajectoire superbe au-dessus de l'ennemi terrassé et sont retombés, impuissants, maudissants, incapables de comprendre pourquoi la machine les trahissait.

« Pour vous tous... Pour toi, Tatiana ! Même toi, porc, Dimitri ! Ordure de petit médecin merdeux qui aurait dû donner l'exemple du courage et qui a entraîné les autres dans la fuite vers la mort. »

Elle repartit à pas lents, remontant vers le hangar, ressassant le passé, projetant ses fantasmes sur le présent et l'avenir.

« Eva Nemirowska, trente ans, colonel. Ne serait jamais héros de l'Union Soviétique. À moins que l'amiral n'ait apprécié à sa juste valeur sa réaction d'officier, fidèle à la foi patriotique. Pourquoi pas, après tout ? Une belle image. Un pont de navire, avec la banquise au loin et tout au fond, l'énorme glacier... La haie des matelots. Les officiers figés. Quelques visages connus. Gregori l'ivrogne... Le sourire de Frank... peut-être heureux. Les yeux noirs de l'Indien la couvrant de mépris.

« Je m'en moque !

« Tu es vengé, Micha. Si seulement je pouvais imaginer que le Cheyenne dise vrai et qu'il existe bien un endroit où tu souris après avoir suivi la parabole de notre fusée ! Les salauds ! Ils nous ont descendus. Tu es mort à cause d'eux. Ils ont eu trente-cinq autres équipages. Je leur devais bien ça, non ?

« Comment l'Indien va-t-il prendre la nouvelle ?

« Il est préférable qu'il l'ignore.

« Indéchiffrable.

« Dangereux.

« Par moments, l'impression fugace qu'il va me saisir au passage, arracher cette pelure et me violer, n'importe où, sur une table, une caisse ou contre le mur. L'instant d'après, dédain absolu. Ma faute. Je n'ai pas choisi ma chance et il laisse volontairement glisser la sienne.

« Non !

« C'est inepte !

« Il s'en fout ! Il a acquis la courtoisie en se frottant aux Blancs, à l'Université. Peut-être ressent-il le respect atavique du primitif pour la femme supérieure à lui.

« Idiote ! Il est l'Indien, comme l'autre est nègre américain et je n'appartiens pas à leur ethnie.

« Mais toi, Frank, je sais que tu me cherches et que tu attends que je fasse le signe. Oui. Je crois bien que je vais le faire, parce que j'en ai assez de la masturbation et qu'aujourd'hui nous avons remporté une victoire.

« Je vois d'ici la tête du Cheyenne quand il saura que tu m'as possédée !

« Dans le fond... y fera-t-il seulement attention ? Quelle différence avec toi, Micha ! Tu es mort de n'avoir pu te réhabiliter à mes yeux par la mission dont nous étions si fiers. Je ne peux pas le leur pardonner. Si tu avais été capable de me faire jouir, je songerais à toi comme à mon frère incestueux. Et toi, Tatiana, petite langue agile, es-tu près de lui ?

« Dimitri ! Porc, salaud, traître ! Dire que tu faisais partie de ceux qui discouraient sur leurs ancêtres ! La volonté surhumaine de l'aïeul anobli par Catherine, le sabre de l'Ataman des Cosaques, l'honneur des cavaliers du Don... Lâche ! Pas capable de tenir. Tu étais là pour les protéger, les guérir, toi, le médecin et ils nous manquent tandis que je te maudis.

« Adam !... Tu ne trahiras jamais les tiens. Je t'exècre presque autant que Dimitri... Mais tu n'es pas un lâche.

« Je deviens aussi folle que le visionnaire de Mirny !

« Frank... tu vas y avoir droit. Rien que d'y penser, je suis trempée ! Jamais vu un Noir en érection. Tu dois être gros. J'ai déjà remarqué... Pourtant ce n'est pas toi que je voudrais sentir mais lui... Adam. Il me ferait... je ne sais pas quoi... tout et même plus... et j'en redemanderais.

« Croupe en l'air... »

— Eva, je vous cherchais sans y croire... Adam... le capitaine Scott voudrait vous parler.

— Est-ce urgent ? demanda-t-elle, masquant sa fièvre sous la sévérité du ton.

— Je me demande si quelque chose peut être urgent sur la base en ce moment. Nous avons besoin de votre avis sur un point précis.

— Vous allez me faire croire que je compte réellement.

— En douteriez-vous, madame ?

— Frank ! menaçait-elle, le doigt levé vers lui.

— Je vous prie de m'excuser.

— Est-ce donc si difficile ? Je ne suis qu'un petit bout de femme.

— C'est... peut-être pour cela, grommela-t-il en se détournant.

Elle émit un petit rire de gorge, sorte de roucoulement de tourterelle. Frank plissa les paupières. Maman Noble avait eu des tourterelles. Seuls ceux qui les ont bien observées savent combien ces jolies petites bêtes sont cruelles. D'horribles monstres ailés brisant les crânes de leurs becs acérés. Pas leur pareil pour décerveler un abruti de moineau ! Un Frank tout con, tout noir !

Il sourit béatement. Prendrait garde. Mais ne dirait pas non.

— Bien, dites au capitaine que j'en ai pour quelques minutes dans l'avion et que je vous retrouve à la cafétéria.

— Entendu.

Ce même jour, le front penché, Adam Scott nota sur un feuillet les chiffres fournis par Yvan et releva un peu la tête.

— Quand est-ce arrivé, d'après vous ?

— Six heures trente-sept, temps unifié, mais voici vingt-quatre heures. J'aurais pu le voir avant si je consultais tous les jours les sismographes. Sans la conversation qu'Elle a eu avec le type de Vostok... je ne saurais toujours rien.

— J'ai tout noté. Où voulez-vous exactement en venir ?

— Vous découvrirez par vous-même. Je vous signale que la centrale de Vostok disparaît sous la glace. Un formidable spectacle imaginaire.

— Dangereux, surtout.

— Boff !

— Dites, Yvan... elle ne peut pas avoir fait ça, n'est-ce pas ?

— Vous êtes trop naïf ou trop bon, Adam. Irina vous admire. Moi, je vous plains. Pour certains, la guerre continue. Mac Murdo et pourquoi pas, Mirny, peuvent former de belles cibles.

— C'est de la folie furieuse ! La Terre meurt et ce qui reste d'hommes cherche à tuer les survivants !

— Les hommes et les femmes, camarades. J'espère que vos yeux sont grands ouverts.

— Mais enfin... pourquoi ?

— Vengeance, Adam. Ils ont tué l'ami... ou l'amant. Ajoutez tous les autres les copains des Volodia... Le pays... Vous, le guerrier cheyenne,

pardonneriez-vous devant les tipis incendiés ?

— Elle me place dans une situation impossible ! soupira Adam avec amertume. Que n'a-t-elle compris que ce mort du Volodia devait être le dernier, dans son horizon de guerre. Il s'est sacrifié pour elle. Et là-haut, à New Byrd, ils étaient en nombre à peu près égal, hommes et femmes. C'est bien d'eux qu'il s'agit, n'est-ce pas ?

— Oui. Irina ne cesse de me répéter tout ça, à m'en soûler. Mais je ne suis pas responsable, moi ! Je n'en veux à personne ! Je ne suis qu'Yvan Kostlof, petit lieutenant par protection ! J'étudiais les corpuscules de la haute atmosphère, moi ! C'est la faute de cette vérole de femme, le serpent, la mort, que vous réchauffez pour qu'elle vous frappe, un jour, bientôt !

— Elle vient de frapper, si j'ai bien compris.

— Oui. La garce a résolu à sa manière le problème de votre fuite en avant. Mac Murdo redevient sûre. Elle assouvit sa vengeance. Et un jour Mac Murdo sera russe.

— Vous la haïssez sans que je parvienne à comprendre pourquoi ?

— Parce que vous lui accordez toujours votre sympathie ?

— Je ne sais que vous répondre, Yvan. Elle ne peut pas nous comprendre. Vous et moi appartenons à un autre monde, unimaginable pour qui n'a pas abandonné définitivement la notion de guerre, d'affrontement.

— Irina est comme vous. Elle ne me croit pas. Elle répète qu'il faut être miséricordieux. Je ne peux pas ! Cette femme-colonel devait traverser l'espace dans le bolide hypersonique dont elle n'est qu'un rouage. Sous elle, de la cendre d'humains. Devant elle, des nuages horribles, résultats de la disparition instantanée d'autres humains. Plus loin, le glacis de l'Union, morte sous les bombes. Et malgré cela, Eva Nemirowska ne changera pas. Intransigeante avec ce qu'elle estime être son devoir. La glace est moins froide, moins privée d'âme. Cette femme est la mort. Elle ira jusqu'au bout. Jusqu'à sa propre fin.

— Je vais réfléchir sérieusement, Yvan.

— Éliminez-la sans perdre de temps !

— Ne peut-on espérer qu'elle changera ? Qu'en pense Irina ?

— Mais elle penche trop de votre côté, voyons !

— Elle a raison... Mais nous allons tenir compte de l'état d'âme de ce colonel de Volodia. Revoyez bien la question avec Irina. Je sais qu'elle est toute proche de Leen et de Floyd...

— Pourquoi appuyer si fort sur le rêve ?

— C'est la vérité telle que je la connais.

— La science, la physique, le rationalisme, l'idéal politique... nous avons tout contre nous, Tatanka !

— Voyez donc qui veille à votre côté et balayez ces idées folles. Il ne s'agit pas de rêve mais de prodigieuse réalité. Je vous rappellerai de bonne heure demain.

— Demain... Soyez prudent, Tatanka !

— Je le serai, camarade.

Adam se leva pesamment, le front soucieux.

Il n'eut aucune peine à découvrir les tracés sur la carte du laboratoire de physique après avoir relevé les indications des sismographes. Il regagna directement sa chambre, bouleversé, incroyablement seul, pour la première fois.

Jamais, depuis la disparition de Leen Hannaway, Tatanka n'avait appelé aussi violemment que durant les premières heures de cette nuit et jamais non plus la réponse ne s'était fait attendre aussi longtemps.

Elle survint, durant le sommeil.

CHAPITRE XII

« Leen... enfin !

« Tu ne seras jamais seul, Tatanka, même si, cherchant autour de toi, tu ne découvres plus la femme volonté et l'homme sexualité. Autrefois, avant que n'existent les objets et les choses issus de l'ingéniosité de l'espèce, tes ancêtres passèrent du continent du froid à un autre continent du froid pour descendre à la recherche du soleil. Tu vas reprendre le chemin inverse après avoir rejoint *Heyoka Osni* qui désespère.

« Et... les autres ?

« Ils ne s'intègrent pas. Venus et repartis. Seules resteront nos dépouilles glacées.

« Je ne partirai pas sans avoir retrouvé et projeté le corps qu'aima Floyd.

« Tu partiras, Tatanka. Bien que je sache que jamais rien ni personne ne fera plier le chef des Cheyennes.

« Tu partiras, c'est ton *wasicun* de frère qui te le demande.

« Tu retrouveras *Heyoka Osni* devant la mer encore immobile et glacée où s'ébattront les phoques et les manchots, tandis que le soleil, plus ardent qu'au cœur d'une fournaise, dessinera la plus étrange parhélie.

« Pourquoi cette insistance, frère Floyd ?

« Rien n'est clair dans un avenir. Mais Leen te supplie de rejoindre *Heyoka Osni* avant qu'il ne soit trop tard pour lui et toi.

« N'y a-t-il aucune possibilité de sauver Eva et Frank dans cet avenir ?

« Aucune. Tu vas très vite comprendre, Tatanka.

« Sont-ils responsables devant ceux qui nous jugent ?

« Ni plus ni moins que les autres. Maîtres de leurs actes, ils suivent leur destinée.

« La femme pour laquelle s'est consumé l'ami fidèle dans les flammes qu'il a déchaînées est la compagne de la Mort.

« Ce qui viendra sera comme le soleil, pour effacer.

« Mais pas le soleil des ancêtres sous lequel ils offraient *Wi Wanyang Wacipi*⁽²¹⁾.

« N'attends pas, Tatanka.

« N'attends pas qu'elle te surprenne, Tatanka... »

Le faible bruit de la poignée de la porte tournée, puis le rai de lumière dessinant l'encadrement l'éveillèrent instantanément. Il tendit la main et pressa l'interrupteur. Eva Nemirowska demeura plantée sur le seuil, battant des paupières, éblouie par la lumière crue.

— Entrez donc et fermez la porte, pria-t-il en sortant du lit, vêtu du caleçon long réglementaire moulant ses jambes musclées sans dissimuler grand-chose de l'ensemble de son sexe.

Lourd et pesant, comme elle l'avait imaginé. Il enfila le pantalon posé sur une chaise puis sa chemise et approcha un siège.

— Des problèmes ?

— Je le crois...

— Asseyez-vous donc. Un thé ?

— J'aimerais boire autre chose de plus fort. Vodka ou whisky.

— Je peux aller vous en quérir.

— Non... ne vous dérangez pas. Le thé fera l'affaire. Mais un peu fort, s'il vous plaît.

Elle le suivit des yeux durant le temps qu'il préparait le breuvage sur le réchaud électrique. Il plaça deux tasses sur la petite table de plastique et posa ensuite la théière fumante.

— Je vous écoute.

— Je n'ai pas besoin d'un confesseur, se défendit-elle aussitôt.

— J'aurais du mal à assurer un tel rôle. Je ne suis ni catholique ni même chrétien. Mais je peux sans doute vous aider... si vous le désirez.

— Je ne sais pas très bien par où commencer.

— Prenez votre temps.

— Les femmes vous sont indifférentes, n'est-ce pas, capitaine Scott ?

— Quelle idée bizarre ! Je doute que ce soit elle qui vous a amenée à cette heure jusqu'ici.

— Oublions momentanément. J'ai longuement parlé avec l'amiral.

— Intéressante initiative.

— Les nouvelles sont de plus en plus sinistres. Elles se recourent. Aucun port important n'a été épargné. Nos chalutiers et autres navires de commerce errent pour finalement échouer devant de minuscules installations. Leurs équipages se fondent alors dans les populations locales terrorisées par leur soudain isolement.

— Cela signifie qu'il existe quelques survivants.

— Oui... l'amiral m'a raconté la fin par les neutrons... Cette horreur !

— Je crois que celle des villes frappées par les bombes à fusion

n'avait rien d'une joyeuse partie de plaisir.

— Que pensez-vous de notre philosophie socialiste soviétique ?

— Je l'ignore. En principe, j'accepte les philosophies qui respectent la mienne.

— Vous rejetez donc les autres.

— Je ne m'y intéresse pas.

— Je ne parviens pas à vous définir, capitaine Scott.

— Je ne ressens aucune gêne à ne pas être définissable.

— Ce thé est un excellent remontant, fit-elle en élevant sa tasse pour masquer son dépit. Il me semble me souvenir que vous avez un autre prénom qu'Adam, n'est-ce pas ?

— Oui, Scott.

— Vous le faites exprès ! s'exclama-t-elle. Nous ne sommes pas nés pour recréer le monde, avec nos prénoms ridicules, et surtout dans une telle ambiance !

— Je dois vous préciser que le nom du chef cheyenne appartient aux squaws de sa tribu. Laissons de côté cette futilité et revenons à ce qui vous trouble au point que vous ne parvenez pas à l'exprimer, aujourd'hui.

— Vous refusez de voir la femme, à partir du moment où elle n'est pas la reine du foyer... Quelle confirmation !

— Vous faites preuve d'imagination. Je ne pense pas que ce soit suffisant. Selon moi, il faut y ajouter un peu de cœur. Une femme est morte, tout près d'ici, pour rejoindre celui qu'elle aimait et qui était mon frère. J'avais une affection immense pour cette femme. La mort est encore proche. Embusquée autour de nous. Prête à frapper, soit par accident, soit par la faute d'inconscients encore armés. Et l'avenir va dépendre de l'accueil que des gens comme vous vont faire aux propositions de gens comme moi.

— Idéaliste, crédule et pourri de toutes les bonnes intentions d'une Terre qui n'existe plus !

— J'attends toujours de connaître cette question qui vous trouble...

— J'ai trente ans, je suis saine et forte, intelligente, je le crois du moins et j'ai bien du mal à admettre qu'à votre âge et au mien, libres que nous sommes de tous nos actes, nous en soyons à échanger des propos philosophiques sans queue ni tête. J'ai frappé à votre porte pour autre chose, Tatanka.

— La mémoire vous est donc revenue, murmura-t-il sans quitter son impassibilité de vieux bois. Autre chose signifie le calme de l'esprit par l'assouvissement du désir. Indien, Cheyenne, je savais n'avoir rien d'autre à attendre que la mort, de la part des chefs de New Byrd. Il est également très possible que mon univers du Montana soit réduit en

centres ou suffisamment irradié pour que la vie soit interdite pour des millénaires. Ce qui est certain, c'est que la station de New Byrd et les centaines de couples potentiels qu'elle comptait ont été frappés par un coup au but dirigé par vos amis, sur votre intervention. Je ne les vengerai pas sur vous. Cependant, nous resterons ce que nous sommes, vous Eva et moi Adam... fort éloignés l'un de l'autre.

Elle se leva, devenue aussi blanche que lors de sa découverte sur la banquise. Mais ses yeux d'un vert étonnant ne cillèrent pas pour défier le regard sombre qui ne la quittait pas.

— Vous saviez... Vous n'avez rien manifesté. Rien. Pas fait un geste..., hacha-t-elle d'une voix sans timbre.

— Je considère la guerre comme terminée. Vous la poursuivez. Là est notre terrible problème. Je vous admire pour votre courage et votre volonté. Je préférerais m'incliner devant la femme qui réalise son véritable rôle sur le monde tel qu'il est devenu.

— Nous étions cinquante équipages, des femmes et des hommes... nous nous aimions comme vous aimez votre frère disparu ! Et puis, Tatanka, New Byrd sauvé, c'est vous qui mouriez ! Que vous faut-il de plus ? cria-t-elle, les poings serrés.

— À moi seul, je ne représente rien devant des couples... Mais... c'est déjà le passé, hélas. Et nous sommes face à face. Vous avec votre certitude. Moi avec ma croyance. Situation délicate que je regrette.

— Mais que vous vous garderez de modifier... martela-t-elle, les traits contractés. Eh bien ! bonsoir, capitaine Scott.

— Bonne nuit.

Elle ne dormit pas beaucoup durant les quelques heures la séparant du moment où Frank allait préparer le thé dans la cafétéria. Elle s'y trouva en même temps que lui. Adam Scott ne se montra pas. Probablement peu soucieux d'affronter une fois de plus la femme furieuse et humiliée.

En compagnie du jeune sous-lieutenant, elle alla relever les indications météorologiques. Pas fameuses. Mais tant pis. Il restait pas mal de temps à passer dans le hangar pour étudier l'appareil sur toutes les coutures.

Ils remontèrent vers le niveau supérieur, le visage glacé par l'air froid des couloirs. Comme à son habitude elle allait devant, un peu sur sa droite. Frank se dit que pour une fois elle tortillait des fesses. À moins qu'il n'ait pas bien regardé les jours précédents, ou que le printemps austral, tout proche, ne les travaille, lui et/ou elle.

Elle hésita et se rabattit vers la porte du petit salon des officiers supérieurs dans lequel ils ne pénétraient jamais, trouvant les commodités de la cafétéria plus accueillantes. Elle ne tourna pas la

tête pour lancer, d'une voix nette :

— Je voudrais vous montrer quelque chose, Frank.

— Certainement, fit-il avec sa déférence naturelle.

Il lui emboîta le pas, se demandant ce qu'elle avait pu découvrir dans le salon qui vaille la peine d'être commenté. Le local ne recelait rien de palpitant ; à part le billard... ou les divans... ou encore le bar ?

Il changea brusquement d'avis quand elle s'arrêta contre le comptoir de métal et plastique et se retourna, le regardant avec une sorte de fureur, les narines dilatées, la bouche entrouverte, appuyée des deux mains et des reins contre un des tabourets.

Frank Allan Noble retrouva l'étrange appel qu'il avait si bien connu, à New Byrd, quand les filles, Martha et les autres, en avaient assez de languir et qu'elles espéraient un dérivatif chaud, actif, vigoureux à leur envie de hurler ou à leur peur de devenir folles. Cependant, au lieu de s'adoucir, son regard se troubla puis s'inquiéta.

« Elle n'était pas une de ces petites Blanchettes sans défense réelle de la base, mais un fauve femelle, comme l'avait si bien situé Adam. Elle le guettait entre ses paupières mi-closes et ne laisserait certainement pas durer le suspense très longtemps. Fuir ? Non... quand même pas ! Alors, que faire ?... Cette idée... pas compliqué à deviner, non ?

« Qu'allait dire Adam ?

« Peut-être bien que dans le fond il serait content. Une manière comme une autre d'avoir la paix. Bien... »

— Auriez-vous peur, Frank ?

Il hocha négativement la tête, le sang puisant de plus en plus fort à ses tempes, dans ses muscles, dans son bas-ventre. D'une poussée, il referma la porte et plaça le verrou pour être assuré d'un isolement total. Pas question d'affronter le regard méprisant du capitaine...

Ce fut beaucoup plus simple que ne l'avait redouté un instant Eva Nemirowska. Elle se débattit silencieusement, par pure réaction d'excitation, quand il la souleva du sol pour la porter sur le divan le plus proche. Le meuble n'avait pas servi depuis longtemps et grinça comiquement.

Elle continua à se débattre tout en favorisant l'action concertée de deux mains habiles qui la dépouillaient comme on dépouille un lièvre des steppes. Le chaud collant de coton fut le dernier obstacle entre les doigts précis et caressants et la peau blonde et duveteuse.

Elle rauqua au premier contact, et ne cessa plus de gémir à chaque découverte qu'il faisait, prenant le temps de vérifier qu'il n'y aurait pas de difficultés insurmontables...

Il n'y en eut pas, en effet car elle s'ouvrit autant qu'elle le put,

effarée de la puissance de l'homme qui la clouait au divan, à genoux devant elle, pénétrant sans préparation, d'ailleurs superflue, inutile, en pressions successives. Il cherchait à deviner dans les yeux verts flamboyants et sur les traits contractés s'il y avait accord, douleur, refus, désir, appel. Il découvrit le tout, en désordre, jusqu'à l'instant où il ne put plonger plus avant dans la chair brûlante.

Elle referma brutalement ses jambes sur les reins souples de l'homme en laissant échapper un véritable cri de colère... ou d'intense jouissance. Elle traversa immédiatement l'orgasme frénétique, terrifiant, tellement espéré qu'il la brûla et la tétanisa. Frank ne put que la suivre, littéralement pressé, retenu, comprimé et finalement absorbé par les contractions irrésistibles du piège féminin. Il n'éprouva aucun remords à s'épancher en elle, en l'avertissant par un long cri de triomphe. Même s'il l'avait voulu, il eut été incapable de retenir ce flot de vie qu'elle exigeait.

« Demain... tout à l'heure peut-être, les fumiers de New Byrd surgiraient, sinon une bombe exploserait, ou encore le vent amènerait la fin radio-active. Comment savoir ? Alors jouir comme le recommandait Martha ! En profiter. Aucune sensation, jamais, ne peut avoir la puissance d'un orgasme réussi. »

Il demeura en place avec la complicité d'une vulve encore parfaitement remplie et dans laquelle il recommença à forcer, doucement, lentement, par ondulations savantes. Elle accepta le jeu. Elle ne risquait rien. Certainement pas d'être meurtrie. La trop longue abstinence et l'excitation s'étaient alliées pour que la sève soit abondante. Et ce qu'il venait d'y ajouter en participant franchement, comme un gosse, augmentait encore les possibilités de réception.

Elle chercha son plaisir avec lucidité, bien décidée à obtenir de l'homme une satisfaction au moins aussi intense que la première fois. Il la maintenait par la seule force de son pénis et ses mains habiles la caressaient avec une science à laquelle aucune femme ne devait s'attendre, en faisant connaissance avec ce jeune Noir. Elle cria quand il voulut forcer la voie étroite mais il ne se méprit pas sur le cri, insista et elle se prêta en rauquant comme un fauve.

Frôlée, caressée, ouverte, pénétrée, libérée, reprise, abandonnée, exigeante, implorante, comblée elle perçut le retour des longues vagues qui enflèrent, déferlèrent, bouillonnèrent autour de l'arbre-pénis. Elle se cambra, abandonnant toute velléité de contrôle. Les doigts qui la pénétraient avec la même force que l'épieu de chair qu'elle accueillait déclenchèrent un signal mystérieux. Elle croisa ses bras devant son visage pour crier librement.

Il la laissa se reprendre, allongée sur le divan à peine souillé et disparut dans la salle de bains voisine pour une courte mais soigneuse

toilette. Il se rhabilla, se rajusta, se peigna et se regarda dans la glace. Inutile de se leurrer. Adam verrait du premier coup d'œil, s'il en avait l'intention. Mais qu'est-ce que cela pouvait bien foutre ?

La femme en avait envie, plutôt deux fois qu'une. Elle ne s'était même pas rendu compte qu'elle avait joué la seconde reprise toute seule, comme il le voulait, après qu'il eut employé quelques éléments du gestuel érotique lui permettant de ravir la partenaire sans dépenser sa propre force. Il était naturel et sain de répondre affirmativement à une question aussi directement posée, non ? On ne refuse jamais l'amour. Un être humain peut devenir dingue pour moins que ça.

« Mais quelle superbe manière de prendre son pied ! La plus simple de toutes, d'ailleurs. Pas d'acrobaties. Plus tard, peut-être. Elle n'avait pratiquement pas de mamelles, rien à voir avec Martha. Ne semblait pas tellement sensible de ce côté-là... Non... Tout paraissait se trouver dans la vulve, le piège d'Adam ! Peut-être bien aussi dans les fesses. Une croupe musclée qui donnait l'impression d'apprécier une pénétration délicatement menée.

« Allons ! Il va y avoir du bon temps en perspective, sous réserve de ne pas commettre de conneries. Frank, mon gars, tu vas te démerder comme un grand. »

Elle lui succéda dans la salle de bains, serrant contre son ventre le paquet de ses effets ramassés en vrac et il l'attendit dans le salon silencieux, encore éberlué de son aventure. « Il ne l'aurait pas disputée à Adam. Bizarre quand même. Il avait cru longtemps qu'elle en pinçait pour le capitaine. Faut dire qu'il est sacrément bâti et probablement aussi bien monté que lui. Mais comment savoir avec les femmes ? D'autant qu'elle semblait se foutre totalement du sentiment. Elle voulait essentiellement ce qu'il lui avait glissé entre les cuisses avec délicatesse et précision et si elle en redemandait, elle en aurait encore, voilà tout !

« Mais ensuite, maintenant, eh bien... adopter l'attitude classique du lundi matin à New York ou celle de New Byrd après la partie de jambes en l'air. On se voit, on se croise, on s'ignore ou on se cause, ni plus ni moins gênés qu'avant. Ne jamais mélanger la tête et le cul ! Un précepte plein de sagesse dont l'auteur mériterait une décoration ! »

Elle sortit de la salle de bains, les joues plus colorées que de coutume et il ne broncha pas, souriant, affable, courtois, exactement comme à l'instant où il avait pénétré dans ce petit salon. Elle passa devant lui avec un sourire qu'il considéra à juste titre comme une approbation.

La météo s'améliora suffisamment, dans les jours suivants, pour que le colonel Nemirowska, avec à son côté Adam Scott toujours impassible et attentif, décolle sans difficulté le Mac Donnel 113.

Durant l'heure de jour elle effectua une vingtaine de décollages et d'atterrissages, tous aussi précis les uns que les autres. Studieuse, appliquée, comme si, à terre, des instructeurs renfrognés, gelés, bougons, ceux de ses débuts sur les pistes glacées de la Sibérie Orientale, l'avaient attendue, l'engueulade et le mépris à bord de gueule.

Dès ce jour, elle vola par n'importe quel temps, sauf par très fort blizzard. On ne pouvait attendre bien longtemps encore. Chaque jour rapprochait l'échéance. New Byrd éliminée il restait les autres bases, mais surtout il fallait sauver les abandonnés de Vostok, prisonniers de leurs tracteurs, à quelques kilomètres de leur base irradiée. À ses côtés, tantôt Adam, tantôt Frank, occupaient la place du copilote. Bien que n'ayant pas la pratique de la navigation aérienne, ils parvenaient à se rendre utiles. Le premier, par ses connaissances très étendues en électronique, qui lui permettaient de tenir une place de navigateur presque valable. Le second pour une raison très différente.

Il ne provoquait jamais, non. Mais il semblait que le grondement des trois réacteurs, à moins que ce ne soit le soleil cru ou encore la banquise éblouissante, aient une action excitante sur Eva Nemirowska qui avait exigé, dès le troisième vol, prévu pour trois heures, que Frank officie sur sa charmante personne pendant que le pilote automatique se chargeait de la machine.

Elle donnait l'impression d'être de plus en plus éprise, prenant un certain nombre d'initiatives audacieuses et profitant surtout de l'extraordinaire liberté accordée par leur duo face au ciel étincelant pour hurler son plaisir à pleine gorge.

Désormais, les nuits, elle exigeait la présence de Frank, acquérant peu à peu une emprise totale sur le jeune sous-lieutenant. Alors qu'il croyait encore la dominer de son savoir érotique et de l'incomparable puissance de sa virilité, il parvint petit à petit au point où elle voulait l'amener.

Il y avait une barrière qui, franchie, mettrait fin à toute résistance, à tout retour en arrière et elle décida de jouer le tout pour le tout. Elle avait besoin de Frank pour réaliser le plan qu'elle avait conçu. Il fallait un homme jeune, fort, obéissant et adroit pour prêter sa force physique quand elle deviendrait utile. Adam s'était exclu. Non seulement exclu, mais condamné. Cela, elle le gardait tout au fond d'elle. Refusant d'y penser. Jusqu'au moment précis, choisi, où elle agirait.

Ce soir-là, elle fut plus audacieuse que jamais. À peine venue sur le lit aux draps toujours neufs, elle éteignit la lumière, ce qu'elle ne faisait jamais. Sortant de la salle de bains, Frank étouffa un rire. À tâtons il rejoignit la couche, se pencha et commença la lente conquête

du terrain offert. En roucoulant comme une tourterelle, Eva guida lentement la tête aux lèvres avides vers ses seins minuscules, érigeant leurs pointes puis en direction de son ventre au bas duquel elle l'accueillit avec un cri étranglé. Elle pressa ses deux mains sur la nuque frisée quand il commença les caresses précises et à peine eut-il présenté ses mains puis ses doigts qu'elle abandonna toute résistance. Les longs doigts dans sa vulve rencontrèrent celui qui l'avait pénétrée entre ses fesses à travers la mince membrane intérieure et elle poussa une plainte en se tordant sur le lit. Elle enlaça les reins de son amant, l'attira et il ne réalisa qu'elle venait de s'emparer de lui que lorsqu'il sentit monter l'orgasme. Il eut un mouvement de recul qu'elle refusa. Il abandonna et en même temps qu'elle s'épancha sans plus penser.

Elle s'éloigna quelques instants, revint, alluma et le regarda en souriant. Il esquissa un sourire à son tour et elle se jeta sur le lit pour embrasser à pleine bouche les lèvres de son amant. Elle se releva, à bout de souffle, pour chuchoter :

— Alors... tu ne refuseras plus, j'espère ?

— Ce n'est pas à toi à embrasser. Et puis... il faut que je te dise... tu es la première... Jamais aucune... Je ne voulais pas.

— Je sais... J'en suis fière ! J'ai le droit d'aimer comme je le veux. Tu m'as rendue folle de mille manières... J'exige de pouvoir te recevoir dans ma bouche aussi souvent que je le désirerai... Tu promets ?

— Ce n'est pas juste. Pendant ce temps-là, tu n'as rien.

— menteur, roucoula-t-elle, caressant la tige de chair sombre étonnamment longue et ferme.

Il frissonna en voyant les lèvres rouges en approcher et poussa un cri quand elle happa l'extrémité, l'embrassa et se redressa, le rire fusant comme un chant d'oiseau.

— Promets-moi, supplia-t-elle.

— Je promets ! soupira-t-il, vaincu.

Dès cette nuit-là, Frank Allan Noble fut le très agréable esclave du colonel Eva Nemirowska.

CHAPITRE XIII

Adam regarda son chronomètre. Il était temps d'aller assister au décollage en charge du Mac Donnell. L'un des derniers essais avant le périple qui permettrait de recueillir les naufragés de Vostok, dans leurs tracteurs bloqués par la glace, puis Yvan, le solitaire de Mirny, avant de regagner Mac Murdo, si Mirny n'offrait pas les garanties de sécurité suffisantes.

Ils allaient effectuer quatre ou cinq heures de vol sans escale, la distance approximative de Mac Murdo à Vostok, avec le plein chargement de kérosène. Aujourd'hui, c'était au tour de Frank d'occuper la place du copilote. Eva devait s'en réjouir, même si elle se gardait de le montrer.

Adam n'ignorait plus rien de leur liaison depuis le premier jour. Même s'ils avaient pensé à tout, ils se seraient inmanquablement trahis. L'odeur avait suffi, en l'occurrence. Le Cheyenne avait l'odorat aussi fin que le renard des neiges et plus personne, dans la base, ne fumait. Rien ne transparut sur le visage plus énigmatique que jamais. Les épanchements sexuels du jeune sous-lieutenant et du colonel-femme ne concernaient qu'eux-mêmes.

En passant dans la salle de contrôle pour relever les données atmosphériques, il fut étonné de leur clémence. Trente-cinq nœuds de vent descendant du pôle et se calmant depuis l'aube. Une pression plus élevée que celle des jours précédents. Température extérieure moins vingt-huit degrés. Un soleil probablement étincelant.

Il se dirigea paisiblement vers le hangar. Frank et son pilote aux cheveux blonds devaient être en train de terminer les opérations de visite avant le décollage. En parvenant dans le hangar, il constata que l'avion était déjà sorti et, sans s'étonner, il s'équipa rapidement. Il sortit, fut un instant ébloui par le grand soleil de cette fin d'hivernage et chercha des yeux, derrière les lunettes noires, la silhouette du « Hibou ». Rien sur la piste. Ils avaient décollé. Une fantaisie de la femme. À moins que cela n'ait été pure sagesse de sa part. Elle se devait de profiter au maximum de ce répit offert par le vent du pôle.

Après tout... peu importait. Ils n'avaient pas besoin de lui pour voler. Mais en revanche, lui, Adam, avait quelque chose à faire, en ce premier jour de vrai soleil... Une chose impérative, décida-t-il en regardant autour de lui.

Leen... Elle avait franchi cette porte... là... s'était laissée prendre

par le blizzard et la nuit, mortels l'un et l'autre. Il n'avait jamais eu la possibilité de rechercher son corps. Le linceul était si grand ! Le meilleur de la Terre, rabâchait Jorgensen, le pasteur, qui ne pouvait entamer un sermon qu'après avoir avalé sa première pinte de whisky.

Mais aujourd'hui, puisque les autres lui en laissent le temps, il allait courir sa chance... chercher...

Il s'adossa à la porte et, malgré les lunettes noires, plissa les paupières. Puis il avança, percevant la poussée des courtes rafales du vent comme des mains caressantes, sur ses épaules. Face à lui, la montagne à borborygmes, le très vieux volcan, hargneux, toujours dangereux, au nom sinistre. On le voyait trop bien, appuyé à sa commère endormie, la Terreur. Leen avait dû tenir deux... peut-être trois secondes, avant d'être balayée comme un fétu puis de glisser droit, tout droit... Les yeux noirs s'ouvrirent pour fixer les superstructures des postes de carburant utilisés durant l'estivage.

Il se dirigea droit vers elles, comme un sourcier suivant sa baguette, recherchant le moindre repère, indifférent au décalage temporel. Leen était partie hier soir... si l'on s'en tenait à l'apparence de ce qui serait découvert d'elle. Le froid avait bloqué le temps !

Devant l'amoncellement de la neige, des cristaux de glace, il s'en voulut de son impuissance. Il consulta son chronomètre une fois de plus, regarda le ciel clair, presque bleu et se décida. Si Frank et Eva respectaient les consignes, ils en avaient encore pour pas mal de temps. Et s'ils ne les respectaient pas, c'était sans importance. Ils se tairaient.

La décision prise, Tatanka se donna les moyens de la mettre en application. Il eût été possible d'utiliser l'un des bulldozers. Mais ce n'est pas le fragile corps de cristal de Leen Hannaway qui arrêterait la lame d'acier de cinq tonnes. Une solide pelle à neige, servie par des bras infatigables attaqua donc la congère à l'endroit où le vent avait dû amener le corps de la disparue. Au bout d'une demi-heure, Adam fut certain de parvenir à tracer une tranchée traversante dans la colline poudreuse, dans le délai fixé. Frère Soleil chauffait décidément beaucoup. Il fut possible de travailler sans la pelisse de fourrure.

À Mirny, le soleil ne faisait que se lever. Dans la Rookerie des manchots le bruit était infernal. La foule étonnante des petits personnages en habit de soirée saluait le début de la première véritable journée de beau temps. Indifférent à cette apparition du printemps austral, tassé sur son siège, hagard, les traits défigurés par des tics, le lieutenant Kostlof appelait toutes les trois minutes, mécaniquement, répétant son message, les lèvres enduites de mousse de salive.

— Mac Murdo, Adam, Tatanka, répondez !

Dans le ciel, entre Mac Murdo et Vostok, le triréacteur Mac Donnell 113 fonçait à 1500 pieds au-dessus de la calotte glaciaire. Vitesse trois cents nœuds. Vent au sol presque insignifiant. Frank Allan Noble, bouleversé, ne parvenait pas encore à se faire à la réalité. Il désertait pour la seconde fois, même si c'était contre son gré. Impossible de rien tenter. La garce l'avait roulé, profitant de son incompétence. Elle venait de lui annoncer qu'ils ne regagneraient pas Mac Murdo à l'issue de ce vol, mais Mirny. Et qu'il y avait des chances pour que ce soit définitif. Elle espérait que cela ne poserait pas trop de problèmes de conscience et avait promis d'utiliser les moyens voulus pour les atténuer, lui en détaillant quelques-uns pour qu'il ne se méprenne pas sur ses intentions.

Il ne s'était pas mépris. Elle le tenait par là... C'est Man Noble qui disait quand il était tout petit et qu'il revenait avec une bosse quelconque, « attention, Allan ! On est toujours puni par où l'on a péché. » Eva devait savoir, elle aussi. Et ses évocations particulièrement détaillées avaient effectivement atténué le choc... mais maintenant, elle se taisait ou parlait en russe à des correspondants inconnus. Cela donnait le temps de penser. Adam ! De quel mépris n'écraierait-il pas le frère noir qui l'abandonnait ! Frank se renfrogna. La voix de la femme était sèche, autoritaire, martelant ses mots. Cela ne pouvait pas être la même personne qui s'empalait sur son membre avec de grands cris de plaisir... L'idée le réchauffa... Après tout, Adam s'en foutait d'Eva et peut-être même de lui, Frank. Il préférait sa solitude. Et puis, il ne serait pas seul très longtemps. Les types des autres bases n'allaient pas tarder à rejoindre... Évidemment, il aurait des problèmes si le Cogné arrivait le premier... Comment savoir ? Mais en tout cas, Eva allait prendre quelques coups d'épieu bien ajustés, rien que pour lui montrer qu'elle aurait pu avoir un peu de considération pour son amant.

— Mac Murdo, Adam, Tatanka, répondez !

Yvan essuya la salive qui coulait aux commissures de ses lèvres. Par instants, des larmes de rage et de douleur brouillaient sa vue. La salope de femelle ! Démon ! Pute infecte ! Pourriture ! Il égrenait les épithètes sans que l'aura charmante et timide d'Irina parvienne à le tirer de cette effroyable attente. Il lui fallait une réponse, une seule, pour que tout bascule et redevienne rassurant. Il pouvait encore sauver l'ami, le seul qu'il ait jamais eu, qui avait compris que son amour pour Irina, ne vivait que par l'espoir qu'il avait de la retrouver.

À dix minutes de l'heure fatidique, il abandonna le poste radio, le teint blafard, les lèvres écumantes. Il pissa contre un siège et s'éloigna sans seulement se rajuster, titubant. Le haut-parleur d'un des récepteurs crachait un message délivré par une voix de femme, autoritaire, sûre d'elle, de sa puissance, de son droit.

— Mirny ! Ici le colonel Eva Nemirowska, indiquez les paramètres météorologiques sur la base. Mettez en service le balisage tempête. Lampes-éclairs. Infrarouges. Projecteurs antibrume. Tenez-vous sur écoute permanente pour mise en service des balises atterrissage et aide météo-sol instantanée. Mirny, répondez !

Il ne retint qu'une chose. La salope parlait de tempête. Il bifurqua vers la salle météo et regarda les instruments les uns après les autres, avant de se mettre à rire. Un rire de plus en plus fort, tonitruant. Température extérieure 45 degrés sous zéro. Vitesse du vent : 175 kilomètres à l'heure. On ne devait pas y voir à trois mètres.

Riant toujours, torchant d'un revers de main la salive qui coulait sur son plastron de fourrure, il se hâta vers l'échelle métallique menant à l'astrodôme. Il ne perdit pas de temps sous la coupole totalement recouverte par une masse de poudre glacée. La tempête ! Elle n'avait pas prévu cela, la femelle ! En une heure, on passait du printemps à l'hiver. Merveilleuse consolation !

Il se rua vers les consoles radio, négligea celles d'où provenaient la voix du pilote et celles des emmerdeurs de la marine, martelant ordres et informations, pour reprendre ses appels angoissés vers Mac Murdo, sans plus de résultat.

« L'Indien n'était pas là. Absent... Peut-être déjà neutralisé, éliminé. Comment savoir ? »

Oui... Comment savoir et supposer que Tatanka le Cheyenne était incliné sur la dépouille rigide de Leen Hannaway et la décollait du sol où elle adhérerait, à petits coups précis de sa pelle à neige, ayant oublié le retard de l'avion, ignorant le froid qui gagnait et le vent qui commençait à balayer les traces.

Avec un léger craquement, le corps se sépara de ce qui le retenait prisonnier. Tatanka soupira, abandonna la pelle et regarda le ciel. Il grogna. Le temps changeait. Les autres n'étaient toujours pas revenus. Il pensa aux balises tempête et reprit sa pelisse. Il n'y avait pas une minute à perdre. Mais... « Leen, d'abord toi ! » Il souleva avec précaution le bloc de glace allongé, presque informe et pivota sur ses jambes musclées.

L'ogive issue de la mer, quelque part du côté des îles Auckland et portant les cent mégatonnes de soleil plongeait depuis un point proche de l'axe polaire. Malgré sa fantastique vitesse, elle subit la poussée du vent qui forçait depuis les hautes couches jusqu'au sol et sa trajectoire, aussi longue que précise, fut allongée encore d'une infime fraction. La gueule fumante de l'Érèbe l'absorba.

Eva consulta le chronographe du bord et ajusta avec soin ses lunettes noires. 2500 kilomètres en ligne droite... Bien au-delà de l'horizon, hélas. Et ce con de soleil qui brillait trop fort, presque

indécent ! Elle lui en voulut de concurrencer cet autre soleil qui allait apparaître parce qu'elle l'avait voulu ainsi, pour que disparaisse l'homme qui l'avait dédaignée, humiliée et méprisée... Qui disparaissait ! Un éclair de lumière... Pas tellement impressionnant... Une sorte de bouillonnement vertical puis une tache noirâtre au ras de l'horizon...

Frank sommeillait. Ni bougé ni bronché. Rien vu, rien su, rien prévu ! Pauvre con de porteur de queue ! Eva crispa ses poings menus et se détendit. Tout allait pour le mieux. À part cet abruti de Mirny qui refusait de répondre.

Très loin sous le Mac Donnell 113, la calotte glaciaire s'effaça dans une brume ouatée, effilochée, sinistre. Le vent s'élevait. Pas le moment que la tempête survienne, pensa Eva en réglant l'angle de descente de la machine de manière à l'amener en approche à basse altitude en vue de Mirny. Elle devait se trouver encore à 300 kilomètres de la base.

— Mirny ! Mirny ! Répondez ! Ce con bavant de Kostlof ! Que peut-il faire ? Il n'a pas dû cesser d'appeler son complice de Mac Murdo ! L'abruti !

Oui, Yvan Kosdof avait appelé, sans interruption, jusqu'au moment où sous ses pieds le sol s'était mis à vibrer d'une manière anormale, après une secousse, très sèche. Et à partir de cet instant différent, il avait pleuré, avec Irina, l'ami effacé de la surface de la Terre. L'Indien !

Il devait être parvenu dans la Grande Prairie !

Yvan ne fut pas certain de l'avoir aperçu mais il agit comme si la silhouette aux larges épaules qui se dirigeait vers deux autres silhouettes était la sienne, tandis que passait un immense troupeau de bisons blancs.

Il leur demanda, à tous, de l'attendre, lui, qui ne tarderait plus. Le sol vibrait, ondulait, tremblait. L'énorme chape de glace était violemment secouée. Yvan se précipita par les tunnels luisants, titubant comme un marin dans une coursive dans la tempête, les oreilles emplies d'un grondement de fin du monde. Dans le laboratoire de physique, les appareils réagissaient selon leur degré de fragilité. La plupart avaient été projetés hors de leurs socles et gisaient sur le sol, brisés, quand ils ne pendaient pas stupidement à leurs câbles d'alimentation.

Dans le réduit des sismographes, les enregistrements s'interrompaient subitement après un crochet barrant le feuillet. Inutile de chercher une information. La glace vibra sèchement, bizarrement, puis le silence revint, épais, avant que ne se déclenche le cri d'alarme d'une sirène à deux tons. Yvan haleta, happa l'air en quelques coups de gueule puis se calma.

Le hurlement de la sirène annonçait la menace immédiate d'une élévation de la radio-activité ambiante. Pas besoin de réfléchir bien longtemps pour admettre que les tremblements furieux pouvaient avoir disjoint quelques-unes des canalisations des circuits secondaires... ou même primaires. Yvan regagna la salle d'écoute d'un pas plus assuré. La femme appelait toujours, de plus en plus furieuse. Elle aboyait. Il ricana. Elle se rapprochait, mais la tempête gagnait en intensité. Presque deux cents kilomètres à l'heure de vent. Et sur les autres récepteurs ces foutus cons de traîneurs de sabre s'en mêlaient, depuis leurs navires battus par on ne sait quelle houle !

Ils le menaçaient. Ils affirmaient leur alliance avec la femelle et leur foi dans l'avenir de l'Union. Yvan cracha sur l'un des postes et s'approcha d'un des détecteurs à neutrons. Cette fois, plus de doute à avoir. Mirny, était condamné, après Vostok, Oazis, Pionerskaïa et les autres. Il se mit à rire, de plus en plus fort.

Dans le Mac Donnel 113, Eva Nemirowska écumait. Certes, elle venait de remporter une nouvelle victoire. Et dans la cabine, bien sanglés, Gregori, Vladimir et les trois autres copains se trouvaient enfin en sécurité. Frank, à son côté ne s'était toujours pas tiré de sa somnolence boudeuse, mais pas de souci à se faire de son côté. Il ne saurait rien. Seulement il y avait le fou de Mirny qui ne répondait toujours pas, malgré les appels réitérés auxquels s'ajoutaient ceux des navires qui intervenaient de plus en plus massivement.

Le lieutenant Kostlof s'arrêta. « Irina... Oui... Mais oui... Mais certainement... Fallait-il qu'il soit stupide ! Répondre à la femelle ! Oh oui ! Faire ce qu'elle demande...

« Mais certainement, mon colonel. Pose-toi, ma chatte chérie ! Ma chatte en chaleur ! Tant pis pour les pauvres cons de Vostok. D'ailleurs il n'y a aucune raison qu'ils s'en tirent mieux que les autres. »

Riant et bavant, le petit physicien à la barbe sale se dirigea vers les tableaux de commande et abaissa une série d'interrupteurs, regardant osciller les aiguilles. Les lampes-éclairs bleu intense éclatèrent un peu partout, balisant des espaces libres inconnaisables. Les projecteurs infrarouges absorbèrent des centaines de kilowatts pour projeter leur pinceau invisible aux yeux humains, dans l'angle d'approche de l'appareil. Les éclateurs pourpres puisèrent au-dessus de chaque dôme et devant les yeux d'Eva Nemirowska, par le truchement des instruments de vol, la base devint enfin une réalité tangible.

« Merveilleuse machine ! Dommage qu'elle ait été construite par l'ennemi. Elle se comportait splendidement. Secouée, mais si solide que rien ne paraissait pouvoir endommager sa compacité. » Eva effectua un virage à basse altitude, se guidant au radar et aux infrarouges. Vent debout, elle avança si lentement, tous volets sortis,

qu'elle se décida pour un atterrissage au plus près des hangars qui fut réussi, pratiquement sur place.

— Seul le résultat compte, s'esclaffa Yvan Kostlof en se dandinant devant un des compteurs de radiations.

L'aiguille batifolait dans la zone rouge. Si la femelle voulait poser sa saloperie volante, il fallait qu'elle se dépêche. Les génératrices n'allaient pas tarder à manquer de vapeur et pas question de mettre en route les auxiliaires.

— Mirny, nous sommes au sol. Lieutenant Kosdof, ouvrez le sas tempête et balisez ! ordonna la voix précise et triomphante.

Il se frotta les mains, pouffant de rire et trottina jusqu'au tableau.

Deux... non, trois interrupteurs à abaisser. « Voilà, colonel. Porte déverrouillée, lampes allumées... toutes bleues. Tu vas les voir, malgré la bourrasque... Elles étaient là pour Irina... Tu vas te geler le cul, mais ne t'inquiète pas, tu auras tellement chaud d'ici peu ! »

Heureux et fier de la manière dont fonctionnait le piège du destin, il lâcha un énorme rire et abandonna la salle d'écoute, laissant crachoter les appareils entre deux appels des navires. En passant devant le tableau de la sécurité, il releva le commutateur de la sirène d'alerte et le silence revint. La femelle et ses passagers devaient jubiler en se harnachant, dans leur avion secoué par les rafales. Ils n'allaient pas tarder à ouvrir le sas pour garer la machine.

Elle avait eu la peau de Tatanka, le frère cheyenne, par trahison. En se servant de la connerie monstrueuse d'un amiral bouffi de suffisance et certain de servir son pays dont il ne restait que des ruines. Elle avait fait exécuter l'ami venu des montagnes d'Amérique et qui savait converser avec ceux de l'Ailleurs. Qui avait démontré qu'une vie suivait la vie conne de ce monde mourant. Elle avait exigé qu'il soit effacé, usant pour cela de la puissance d'un soleil. Et la chape de glace en avait tremblé.

Elle ne tremblerait certainement pas quand mourrait le petit colonel Nemirowska. Il regretta de ne pas avoir envie ni courage de contempler cette fin. La main appuyée sur l'épaule de l'Indien, il eût épuisé les jours de sa vie sans faiblesse. Mais seul, désormais, il en avait assez de la comédie sinistre que d'autres l'obligeaient à jouer.

Il contempla la photo d'Irina sous son verre protecteur. Irina, la compagne qu'il allait rejoindre enfin, qui l'attendait, il en était maintenant certain, entre Tatanka et les deux autres, ces inconnus toujours présents.

Il sortit le revolver à barillet, fit glisser les six balles, en remit une et fit tourner le cylindre d'une poussée de sa paume. Il posa le bout du canon sur sa tempe et appuya sur la détente, sans seulement fermer les yeux. Il y eut un déclic ridicule.

Il se laissa submerger par le rire. « Quelle connerie ! On ne joue pas à la roulette de cette manière. Et les autres qui vont arriver ! Et la lumière qui faiblit ! » Il éjecta la balle, compta celles qui se trouvaient éparpillées sur le lit et les replaça dans le barillet, ne conservant dans sa main gauche que celle qu'il venait de retirer. À cinq contre un, le jeu devenait digne de lui.

Eva Nemirowska quitta le hangar, suivie de ses compagnons un peu hébétés par les conditions du vol. Il lui sembla que les lampes faiblissaient. Elle dégagea ses lunettes, les rendant responsables de cet obscurcissement et fronça les sourcils. La lumière vacilla et s'éteignit. Il ne resta, largement espacées, que les ampoules de l'éclairage de secours, sur batteries. Maigres lumignons prévus pour le cas, improbable, d'incident à l'installation électrique.

Un bruit lointain, étouffé, une sorte de détonation, parvint jusqu'au groupe qui progressait dans le méandre des tunnels et des couloirs. Mais ce ne fut qu'une heure plus tard que le colonel Eva Nemirowska comprit, en parvenant dans la salle de contrôle silencieuse et sombre, en levant sa torche électrique sur les instruments.

Il n'avait pas fallu moins de cent mégatonnes rasant le plus vieux volcan du monde pour marquer la disparition de Tatanka, le chef des Cheyennes du Montana. Eva Nemirowska mourut dans le silence et le froid, veillée par un moribond noir, tuée par une infime quantité, invisible, impalpable, inconcevable, de ce qui avait eu raison de l'Érèbe.

FIN

ANTICIPATION

JEAN-LOUIS LE MAY

HEYOKA WAKAN

HEYOKA: Qui est privé de raison.

WAKAN: Qui est sacré.

Ainsi aurait traduit le Cheyenne.

Autrefois, les hommes fiers qui vivaient dans les montagnes et les plaines d'un continent que personne encore n'avait cru devoir baptiser «Amérique», vénéraient ceux d'entre eux dont le froid avait volé la raison.

Yvan, le fils des Yakoutes de Verkhoïansk, subit la même épreuve qu'Adam, né dans la Grande Réserve du Montana.

Entre eux la guerre, la peur, la mort, la propagande, le mensonge, l'immensité glacée de l'Antarctide.

Jusqu'à ce que du chaos qui s'installe surgisse l'allié immense et fantastique, seigneur le Froid, qui peut changer l'esprit des hommes et les rend semblables aux dieux anciens.

ISBN 2-265-01292 - 0

Des VLOO YOUNG ARTISTS

-
- 1 Heyoka Wakan : les fous sacrés.
 - 2 Wasicuns : racleurs de graisse. Surnom péjoratif donné aux Blancs par les Indiens d'Amérique.
 - 3 Heyoka Osni : les fous du froid ; ceux que le froid a rendu fous.
 - 4 Mac Murdo : la plus importante base logistique américaine de l'Antarctide. Toutes les stations citées dans le récit existent réellement.
 - 5 S.T.O.L. (Short take off and landing.) Avion à décollage et atterrissage courts. V.T.O.L. Avion à décollage et atterrissage verticaux.
 - 6 Excimers : ensembles laser à très haute énergie développés par certains pays, dont les États-Unis.
 - 7 Volodia : surnom donné par les servants soviétiques à leurs engins de grande reconnaissance dont il est ici question. Adopté par l'adversaire.
 - 8 Sidley : mont Sidley. L'un des points culminants de la Terre de Mary Byrd entre le pôle Sud et l'avion : La chaîne de la Reine Maud à mi-distance.
 - 9 O.H. : « Over the Horizon », système radar détectant par réflexion ionosphérique.
 - 10 Rem : unité de mesure de radio-activité.
 - 11 Tatanka : bison mâle, en dialecte indien.
 - 12 Bobcat : sorte de lynx. Nom donné à un tracteur à chenilles.
 - 13 D.E.W. Line (Distant Early Warning Line) : chaîne de radars à grande puissance protégeant les États-Unis autour du pôle Nord. Base Thulé.
 - 14 Rookerie : lieu de rassemblement saisonnier des manchots.
 - 15 Écranoplan : engin de transport aérien à effet de sol, généralement amphibie, a très long rayon d'action, étudié simultanément en R.F.A. et U.R.S.S.
 - 16 Pôle de l'inaccessibilité : lieu équidistant, ou à peu près, des côtes du continent antarctique et situé à plus de 4200 mètres d'altitude.
 - 17 Vortex polaire : zone tourbillonnaire d'où descendent les masses d'air froid qui s'alourdissent en roulant sur la calotte glaciaire et prennent de la vitesse sur cet immense parcours sans obstacle naturel.
 - 18 Rasputitza : boue liquide suivant le dégel à la surface du permafrost, le sol qui jamais ne dégèle en profondeur.
 - 19 Température enregistrée à Vostok le 24 août 1960.
 - 20 Floes : plaques de glace de mer qui se chevauchent sous

l'influence de la pression.

[21](#) Wi Wanyang Wacipi : la danse de frère Soleil ; rite sacré des Indiens.